ŒUVRES
D'HOMERE.
TOME XI.

A Paris, chez Lamy, quai des Augustins;
A Berlin, chez Bourdeaux, et Lagarde;
A Lyon, chez Bernuset, et Rosset;
A Strasbourg, chez Treutel, et les freres Gay;
A Vienne, chez Artaria;
A Manheim, chez Fontaine.

L'ODYSSÉE D'HOMERE,

AVEC DES REMARQUES;

PRÉCÉDÉE

DE RÉFLEXIONS SUR L'ODYSSÉE

ET

SUR LA TRADUCTION DES POËTES.

Par M. BITAUBÉ, de l'académie royale de Berlin, et de celle des inscriptions et belles-lettres de Paris.

SECONDE ÉDITION.

TOME CINQUIEME.

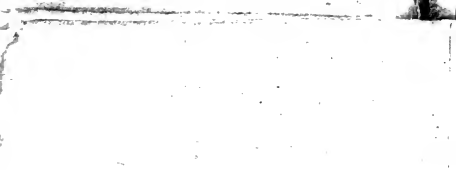
Ecce par Deo dignum, vir fortis cum mala fortuna compositus. SENEC.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ.

M. DCC. LXXXVIII.



L'ODYSSÉE D'HOMERE.

CHANT QUINZIEME.

Minerve cependant vole à Lacédémone pour avertir le fils illustre du magnanime Ulysse de hâter son retour. Elle trouve ce jeune prince et Pisistrate couchés sous le portique du palais du grand Ménélas. Le rejeton de Nestor étoit captivé par les charmes du sommeil : mais Télémaque n'avoit pas fermé la paupiere. En vain la nuit, aussi douce que l'ambrosie, répandoit ses ombres ; l'incertitude où il étoit sur le sort de son pere le troubloit jusqu'au fond de l'ame, et le tenoit éveillé.

Fils d'Ulysse, dit la déesse, il ne

convient pas que tu prolonges ton absence, et laisses ta maison en proie aux plus insolents des hommes. Quoi! si, consommant tes richesses, ils se partageoient le reste de tes dépouilles, et si ta course ne tournoit qu'à ta ruine! Leve-toi, presse Ménélas de ne pas retarder ton départ, si tu veux trouver encore ta vertueuse mere dans tes foyers. Son pere et ses freres veulent l'obliger à choisir enfin pour époux Eurymaque, qui l'emporte sur tous ses rivaux par la magnificence de ses offres. Si cet hymen s'accomplit, crains de perdre encore une partie de ton héritage. Tu connois le cœur des femmes : d'ordinaire la maison d'un second époux est l'objet de tous leurs soins; celui qui reçut leurs premiers serments et qui est couché dans le tombeau, les enfants qui furent le fruit de cette union, sont bientôt effacés de leur

mémoire. Va; dès que ta mere s'éloignera, tu commettras le gouvernement de ta maison à la plus prudente et la plus fidele de tes esclaves, jusqu'à ce que les dieux t'aient amené l'épouse qu'ils te destinent, la gloire de son sexe. Écoute encore, ne mets pas en oubli ces paroles. Résolus de te perdre, avant que tu aies revu ton séjour natal, les plus vaillants de tes ennemis t'ont dressé des embûches dans le détroit d'Ithaque et des rocs de Samé. J'espere que, loin de parvenir à leur but, ces chefs sanguinaires descendront dans la demeure des morts. Garde-toi cependant d'approcher du lieu de leurs embûches; choisis la nuit pour traverser les ondes : la divinité qui te protege et veille sur tes jours fera souffler à ta pouppe un vent favorable. Quand tu auras atteint la rive d'Ithaque, renvoie d'abord à la ville

ton vaisseau et tes compagnons; toi, va trouver le bon Eumée, qui se consacre au salut de tes troupeaux, et dont le cœur t'est si dévoué. Passe la nuit dans sa maison; le lendemain, tu l'enverras annoncer en diligence à la sage Pénélope que tu es en sûreté.

En achevant ces mots, elle revole vers l'Olympe. Aussitôt le jeune prince tire son ami du sommeil où il étoit plongé; et le touchant légèrement du pied: Fils de Nestor, cher Pisistrate, leve-toi, attele au char nos coursiers; partons.

Ô Télémaque, répond le fils de Nestor, quelque ardeur qui t'engage à partir, pouvons-nous guider nos coursiers au milieu d'une nuit si profonde? l'Aurore va paroître. Attends qu'un héros, le fils d'Atrée, Ménélas, ait déposé dans notre char les beaux présents qu'il t'a destinés, et que, te serrant entre ses bras ca-

ressants, il t'ait adressé ses adieux. Qu'il est doux de recevoir d'un hôte qu'on aime et qu'on révere les témoignages d'une amitié précieuse! quel charme on goûte à se les retracer chaque jour de sa vie!

Il dit; bientôt l'Aurore paroît sur son char d'un or éclatant. Ménélas quitte sa couche, et s'éloignant de la blonde Hélene, il se rend vers les deux princes. A peine le fils d'Ulysse l'a-t-il apperçu, que le jeune héros revêt sa tunique brillante, jette sur ses épaules son manteau de pourpre; et allant à la rencontre du roi de Sparte, il lui dit: Fils d'Atrée, toi que Jupiter fait régner avec tant de gloire, permets que, sans aucun délai, je retourne dans la maison de mes peres; j'aspire vivement à y reporter mes pas.

Si tu es impatient de partir, répond le roi, je n'exige point, mon

cher Télémaque, que tu prolonges ici ton séjour. Je blâme les hôtes froids et indifférents ; je ne saurois approuver non plus ceux dont l'accueil trop empressé est importun : le milieu est en tout la route du sage. Il est aussi peu honnête de presser le départ d'un étranger, que d'employer une sorte de violence pour le retenir. Se plaît-il dans notre demeure? il faut l'accueillir avec amitié; ne lui imposons point d'entraves, s'il a résolu de nous quitter. J'espere cependant que tu voudras bien encore me donner quelques moments; je veux déposer à tes yeux dans ton char de nobles dons; je veux que les femmes de mon palais, où regne toujours l'abondance, te préparent un festin. La réception et les honneurs que l'on doit aux étrangers, vos besoins l'exigent; modere ton impatience. Au sortir de ce fes-

tin, vous monterez sur votre char, et franchirez avec plus de courage et de joie les champs spacieux de la terre. Si tu desirois parcourir la Grece, j'attelerois mes coursiers pour te conduire moi-même chez ses peuples dans les principales demeures des hommes; tu rentrerois dans Ithaque comblé de présents; il n'est point d'hôte qui ne te donnât u[illegible]uvre rare, ou quelque beau trépied, ou des mulets, ou une coupe d'or, qui attesteroient la bienveillance que te porte la Grece entiere.

Grand Ménélas, dit le sage Télémaque, je n'aspire qu'à revoir nos foyers. Dans l'ardeur de mon départ, j'ai négligé de confier mes intérêts à un surveillant fidele. Tandis que je cours en vain chercher un pere sans doute égal aux dieux, je crains d'accélérer ma propre perte, et de trouver mon palais dépouillé de ses plus précieux trésors.

A ces paroles, Ménélas dit à Hélene et aux femmes de sa maison de consacrer l'abondance qui y regne aux préparatifs d'un prompt festin. Étéonée, peu éloigné de son maître, accourt: le roi lui ordonne d'allumer la flamme et d'y brunir la chair des victimes; le serviteur s'empresse d'obéir. Cependant Ménélas, accompagné d'Hélene et de son fils Mégapenthe, va dans un cabinet élevé, odorant: là étoient rassemblées ses richesses les plus précieuses. Il prend une superbe coupe, et remet à Mégapenthe une urne d'argent. Hélene approche des coffres remplis de vêtements où éclatoit une fine broderie, ouvrage de ses mains; elle ouvre un de ces coffres. Sous tous les vêtements étoit le plus grand et le plus magnifique de ses voiles; c'est celui que choisit et déploie en l'air Hélene, la plus belle des femmes : aussi

radieux qu'un astre, il éblouissoit les regards. Chargés de ces présents, ils sortent de ce lieu, traversent le palais ; et s'arrêtant près de Télémaque :

Jeune prince qui m'es cher, lui dit Ménélas, veuille le dieu dont le tonnerre roule au haut des cieux t'accorder un retour aussi heureux que ton cœur le desire! De tous les dons qui sont déposés dans mon palais, reçois le plus précieux et le plus honorable : je te donne cette coupe. Artistement travaillée, elle est d'argent, bordée de l'or le plus fin : Vulcain la forma lui-même. Le héros Phœdime, roi de Sidon, m'honora de ce présent lorsqu'à mon retour de Troie je goûtai dans son palais un doux repos. Ô puisses-tu en être long-temps le possesseur!

En même temps la coupe ronde est mise entre les mains du fils d'U-

lysse par le héros né d'Atrée. Le brave Mégapenthe s'avance, pose aux pieds de Télémaque l'urne d'argent, qui jetoit un vif éclat. Enfin, tenant le voile merveilleux, la belle Hélene se présente au jeune étranger : Mon cher fils, lui dit-elle, reçois aussi de ma part ce don pour te souvenir du travail d'Hélene, et comme un témoignage de son amitié ; qu'il décore ton épouse le jour fortuné de ton hyménée. Jusqu'à ce temps il sera déposé entre les mains de la reine, ta mere chérie. Puisses-tu rentrer, le cœur satisfait, au pays de ta naissance ! et daignent les dieux te conduire eux-mêmes jusqu'au sein du palais de tes peres !

Elle dit, et lui remet le voile : Télémaque l'accepte avec joie. Ces présents passent de ses mains dans celles de son ami Pisistrate, qui les admire et les place avec soin dans le char.

Ménélas conduit les deux princes dans son palais. On occupe les sieges et les trônes. Pour baigner leurs mains, l'eau, par les soins d'une esclave, jaillit d'une aiguiere d'or dans un bassin d'argent. On dresse une table éclatante: la vénérable sommeliere apporte de nombreux aliments; Étéonée partage et sert les viandes; le fils du noble Ménélas présente les coupes à ses hôtes.

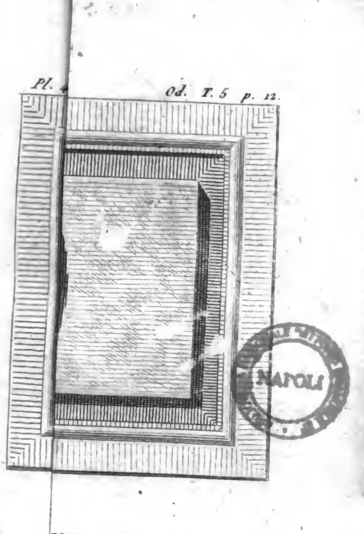
Après le festin, Télémaque et le fils de Nestor attelent leurs coursiers, montent sur leur char brillant, qui roule et se précipite avec bruit hors du portique ébranlé. Tenant une coupe d'or remplie d'un vin délicieux, Ménélas les suit jusqu'à la porte de la cour, pour consacrer par des libations leur départ : il s'arrête devant le char; et leur présentant la coupe :

Jeunes princes, leur dit-il, recevez

mes vœux, et témoignez à Nestor, ce bon pasteur de ses peuples, ceux que j'adresse au ciel pour sa félicité. Je n'oublierai jamais que, durant le temps où nous combattîmes dans les champs de Troie, j'ai toujours trouvé en lui la douceur et la bonté d'un pere.

Ces paroles sortirent de la bouche de Télémaque : N'en doute point, ô roi magnanime, Nestor sera instruit de tous ces témoignages de ton attachement. Et plût aux dieux qu'étant de retour à Ithaque, je pusse de même montrer à Ulysse tes honorables dons, et lui raconter que je reviens comblé des marques de ton amitié!

Il parloit encore : à sa droite vole un aigle, tenant entre ses serres une oie blanche engraissée dans la cour de ce palais, et d'une grosseur prodigieuse. Une troupe d'hommes et de femmes



NE . *Odyss. Liv. XV V. 176.*

suivoit à grands cris le ravisseur, qui fond au-devant des chevaux; soudain il prend un rapide essor vers les cieux. A cet aspect les deux jeunes princes sont remplis de joie; elle se manifeste dans les traits de tous les assistants. Le fils de Nestor, Pisistrate, rompt le silence: Parle, ô Ménélas, favori de Jupiter; est-ce à nous, est-ce à toi que les dieux envoient cet augure?

Ménélas méditoit sa réponse, lorsqu'Hélene prenant la parole: Écoutez-moi, dit-elle; je vous dévoilerai ce que les dieux m'inspirent. Cet aigle qui, volant des montagnes où il est né et a laissé ses aiglons, a ravi sans peine cet animal nourri dans notre cour et chargé de graisse; cet aigle, c'est Ulysse qui, après avoir essuyé de longs malheurs, reparoîtra du bout de la terre, et punira ses ennemis. Peut-être même est-il déja dans

ses foyers, et va-t-il exercer sa vengeance sur leur troupe entiere.

Télémaque ravi d'entendre ces paroles : Veuille, veuille l'époux de Junon, le dieu du tonnerre, s'écrie-t-il, accomplir ton oracle! et tu recevras, comme une déesse, le tribut de mes vœux.

Il dit, et frappe les impétueux coursiers, qui, entraînant le char roulant, à travers la ville, dans la campagne, courent tout le long du jour, secouant sur leur dos le harnois trempé de sueur: la nuit ayant répandu ses ombres, les deux princes arrivent à Pheres, chez Dioclès, fils d'Orsiloque né du fleuve Alphée; ils y reçoivent l'accueil le plus distingué. Dès les premiers rayons dont l'Aurore rougit les cieux, ils ont attelé leurs coursiers et sont assis sur le char éclatant; le portique mugit aux rapides pas des coursiers

qui l'abandonnent. Le fils d'Ulysse enflamme leur ardeur; ils se précipitent dans la carriere, et bientôt ils sont devant les murs élevés de Pylos.

Alors Télémaque s'adressant à son ami : Fils de Nestor, dit-il, tu m'as promis de contenter mes souhaits; veux-tu avoir égard à ma priere? Unis de pere en fils par une amitié qui fait notre gloire, compagnons d'âge, cette route où nous nous sommes associés va rendre notre intimité plus parfaite. Ne m'oblige donc point, ami généreux, à m'éloigner de mon vaisseau; laisse-moi en ce lieu : je crains que le vieillard, l'honneur de la Grece, ne me contraigne, pour me donner de nouvelles marques de sa tendresse, à m'arrêter dans Pylos; je suis impatient de revoler à ma demeure.

Le fils de Nestor délibere un moment : il se détermine à tourner son

char vers le rivage; il dépose, sur la poupe du navire, l'or, l'argent et le voile, dons de Ménélas et d'Hélene; il anime au départ son ami par ces paroles : Hâte-toi, entre dans ce vaisseau, et qu'à tes ordres tes compagnons s'y précipitent avant que je sois de retour dans notre palais, et que j'aie paru aux yeux du vieillard : car, j'en suis bien assuré (tant je connois l'ardeur de son ame généreuse!), loin de consentir à ce prompt départ, il accourroit lui-même ici pour t'obliger à séjourner quelque temps dans sa demeure, et, malgré ta résistance, tu ne t'en retournerois que comblé de présents et des témoignages de son amitié. Je m'attends aux éclats les plus vifs de sa colere. Il dit, pousse vers Pylos ses coursiers à la criniere superbe, et touche bientôt au palais de Nestor.

Cependant Télémaque enflamme

ses compagnons : Amis, que le navire soit armé de ses agrès; volons-y nous-mêmes, et que derriere nous la mer fuie et disparoisse. A peine a-t-il dit, qu'ils volent dans le navire, et, placés sur les bancs, ont en main les rames.

Télémaque, hâtant le départ, invoquoit, près de la pouppe, le secours de Minerve par des prieres et des offrandes. Tout-à-coup accourt un étranger; auteur involontaire d'un meurtre, il fuyoit les contrées d'Argos. Il étoit devin, sorti de la race ancienne du célebre Mélampe, dont les palais firent jadis l'ornement de Pylos. Cependant Mélampe connut le malheur; il fut contraint à s'éloigner de sa patrie et de Nélée, le plus puissant des rois de son siecle, et qui, l'ayant dépouillé de tous ses trésors, les retint pendant une année entiere, temps où cet in-

fortuné gémit à Phylacé dans les chaînes. Il avoit formé un dessein que les Furies lui inspirerent, pour obtenir, en faveur d'un frere qu'il aimoit, la belle Péro, fille du roi de Pylos. Enfin il échappe à ses fers et à la mort; Pylos retentit des terribles meuglements des taureaux d'Iphiclus. En vain Nélée veut manquer à sa parole : Mélampe combat ce roi aussi craint que les dieux, et remporte la victoire; il emmene Péro, l'unit à son frere, renonce à sa patrie, et se retire dans la fertile Argos, où il devoit fonder un empire. Là ses palais toucherent les nues. Formant les nœuds de l'hyménée, il renaquit en d'illustres rejetons, Mantius et Antiphate; Antiphate pere du magnanime Oïclée, dont sortit ce roi fameux, le brave Amphiaraüs, qui reçut des témoignages si marqués et si nombreux de la bienveillance de

Jupiter et d'Apollon. Mais il ne parvint point à la vieillesse; après avoir donné naissance à deux héros, Alcméon et Amphiloque, il périt à Thebes, trahi par une épouse avare. Clitus et Polyphide reçurent le jour de Mantius. L'Aurore, éprise de la beauté de Clitus, l'enleva, et le fit asseoir parmi la troupe immortelle. Et le magnanime Polyphide, Amphiaraüs n'étant plus, surpassa, par la volonté d'Apollon, tous les humains dans l'art d'annoncer l'avenir; Hypérésie, où il s'exila et fuit le courroux paternel, devint son domicile et le lieu d'où il répandit ses oracles sur la terre.

C'est son fils Théoclymene qui paroît devant Télémaque au moment où, près du noir et léger vaisseau, ce prince faisoit des libations et proféroit des vœux : il l'aborde, et dit avec rapidité : Ô toi, jeune mortel

que je trouve devant ce navire remplissant un pieux devoir, je t'en conjure d'abord par ces libations et par la divinité que tu implores, ensuite par ton salut et par celui des compagnons de ta fortune, veuille me répondre avec franchise, ne déguise point la vérité. Dis-moi ton nom, ton pays, ta ville, ton origine.

Étranger, répond Télémaque, la vérité pure sortira de mes levres. Ithaque est ma patrie; mon pere est Ulysse, si j'ai encore un pere; car sans doute, hélas! une mort déplorable a depuis long-temps fini ses jours. Je suis parti dans ce navire avec ces compagnons pour m'instruire du sort de ce pere infortuné, que le destin écarta pour jamais de notre isle.

Et moi, dit Théoclymene, je suis aussi victime des revers; je n'ai plus de patrie, souillé du meurtre d'un

concitoyen né dans ma tribu : il a laissé dans Argos un grand nombre de freres et d'amis, sa famille est puissante; je fuis leur vengeance et la mort; désormais je parcourrai d'un pas vagabond la face de la terre. Que ton vaisseau soit mon asyle; je suis fugitif et ton suppliant; ma vie est en ton pouvoir; leur troupe me poursuit.

Je ne te repousse pas de mon vaisseau, dit Télémaque avec affabilité; entre, qu'il soit ton asyle. Ma demeure t'est ouverte; nous y remplirons envers toi, aussi bien que notre situation le permettra, les devoirs de l'hospitalité.

En même temps il prend la lance de l'étranger; la posant sur le tillac du bâtiment balancé par l'onde et prêt à traverser la mer, il monte, s'assied à la pouppe; et faisant entrer Théoclymene, il le place à son

côté. Ses compagnons détachent le vaisseau. Il les anime à déployer les voiles. Aussitôt est enfoncé dans le creux de sa base, et affermi par le secours des cables, le pin élevé par leurs mains; de fortes courroies tirent et ouvrent les voiles éclatantes; un vent favorable, envoyé par Minerve, fond avec impétuosité du haut des cieux; et le vaisseau, prenant le plus rapide essor, va franchir en peu de temps l'onde amere. Le soleil disparoît, la nuit répand de toutes parts ses ombres. La nef vole devant les courants de Crunes, de Chalcis, dont on admire les belles eaux; et poussée par ce vent dont une divinité régloit le cours, elle atteint la hauteur de Phées, et côtoie les terres soumises aux Épéens, les bords fortunés de l'Élide. Alors Télémaque s'abandonne à sa route entre des isles hérissées de rocs, incertain s'il

court à son salut ou à sa perte.

Cependant, sous le toit du vénérable Eumée, Ulysse prenoit avec les pasteurs un simple repas. Quand ils l'ont terminé, le héros s'adresse à lui pour savoir si, continuant de l'accueillir avec affection, il le presseroit de rester encore dans sa cabane, ou s'il l'exciteroit à se rendre dans la ville:

Écoutez-moi, Eumée, et vous tous, mes amis: je ne veux pas ici vous être plus long-temps à charge; demain, dès l'aurore, j'irai dans Ithaque solliciter ma subsistance. Toi, Eumée, ne me refuse pas tes avis et un bon guide. Quand j'y serai arrivé, puisque l'indigence m'y réduit, il faudra bien que j'aille seul errer de porte en porte; j'espere que des mains officieuses, pour soutenir mes jours, me présenteront du pain et un breuvage désaltérant. J'entrerai dans le palais

du divin Ulysse pour donner à la sage Pénélope des nouvelles consolantes. Je paroîtrai même au milieu de la troupe orgueilleuse de ses amants; ne m'accorderoient-ils pas une légere part de leurs somptueux festins? Je pourrois les servir, exécuter promptement tous leurs ordres. Je vais m'expliquer, et te prie de m'écouter sans impatience. Par une faveur de Mercure, qui répand sur les actions des hommes cette grace et ces qualités sans lesquelles elles ne sauroient réussir ni plaire, il n'est personne qui puisse mieux que moi s'acquitter des devoirs d'un bon serviteur. Faut-il allumer la flamme, fendre les chênes les plus durs, préparer et servir les chairs des victimes, présenter les coupes, en un mot remplir tous les offices que rendent aux riches et aux grands les subalternes et les pauvres? crois-moi, mes bras s'y prêteront.

Eumée, à cette proposition tu entras dans un véritable courroux, et l'exprimas en ces mots : Nous garde le ciel, ô étranger, que tu exécutes ce dessein ! comment a-t-il pu venir dans ton esprit? Rien n'est plus certain, tu cours à ta perte, si tu as sérieusement résolu d'approcher de cette troupe dont les injustices et les violences sont montées jusques à la voûte éternelle des cieux. Ah! il ne leur faut point de semblables serviteurs : les esclaves qui les entourent sont de jeunes hommes vêtus avec un soin élégant; leur brillante chevelure est toujours parfumée d'essences précieuses, leur beauté est parfaite ; tout répond à l'éclat et à la somptuosité de leurs tables, toujours chargées de la chair la plus exquise des victimes, du meilleur tribut des moissons, et de coupes où coule un vin délicieux. Demeure parmi nous;

je t'assure que ta présence n'importune ici ni moi ni aucun de mes compagnons. Que seulement reparoisse le fils d'Ulysse, il te vêtira, et te fera conduire dans les contrées cheres à ton cœur.

Le héros lui répond : Eumée, puisse Jupiter t'aimer comme je t'aime, toi qui, dans l'extrémité où j'étois réduit, me recueilles dans ta maison, et mets un terme à mes courses et à mes disgraces! Il n'est point de plus grande infortune pour les humains qu'une vie pauvre et errante. Celui que le sort y condamne souffre tout ce qu'ont de plus cruel le besoin inexorable et toujours renaissant de la faim, la douleur et le désespoir. Puisque tu me forces de rester dans ta demeure, d'attendre le retour de ce jeune chef, parlemoi de la mere du divin Ulysse et de son pere, qu'à son départ il laissa à

l'entrée de la vieillesse. Jouissent-ils encore de la lumiere du soleil? ou, déja morts l'un et l'autre, leurs ombres occuperoient-elles une place au séjour ténébreux de Pluton?

Étranger, repartit Eumée, tu ne resteras pas dans l'ignorance à leur sujet. Laërte respire encore, quoiqu'il ne cesse de conjurer les dieux de finir sa triste carriere : car il est inconsolable, il pleure sans relâche l'absence de son fils et la mort de la vertueuse compagne de ses jours, qui, le plongeant dans un deuil plus lugubre encore, précipita ses pas vers l'extrême vieillesse. Le désespoir d'avoir perdu son illustre fils termina la malheureuse vie de cette mere par une mort plus malheureuse : ah! veuille le ciel en préserver tous ceux qui m'entourent, qui me sont chers, et dont j'ai reçu des bienfaits! Tant que son affliction, quelque

amere qu'elle fût, la laissa en vie, il y avoit encore quelqu'un sur la terre avec qui je pouvois goûter la douceur des entretiens. Elle avoit eu la bonté de m'élever elle-même avec sa fille, la noble et sage Ctimene, le dernier fruit de son hyménée; nous croissions ensemble sous le même toit, et je puis bien dire que nous avions, peu s'en falloit, une égale part à ses soins et à sa tendresse. Parvenus en même temps à l'âge heureux de l'adolescence, sa fille, envoyée à Samé et comblée des plus riches présents, suivit son époux. Moi, après m'avoir donné vêtements, brodequins, et tout ce qui étoit nécessaire à mes besoins, la reine m'envoya dans ces champs dont elle me confia le soin, et de jour en jour l'affection qu'elle me portoit ne fit que s'accroître. Aujourd'hui, hélas! je me vois privé de tout ce qui répan-

doit quelque charme sur ma vie. Les dieux ont béni mes travaux assidus; je ne connois point la faim et la soif, et je puis recevoir les étrangers et les malheureux dignes d'être bien accueillis, et leur donner quelque secours. Mais depuis qu'une calamité affreuse est tombée sur sa maison, depuis qu'il y domine les plus superbes des hommes, il est bien rare, malgré son affabilité, qu'une parole de la reine Pénélope, ma maîtresse, ni un témoignage de son affection soient venus répandre la joie dans mon cœur. Ses fideles serviteurs aspirent depuis long-temps à l'interroger, à l'entretenir sans témoin, à prendre leurs repas en sa présence, et à rapporter dans leurs champs un souvenir et un gage de sa bonté, douceurs qui charment ceux que le ciel a placés dans une condition servile.

Eh quoi! Eumée, pasteur fidele

de ces troupeaux, s'écrie Ulysse, dès ta plus tendre enfance tu fus donc jeté par la destinée loin de ta patrie et de tes parents! Mais dis, que j'entende la vérité de ta bouche; la guerre a-t-elle mis en cendre la ville spacieuse habitée par ton pere et par ta vénérable mere? ou des ravisseurs, te surprenant seul près de tes troupeaux de brebis ou de bœufs, et t'entraînant dans leur navire, t'ont-ils vendu ici dans le palais de Laërte, satisfait de t'acquérir même à grand prix?

Puisque tu prends tant d'intérêt à l'histoire de mon sort, répond Eumée, prête-moi une oreille attentive; assis tranquillement, jouis du plaisir d'un discours amical, et savoure ce breuvage. Déja les nuits sont longues; on peut les partager entre le charme du repos et des entretiens. Ne te hâte pas de te rendre à ta couche; l'excès du sommeil fatigue, est

un mal. Que les autres se retirent, si leurs paupieres sont appesanties; il faut qu'à la pointe du jour, après avoir pris un léger repas, ils conduisent aux champs les troupeaux de notre maître. Nous, sous ce toit paisible, prolongeons ce festin, et, tenant la coupe, abandonnons-nous à la satisfaction de nous raconter tour-à-tour la triste histoire de nos infortunes : la douleur même a ses délices, et le souvenir en est cher à celui qui sort de longues traverses, et qui a parcouru la terre d'un pas errant. Je vais donc, puisque tu le veux, t'apprendre les principaux événements de ma vie.

Au-delà d'Ortygie est une isle nommée Syre (as-tu jamais entendu ce nom?), isle où l'on a marqué les révolutions du soleil. Elle n'a pas une fort grande étendue; mais elle est heureuse, riche en bœufs, en

brebis, en froment, et en vignobles. Jamais la famine, ni aucun autre de ces fléaux, la terreur des malheureux mortels, n'y porterent leurs ravages: ses habitants atteignent au dernier terme de la vieillesse; alors viennent Apollon et Diane sa sœur; ils tendent leurs arcs; leur plus douce fleche, sans être apperçue, fend les airs, et termine promptement de longues destinées. Deux cités partagent l'isle et tout ce qu'elle possede. Mon pere régnoit sur l'une et l'autre de ces cités; né d'Ormene, son nom est Ctésius, et l'on voyoit en lui l'image des dieux.

Un jour, des Phéniciens, peuple fameux dans la marine, mais subtil et fourbe, abordent à nos côtes avec un vaisseau chargé d'ornements rares et brillants. Il y avoit dans le palais de mon pere une esclave phénicienne, distinguée par sa beauté, par

sa stature, et par les ouvrages qui sortoient de ses mains. Ces étrangers artificieux cherchent à la séduire; elle étoit occupée, près de leur bâtiment creux, à laver de beaux vêtements : l'un d'entre eux la corrompt par les pieges de l'amour, et bientôt gouverne en maître absolu son esprit, malheur ordinaire à celles dont la vertu a succombé, eussent-elles été jusqu'alors les plus austeres de leur sexe. Il lui demande son nom, sa demeure. Elle lui indique le palais de mon pere.

L'opulente Sidon, dit-elle, est ma ville natale; je suis la fille du riche et puissant Aribas. Mais un soir je revenois des champs lorsqu'une troupe de Taphiens, gens exercés à la piraterie, m'enleva, et se précipitant avec moi dans un vaisseau et volant à travers les ondes, me vendit à grand prix dans ce palais au roi de cette isle.

Voudrois-tu nous suivre, lui répond le Phénicien qui l'avoit abusée, revoir le séjour de ta naissance, le magnifique palais de ton pere et de ta mere, et ces personnes que tu chéris? Elles vivent encore, et ont le renom d'être opulentes. Ah! dit-elle, c'est le plus ardent de mes vœux; pourvu, ô nautonniers, que vous vous engagiez tous par serment à me conduire en sûreté dans cet asyle.

Chacun d'eux s'y engage par serment. Désormais le plus profond silence, reprit-elle : soyons étrangers l'un à l'autre; qu'aucun de vous, s'il me rencontre, soit dans les chemins, soit à la fontaine, ne m'adresse la parole ni ne me regarde ; notre vieillard en seroit aussitôt instruit; au moindre soupçon il me chargeroit de fers, et machineroit votre mort. Renfermez donc notre secret

au fond du cœur, et préparez tout pour le départ. La charge de votre navire est-elle faite? que la nouvelle en vienne secrètement dans le palais à mon oreille. Je vous apporterai tout l'or qui se trouvera sous ma main. C'est peu; vous recevrez de moi un prix encore plus considérable de ma navigation. J'ai consacré tous mes soins, dans ce palais, à élever le fils du roi; c'est un enfant, mais ses petites ruses annoncent son intelligence; déja il sait courir. Je vous le livrerai; vendez-le: en quelque lieu que ce soit, vous verrez qu'il vaut un trésor.

En finissant ces mots, elle se retire et rentre dans le palais. Les Phéniciens demeurent parmi nous une année entiere, font la charge de leur vaisseau. Dès qu'il est prêt au départ, ils envoient à cette femme un des leurs pour l'en avertir. C'étoit le

personnage le plus rusé; il vient dans notre palais comme pour y vendre un collier d'or garni d'ambre. Tandis que, voulant l'acheter, ma mere et ses femmes avoient l'œil attaché sur ce collier, et que le brillant ornement passoit tour-à-tour dans leurs mains, le fourbe, en silence, fait signe à la Phénicienne, et se retire promptement vers son vaisseau.

Elle me prend la main, et sort avec moi du palais. Dans la salle d'entrée, des coupes d'or couvroient les tables dressées pour mon pere et les principaux chefs qui partageoient nos festins, et avec lesquels il s'étoit rendu dans la place publique à l'assemblée du peuple. Elle emporte trois coupes, les cache sous sa robe, et fuit; enfant novice, je la suis. Le soleil est remplacé par les ténebres; nous arrivons d'une course rapide au port célebre où nous attendoit le

vaisseau ailé des Phéniciens. On s'embarque, il fend la plaine humide; le ciel envoie un vent favorable. Nous voguons durant six jours et autant de nuits. Jupiter faisoit lever la septieme aurore, quand Diane, d'un de ses traits, frappe subitement la perfide Phénicienne; comme s'abat un oiseau de mer, elle tombe au fond du vaisseau qui en retentit. Les Phéniciens livrent le cadavre aux flots pour la pâture des monstres nageants. Enfant abandonné, je demeure seul entre les mains de ces pirates; juge de la morne tristesse où j'étois plongé. Le vent et l'onde amenent le navire à Ithaque. Laërte m'achete, et donne pour un enfant qui l'intéressoit un prix considérable. C'est ainsi que mes yeux virent cette terre étrangere.

Ulysse prenant la parole: Eumée, dit-il, le récit des infortunes que tu subis dans une si tendre enfance a

vivement touché mon ame. Cependant Jupiter a, pour toi, placé le bien à côté du mal ; arraché à ta patrie pour servir, tu as trouvé un maître fort doux, qui t'a donné libéralement tout ce qui est nécessaire à tes besoins ; tu coules des jours heureux. Moi, ce n'est qu'après avoir erré de peuple en peuple que je trouve enfin en ces foyers un asyle.

Tel étoit leur entretien. Ils vont ensuite goûter un moment le sommeil. Assise sur son char brillant, l'Aurore ne tarde pas à paroître.

Télémaque et ses compagnons, près du rivage, plient les voiles, abattent le mât, lancent la nef dans le port avec le secours de la rame, l'attachent par des cables, jettent l'ancre, descendent sur ces bords, et, prenant un léger repas, font des libations d'un vin odorant. Quand ils

ont banni la faim et la soif: Conduisez le vaisseau vers la ville, dit Télémaque; moi, je vais me rendre seul à l'une de mes campagnes et voir mes pasteurs. Après l'examen de leurs travaux, j'entrerai le soir dans Ithaque. Demain, réunis encore, compagnons fideles de ma route, nous sacrifierons aux dieux, et nous nous délasserons dans un festin où je vous invite à vous rassembler, et dont je ferai les honneurs dans mon palais.

Et moi, mon cher fils, où me rendre? dit le devin Théoclymene; parmi les palais des chefs d'Ithaque, quel sera mon refuge? Puis-je à ce moment aller dans le tien, auprès de la reine ta mere?

En d'autres temps notre hospitalité ne te laisseroit rien à desirer, répond Télémaque, et j'exigerois que

tu te rendisses dès cet instant à notre palais. Mais je serai absent, tu pourrois n'y rencontrer que des périls; ma mere paroît peu, retirée, loin de la troupe de ses persécuteurs, au haut du palais, et toujours assidue à manier la navette ou le fuseau. Je vais t'indiquer une maison où tu pourras te réfugier jusqu'à mon retour; va chez Eurymaque, fils illustre du sage Polybe. Honoré aujourd'hui de nos peuples comme un dieu, et tenant parmi nos chefs un des premiers rangs, il brigue avec ardeur la main de ma mere et le sceptre d'Ulysse. Cependant Jupiter qui habite au haut des airs sait si, loin de voir le jour d'un hymen desiré, tous ces chefs ne descendront point au tombeau.

Il parloit encore qu'à sa droite vole un autour, le plus rapide mes-

sager d'Apollon ; il tient entre ses serres une colombe dont il arrachoit les plumes ; elles tombent entre Télémaque et son vaisseau.

Théoclymene mettant sa main dans celle de ce jeune prince : Télémaque, dit-il, ce n'est pas sans la direction des dieux que cet autour vient de voler à ta droite ; à peine a-t-il paru que j'ai vu en lui un augure fortuné. Je te l'annonce ; ta race occupera le trône d'Ithaque ; elle y sera supérieure à tous ses ennemis.

Veuille le ciel, ô étranger, accomplir cette parole ! s'écrie Télémaque ; tu recevrois de si grands témoignages de mon amitié, que chacun, à ta rencontre, te placeroit au rang des dieux. Et s'adressant à Pirée, son ami fidele : Toi, dit-il, qui, parmi tous les compagnons dont le cortege me suivit à Pylos, m'as toujours

donné les marques les plus signalées de ton zele et de ton amitié, conduis, ô fils de Clytius, dans ta maison cet étranger que je te confie; prends soin de le bien accueillir jusqu'à mon arrivée, je veux que tu l'honores.

Télémaque, quand même tu apporterois de longs retards à ton retour, répond le vaillant Pirée, je serai charmé de recevoir cet étranger, et il n'aura pas à se plaindre que j'aie négligé envers lui aucun devoir de l'hospitalité.

En même temps Pirée entre avec lui dans le vaisseau, ordonne à ses compagnons d'y monter et de le détacher du rivage. S'embarquant, ils prennent en main les rames. Télémaque a chaussé ses riches brodequins; il saisit sa forte lance qui étoit couchée sur le tillac du vaisseau : tandis que ses amis, dociles à ses

ordres, détachent le navire, et, quittant la rive, voguent vers la ville, le fils d'Ulysse s'éloigne du port, et ses rapides pas le conduisent à la maison rustique où, toujours plein d'amour pour ses maîtres, le bon Eumée veilloit sur ses nombreux troupeaux.

FIN DU CHANT QUINZIEME.

REMARQUES

SUR LE CHANT QUINZIEME.

MALGRÉ la critique que Pope a faite de ce chant, on s'arrête volontiers avec Ulysse dans la cabane d'Eumée, on écoute avec plaisir leurs entretiens; le caractere de ce pasteur attache, ainsi que sa maniere de vivre; ses discours ont de la naïveté. Ulysse ne perd pas de temps dans cette cabane: il y prend toutes les instructions nécessaires à ses vues. Elle est la scene d'une des reconnoissances de ce poëme.

Le déguisement d'Ulysse, dit Aristote, amene une grande variété d'incidents, et donne lieu au récit de beaucoup d'aventures. Le poëte soutient admirablement le caractere d'Ulysse, qui est une sage dissimulation.

(Page 2. Il ne convient pas que tu prolonges ton absence.)

Elle avoit été assez longue; Télémaque

étoit resté environ un mois chez Ménélas. Les prétendants étoient prêts à s'emparer du trône d'Ulysse, et à obliger sa femme à choisir parmi eux un époux. Ovide a eu ce passage d'Homere en vue lorsqu'il fait dire à Pénélope :

Me pater Icarius viduo decedere lecto
Cogit, et immensas increpat usque moras.

(Ibid. Tu connois le cœur des femmes.)

Il est assez singulier qu'il n'y ait pas ici quelque exception favorable à Pénélope. Madame Dacier est étonnée que les femmes du temps d'Homere ressemblassent si fort à quelques unes de celles que nous voyons aujourd'hui : mais elle venge son sexe en desirant qu'Homere nous eût dit si, à cette époque, les hommes remariés se souvenoient beaucoup de leur premiere femme, et s'ils étoient plus justes envers leurs enfants du premier lit.

(Page 5. Je n'exige point, mon cher Télémaque, que tu prolonges ici ton séjour.)

Les maximes que débite ici Ménélas

sentent bien la simplicité et la bonhommie du vieux temps. Cette franchise passeroit aujourd'hui pour rusticité.

(Page 10. Tenant le voile merveilleux.)

Voyez le chant III de l'Iliade, où il est dit qu'Hélene représente sur un grand voile les combats que les Grecs et les Troyens avoient livrés pour elle sous les yeux de Mars. Il faut être bien habile pour exécuter un si grand dessin.

Accipe et hæc, manuum tibi quæ monumenta mearum
Sint, puer, et longum Andromachæ testentur amorem.
ÆNEID. LIB. III.

Quant à l'expression « Vulcain fit cette « urne », elle est parallele à celle-ci, « c'est « l'ouvrage des Graces, des Muses », pour en vanter la beauté. Sidon étoit fameuse pour les productions des arts.

On voit encore ici la description d'un repas. Les critiques disent que les repas étoient toujours des sacrifices, et que c'est pour cette raison qu'Homere les décrit si fréquemment : mais s'il ne s'étoit pas plu à faire ces descriptions, il ne seroit pas

entré chaque fois dans tous les détails que présente un repas. Ces détails, et en général les répétitions, tiennent un peu à la bonhommie des mœurs de ces temps. On se rappellera aussi qu'Homere chantoit ses vers, et ne publioit ainsi ses poëmes que par morceaux ; les répétitions étoient moins fastidieuses. Je me suis permis quelques légeres suppressions dans un très petit nombre de ces descriptions de repas tant répétées.

Le fils de Ménélas fait ici l'office d'échanson. Les plus illustres des jeunes gens, dit Athénée, remplissoieut cet office.

(Page 13. Ménélas méditoit sa réponse, lorsqu'Hélene prenant la parole.)

On ne sait pourquoi Hélene, dans l'explication de ce prodige, montre plus de pénétration que Ménélas. Les femmes ont-elles, comme Eustathe l'assure, plus de pénétration et plus de présence d'esprit que les hommes? Homere dit qu'un dieu inspire Hélene; les critiques en ont pris occasion de relever le caractere de cette princesse, croyant qu'Homere veut

nous la représenter sous un jour favorable pour nous faire oublier ses fautes. Hélene pouvoit avoir pris à Troie l'habitude d'interpréter les augures. Il y avoit beaucoup de devins dans cette ville, et les calamités publiques les multiplient. Si l'on rassemble tous les traits sous lesquels Homere peint Hélene, on verra qu'il lui accorde beaucoup de vivacité et de pénétration d'esprit. Ménélas ne possédoit pas ces qualités au même degré.

(Page 15. Tu m'as promis de contenter mes souhaits; veux-tu avoir égard à ma priere?)

Il paroît que l'ordre de Minerve, le prodige et la maniere dont Hélene l'a expliqué, raniment les espérances de Télémaque, et lui font hâter son départ. Homere, après la séparation des deux amis, ne parle plus de Pisistrate ni de Nestor; il court à son but.

(Page 17. Cependant Mélampe connut le malheur.)

Le récit d'Homere est très concis: au

temps de ce poëte tout le monde étoit instruit de cette histoire ; elle étoit importante à cause des grandes maisons qu'elle regardoit. Phylaque étoit fils de Déionée, roi de la Phocide et pere d'Iphiclus. Il avoit donné son nom à la ville de Phylacé. Iphiclus avoit enlevé les troupeaux de Nélée. L'entreprise de Mélampe étoit terrible ; c'est ce qu'Homere appelle un dessein inspiré par les Furies. Il obtint la liberté et ces troupeaux en donnant, dit-on, à Iphiclus des remedes qui lui procureient des enfants.

(Page 19. Mais il ne parvint point à la vieillesse.)

Homere appelle Amphiaraüs BRAVE ; ce prince alla avec Jason à l'expédition des Argonautes. De toutes les faveurs qu'Amphiaraüs reçut de Jupiter et d'Apollon, la seule, dit-on, qu'Homere explique, c'est qu'il mourut jeune. Platon assure que les dieux retirent promptement de la vie ceux qu'ils aiment le plus. Il rapporte à ce sujet deux histoires très connues, et il cite ensuite ce passage d'Homere comme un té-

moignage de la vérité de ce sentiment.

Malgré l'autorité de Platon, et la conclusion qu'il tire de ce passage, on peut en alléguer un grand nombre du poëte grec qui prouvent qu'il regardoit une longue vie comme une bénédiction du ciel, opinion qu'on voit régner aussi dans les écrivains de l'ancien testament, qui ont plusieurs conformités avec Homere. Il est clair qu'il faut sous-entendre ici le mot CEPENDANT, qui se trouve dans chaque endroit où ce poëte exprime la même idée. D'ailleurs la maniere dont périt Amphiaraüs le confirme.

(Ibidem. Ô toi, jeune mortel.)

Il fait toutes ces questions pour découvrir si ce jeune prince n'est point parent de celui qu'il a tué.

Parmi les Hébreux, les parents de celui qu'on avoit tué de propos délibéré ou autrement avoient le droit de tuer le meurtrier, quelque part qu'ils le trouvassent, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à une des villes qui avoient été données pour asyle. Les Grecs avoient à-peu-près la même jurispru-

dence : le meurtrier devoit s'exiler lui-même pendant un temps marqué, et se purger par quelque expiation.

Il n'est pas dit que Théoclymene eût commis ce meurtre par accident. Les meurtres, comme on le voit dans Homere, étoient alors très fréquents. La liberté que chacun avoit de venger ses injures, l'état encore sauvage de la société, rendoient cette action bien moins odieuse que de nos jours; on est étonné de voir avec quel sang froid Homere en parle. Ce meurtrier n'imprime aucune horreur à Télémaque ni à ses compagnons; il est reçu avec honneur, placé à côté de ce prince, qui ne s'informe pas si ce meurtre étoit involontaire. Il y a dans ces mœurs un mélange singulier de barbarie et d'humanité; car l'hospitalité ne permettoit pas qu'on repoussât aucun suppliant. Homere, pour courir à son but, ne ramene pas Télémaque chez Nestor, et même ne dit rien des adieux qu'il fit à Pisistrate. Cependant le poëte s'arrête pour nous peindre ce prince attentif au discours d'un suppliant, le recevant dans son vaisseau, et se déter-

minant enfin à lui donner un asyle dans sa maison, quoiqu'il ne manquât pas d'hôtes fort incommodes.

Cet épisode est lié au sujet; ce devin donne des avis à Télémaque, lui explique plusieurs prodiges, et lui promet une prompte délivrance de ses malheurs. D'ailleurs ce petit épisode conserve plusieurs faits; il est vrai qu'ils ne peuvent nous intéresser autant qu'au siecle d'Homere. On remarquera que Théoclymene fait quatre questions d'une haleine, dans l'espace d'une ligne; la crainte où il est d'être poursuivi ne lui permet pas de s'étendre. Télémaque lui répond avec la même brièveté. Homere est appellé par son sujet, qui cependant ne l'a pas empêché de se livrer à des détails généalogiques, alors assez importants.

(Page 22. Les courants de Crunes, de Chalcis.)

Télémaque courut d'abord tout droit vers le septentrion; et de là, au lieu d'aller au couchant, qui étoit le chemin le plus court, il prit du côté du levant, pour

éviter l'embuscade qu'on lui avoit dressée entre Ithaque et Céphalénie : ainsi il aborda à Ithaque par le côté du septentrion, au lieu de celui du midi. En partant, il avoit pris un chemin moins long ; aussi voit-on qu'il mit plus de temps au retour. Ceci seroit peu important, si ces petits détails ne montroient l'exactitude d'Homere.

Crunes, lieu de la côte du Péloponnese, Chalcis, fleuve voisin, et un bourg sur ce fleuve. Voyez Strabon. Je lis avec madame Dacier Phées, au lieu de Pheres, qui est trop loin de là.

(Page 24. Par une faveur de Mercure.)

Comme Mercure est le ministre des dieux, on a feint qu'il étoit le patron de tous ceux qui étoient au service des autres, et que c'étoit par sa faveur que chacun réussissoit dans les fonctions de son état.

Il n'y a rien de trop bas dans ce que dit ici Ulysse, puisqu'il soutient son caractere de mendiant. Athénée fait une autre observation ; il prend ces paroles à la lettre, et dit que dans ces anciens temps les héros se servoient eux-mêmes, et qu'Homere

loue Ulysse de posséder le talent de remplir ces sortes de fonctions qui nous paroissent subalternes. Il est certain que les héros qui préparoient eux-mêmes leurs repas pouvoient regarder comme dignes de quelque éloge ceux d'entre eux qui s'acquittoient bien de ces soins.

Après quelques épisodes assez courts, on revient avec plaisir dans la cabane d'Eumée, où l'on retrouve Ulysse.

(Page 25. Dont les injustices et les violences sont montées jusques à la voûte éternelle des cieux.)

Madame Dacier a traduit : « Dont la « violence et l'insolence sont si grandes « qu'elles ne respectent pas les dieux, et « qu'elles attaquent le ciel même ». Ce n'est pas le sens : l'expression d'Homere, telle que je l'ai rendue, est très claire ; on trouve la même expression dans l'Écriture.

Le dessein d'Ulysse acheve de se dévoiler ; on voit qu'il veut paroître au milieu des prétendants. La peinture qu'Eumée lui fait ici de leurs violences, et l'étoune-

ment qu'il témoigne de ce dessein, rendent le lecteur plus attentif aux moyens qu'emploiera Ulysse pour l'exécuter. Ainsi Homere, en suspendant un peu la marche de son action, ne néglige pas de soutenir l'intérêt.

(Page 27. Termina la malheureuse vie de cette mere par une mort plus malheureuse.)

Il faut louer la discrétion d'Eumée: il n'explique pas le genre de mort, parcequ'il étoit honteux et infâme; car elle s'étoit pendue de désespoir.

On remarquera ici l'adresse avec laquelle Ulysse a tant tardé à parler de son pere et de sa mere pour ne pas se découvrir, et l'effort qu'elle a dû lui coûter. Il n'a pas eu besoin d'interroger Eumée au sujet de Pénélope et de Télémaque; Eumée étoit si occupé de leur sort, qu'Ulysse, pour l'apprendre, n'avoit qu'à le laisser parler.

(Page 28. Aujourd'hui, hélas! je me vois privé de tout.)

Νῦν δ' ἤδη πάντων ἐπιδεύομαι. Madame Dacier traduit : « Je sens bien la perte que « j'ai faite ». Et en note elle dit : « En per- « dant de si bons maîtres, il a perdu tous « les secours qu'ils lui fournissoient ». Les paroles du texte me paroissent renfermer un sentiment plus délicat, que développe la suite des paroles d'Eumée. Il ne jouit plus de rien, depuis qu'il a si peu d'occasions de recevoir des témoignages d'amitié de la part de ses maîtres.

(Page 29. Qu'une parole de la reine Pénélope, ma maîtresse, ni un témoignage de son affection soient venus répandre la joie dans mon cœur.)

Puisque je m'éloigne de leur interprétation, je suis obligé d'entrer ici dans quelque détail sur la maniere dont plusieurs traducteurs ont entendu ce passage. Madame Dacier dit qu'il ne faut pas joindre μείλιχον avec les mots ἔπος et ἔργον. Eustathe montre évidemment le contraire,

et j'ai suivi son explication. Voyez Ernesti. Madame Dacier s'est entièrement écartée du sens, en traduisant : « Pour ce « qui est de ma maîtresse Pénélope, je ne « prends plus plaisir à en parler ni à en « entendre parler ». Οὔτε τι ἔργον ne peut signifier ici des PAROLES. Mais ce qui est surprenant, c'est qu'elle a mutilé et changé tout ce passage. On ne voit, dans la traduction qu'elle en donne, aucune trace de la naïveté charmante du discours d'Eumée, ni de l'affection qu'il y témoigne pour ses maîtres.

Il est singulier que Pope n'ait pas moins défiguré tout ce morceau. Il est manifeste que καὶ φαγέμεν, etc. se lie à ce qui précede : Eumée ne diroit pas qu'il manque de nourriture ; il vient de dire précisément le contraire. Il se plaint que cette douce familiarité, qui assemble les maîtres et les serviteurs, est bannie de la maison d'Ulysse par les excès et les injustices qui la désolent.

(Page 30. L'excès du sommeil fatigue.)

Le bon Eumée a une si grande envie de

parler, qu'il accumule les raisons pour prolonger l'entretien. Sans examiner si son hôte, qui a beaucoup souffert, n'auroit pas besoin de dormir, il débite ici un aphorisme de médecine : le trop long sommeil fait le même effet que les trop longues veilles; il épuise et dissipe les esprits.

On partage le plaisir que goûtent, dans le calme de la nuit, Eumée à raconter ses aventures, et Ulysse à les entendre. Ce n'est pas qu'elles ne lui fussent connues; on peut le soupçonner : mais sa longue absence devoit au moins en avoir affoibli le souvenir; et son attachement pour Eumée ajoutoit de l'intérêt à ce récit.

(Page 31. La douleur même a ses délices.)

La cause de ce plaisir, remarque Eustathe, est l'idée qu'a celui qui raconte ce qu'il a souffert, qu'il sera loué de sa patience, de sa prudence, et qu'on le regardera comme un homme favorisé du ciel. Ce n'est pas la seule ni la principale cause de ce plaisir. On sait que la peine a cet avantage sur le plaisir, c'est que le ressouvenir en est doux, au lieu que celui du

plaisir nous fait sentir une privation.

(Ibidem. Isle où l'on a marqué les révolutions du soleil.)

L'isle d'Ortygie, c'est Délos; et celle de Syre est un peu au-dessus. Selon les uns, ces mots ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο veulent dire que l'isle de Syre est au couchant de Délos : et, si l'on adopte cette explication, Eumée parle en habitant de Syre; car cela est faux, si l'on se place à Ithaque. D'autres expliquent ce passage en disant que dans l'isle de Syre il y avoit un antre qui marquoit les solstices, et qu'on appelloit l'antre du Soleil. D'autres encore pensent que les Phéniciens avoient fait un long séjour dans cette isle; que son nom même dérive de SIRA, qui, dans leur langue, signifie « riche », ou de SURA, « heureux »; qu'étant savants en astronomie, ils avoient fait dans cette isle un cadran, ἡλιοτρόπιον. Environ quatre-vingts ans après Homere, l'Écriture fait mention d'un cadran qui étoit à Jérusalem, et qui marquoit les heures. Phérécyde en fit un à Syre deux cents ans après celui-ci. Perrault a pré-

tendu qu'Homere avoit mis Syre et la mer Méditerranée sous le tropique. Le nom de cette isle marque la bonté de son terroir. L'industrie des Phéniciens est connue.

. J'ai rapporté brièvement les diverses explications qu'on a données de ce passage. Wood, qui a visité ces lieux, n'adopte aucune de ces explications, et y substitue une conjecture ingénieuse :

« Eumée, dit-il, commence son histoire « par une description de l'isle de Syre sa « patrie, et il la place au-delà ou au-dessus « d'Ortygie. Puisque cet entretien se pas- « soit à Ithaque, la position de Syre est « très mal déterminée, car cette isle est « réellement plus proche d'Ithaque qu'Or- « tygie...

« Comme la description seroit parfaite- « ment vraie si elle avoit été faite en Io- « nie, n'est-il pas raisonnable de supposer « que la situation de Syre ayant frappé « fortement le poëte pendant qu'il étoit « dans cette partie du monde, il a oublié « d'adapter ses idées au lieu où il trans- « posoit la scene?

« Si cette conjecture semble plausible,

« on peut jeter quelque jour sur le passage « obscur ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο. On a cité ces « mots pour prouver l'ignorance grossiere « d'Homere en géographie; car, dit-on, « le poëte parle ici de la latitude de Syre, « et il place cette isle sous le tropique...

« L'aspect de la mer, contemplée de la « côte asiatique de l'Archipel et des isles « voisines, ravit le spectateur, et pendant « tout le voyage nous n'avons pas trouvé « d'aussi beaux points de vue : l'œil se « porte à l'occident, et il rencontre par- « tout le plus bel horizon imaginable : au « coucher du soleil, l'atmosphere est très « claire, et une lumiere si brillante se ré- « pand sur les objets, que, du sommet de « l'Ida, je découvrois distinctement la for- « me de l'Athos de l'autre côté de la mer « Égée, lorsque l'astre se reposoit le soir « derriere cette montagne. Ce superbe « spectacle fixa sans doute l'attention du « poëte, et, comme peintre, il tournoit « continuellement son visage de ce côté. « Dans l'enfance de l'astronomie, et mê- « me avant qu'on connût cette science, la « perspective distincte de cet horizon en-

« trecoupé suggéra naturellement l'idée
« d'une écliptique aux habitants des isles
« et de la côte d'Asie; car ils appercevoient
« le progrès journalier du soleil au nord et
« au midi. Les Ioniens, qui, au solstice
« d'hiver, regardent des hauteurs de Chio
« au sud-ouest, voient le soleil se coucher
« derriere Ténos et du côté de Syre, isle
« la plus voisine dans la même direction
« au sud-ouest; et après avoir observé
« que l'astre revient sur ses pas quand il
« s'est avancé si loin, ils peuvent fixer la
« borne de son tour (τροπαί) à ce point.
« Cette explication n'est-elle pas plus sim-
« ple que les autres qu'on a rapportées? »

On a remarqué la justice poétique qu'Homere observe en faisant mourir subitement cette gouvernante d'Eumée qui le trahit. Il est singulier qu'Eustathe ait cru qu'elle étoit la mere d'Eumée.

(Page 38. Plient les voiles.)

On voit la rapidité de cette narration; le poëte supprime des circonstances pour voler à son but. C'est un des caracteres distinctifs du génie d'Homere, qu'on

trouve dans l'Odyssée comme dans l'Iliade, et qui peut confirmer qu'ils sont du même auteur.

FIN DES REMARQ. SUR LE CHANT XV.

CHANT XVI.

Dès la naissance de l'aurore, Eumée, secondé d'Ulysse, avoit allumé la flamme, et préparoit un léger repas, tandis que, par son ordre, les bergers, sur les pas des troupeaux rassemblés, alloient les conduire aux pâturages. Tout-à-coup ses chiens fideles, qui d'ordinaire troubloient l'air de leurs aboiements, font entendre une voix flatteuse et caressante, courant à la rencontre de Télémaque qui s'approchoit de cette retraite. Ulysse entend ces voix et les pas de celui qui s'avance. Eumée, dit-il, sois sûr qu'il t'arrive un ami ou une personne très connue; car tes dogues, au lieu d'ébranler l'air de leurs voix, poussent des sons glapissants, témoignages de leur joie, et les pas de quelqu'un qui accourt frappent mon oreille.

Il n'a pas achevé ces mots, que son fils paroît sur le seuil. Eumée, saisi de la plus vive surprise, s'élance de son siege; l'urne où il préparoit un breuvage échappe de ses mains; il court à la rencontre de son maître, et lui sautant au cou, il baise les mains, le front, les yeux éclatants du jeune prince, et verse un torrent de larmes. Comme un pere s'abandonne à son ravissement, et ne se lasse pas d'embrasser un fils unique qui fut absent dix années et qui revient des extrémités de la terre, le fils de sa vieillesse, qu'il chérit tendrement, et qui lui a coûté tant de soupirs et de larmes: ainsi ce fidele serviteur serroit entre ses bras le prince aimable, lui prodiguoit ses caresses et le regardoit comme échappé du sein de la mort. Est-ce toi, dit-il en sanglotant, mon cher Télémaque! ma plus douce joie! je croyois

ne te revoir jamais, depuis qu'un vaisseau te conduisit vers Pylos, loin de ta patrie! Entre, mon fils; que je me rassasie du plaisir d'arrêter sur toi mes regards, et de te posséder dans ma demeure au sortir de tant de périls. Il est si rare que tu viennes dans tes champs voir tes pasteurs! tu es toujours retenu dans la ville, toujours occupé à observer la foule de ces pervers qui se disputent la main de Pénélope.

Ô toi que j'aime comme un pere, répond Télémaque, tu seras satisfait; je viens pour jouir du plaisir de te voir; je viens aussi pour apprendre de toi si ma mere habite encore notre palais, ou si elle s'est enfin déterminée à suivre un nouvel époux. L'arachne file toujours en paix dans la couche d'Ulysse.

Qui peut douter, reprend le sage pasteur, que ta mere vénérable ne

persévere à demeurer dans ton palais ? Elle continue à se consumer jour et nuit dans les gémissements et les larmes.

En achevant ces mots, il reçoit la lance du prince qui passe le seuil et entre. Comme il s'avançoit, Ulysse se leve et lui cede sa place; mais Télémaque refusant de l'accepter : Reste assis, ô étranger, dit-il d'un ton affectueux; nous trouverons bien un autre siege dans notre maison rustique, et voici quelqu'un qui ne m'en laissera pas manquer.

Ulysse va reprendre sa place. Eumée entasse des rameaux verds et frais, et les ayant couverts de peaux, il y fait asseoir le jeune prince. Maintenant il leur présente des plats de viandes, restes du repas de la veille; il s'empresse à entasser les pains dans les paniers, à préparer dans une urne champêtre un breuvage où se

mêle à l'eau un vin dont la douceur flatte le palais, et il s'assied en face d'Ulysse.

Après le repas, Télémaque s'adresse au pasteur : Mon pere, quel est cet étranger? Ne puis-je savoir ce qui le conduit dans Ithaque? Il n'a pu traverser à pied l'empire des ondes. Quels nautonniers nous l'ont amené?

Tu entendras, mon fils, répond Eumée, un rapport fidele. Cet étranger se glorifie d'être né dans l'isle spacieuse de la Crete. Poursuivi du malheur, il a parcouru d'un pas errant les cités de tous les peuples; telle est la destinée où l'assujettirent les dieux. Enfin, échappé d'un navire thesprote, il est venu chercher et a trouvé un refuge dans ma cabane. Je le remets entre tes mains; tu décideras à ton gré de sa fortune; il se déclare ton suppliant.

Eumée, ce mot me pénetre de tristesse, reprit Télémaque. Puis-je recueillir cet étranger dans mon palais? Vois, je suis jeune encore, et mon bras n'a pas assez de force pour le défendre contre celui qui oseroit l'outrager. Ma mere, vivement combattue, balance si, respectant le lit de son époux et sa propre renommée, elle doit rester avec son fils et veiller sur mon héritage, ou enfin se déterminer à choisir pour époux le plus illustre et le plus généreux des princes qui la recherchent. Puisque cet étranger est venu dans ta demeure, il recevra de ma part tout ce qui est nécessaire à ses besoins, de beaux vêtements, une tunique, un manteau, des brodequins, une épée, et je le ferai conduire où il souhaite de se rendre. Ou, si tu veux, tu peux le soigner dans cette cabane; j'enverrai ici des

vêtements et ce qu'il faut pour le nourrir ; ainsi il ne pourra être à charge ni à toi ni à tes pasteurs. Car je ne souffrirai pas qu'il paroisse au milieu des amants de ma mere ; leur arrogance a secoué tout frein ; ah ! s'ils l'insultoient, j'en serois pénétré de la plus vive douleur. Que peut un seul mortel, fût-il plein de vaillance, contre une nuée d'ennemis si puissants ?

Le patient Ulysse, embrasé de courroux, rompt alors le silence : Ô mon cher prince, dit-il, car il m'est peut-être aussi permis de prendre ici la parole ; je t'assure que mon cœur saigne au récit des insolences que tu souffres dans ton palais de la part de ces chefs, malgré ton âge et ce dehors imposant. Dis, courberois-tu volontairement ta tête sous ce joug ? ou tes peuples, s'autorisant de la voix d'un oracle, t'ont-ils juré

leur haine? ou enfin des freres, ce ferme soutien dans les plus grands orages, refusent-ils de prendre en main ta défense? Plût aux dieux qu'avec l'ardeur qui m'anime j'eusse ta jeunesse en partage! Plût aux dieux que je fusse le fils de ce fameux Ulysse, ou Ulysse lui-même terminant sa course errante! car il reparoîtra, l'on doit encore l'espérer : je veux qu'un bras ennemi fasse tomber ma tête de mes épaules si, précipitant mes pas dans ce palais, je n'immolois cette troupe entiere. Et quand même, seul au milieu d'eux, je serois enfin abattu sous l'effort de leur nombre, ah! sans doute il vaudroit mieux encore mourir dans mes foyers, les armes à la main, que d'être l'éternel témoin de leurs indignes forfaits, que de les voir, ô les plus téméraires des hommes! combler d'outrages mes hôtes, traîner mes captives, souiller de leur

lubricité mon palais, dissiper mes biens, tout ravager, tout perdre avec une rage inouie et insatiable, sans qu'il y ait un terme à ces maux, sans que la vengeance arrive.

Étranger, répond Télémaque, je vais satisfaire à tes questions. Tous nos citoyens ne sont pas enflammés contre moi de haine. Des freres sont un ferme soutien dans les plus grands périls ; mais je n'ai point de freres. Jupiter a voulu que d'âge en âge notre race ne produisît qu'un rejeton isolé. Arcésius, mon bisaïeul, ne se vit renaître que dans le seul Laërte. Qui fut l'héritier de Laërte? le seul Ulysse. Ulysse, à son tour, ne laissa point d'autre fils que moi infortuné, dont il n'a point joui, et qui n'ai pu lui être d'aucun secours; c'est ce qui enhardit nos ennemis nombreux à s'emparer de notre palais. Les princes de Duli-

chium, de Samé, de Zacynthe, y sont rassemblés; les chefs d'Ithaque se sont joints à eux; tous, sous le prétexte de rechercher ma mere, usurpent et pillent mes biens. Ma mere les abhorre; cependant la crainte l'oblige à ne pas rebuter leurs vœux et à flatter leur espoir: mon héritage s'évanouit, et je touche à ma propre perte. Mais notre sort est entre les mains des dieux. Mon cher Eumée, va trouver promptement la sage Pénélope; dis-lui que son fils est de retour, qu'il est en sûreté. Je t'attends ici: ne parle qu'à ma mere seule, et que personne n'apprenne cette nouvelle; car une foule d'ennemis conjure mon trépas.

Je t'entends, je pénetre tout, tes ordres seront remplis, dit Eumée. Mais ne veux-tu pas qu'étant en route j'aille porter au malheureux Laërte la nouvelle la plus consolante?

Jusqu'à ce jour, malgré les profonds regrets qu'il donnoit au sort d'Ulysse, il avoit l'œil sur les travaux de ses champs, et ne combattant pas les besoins de la nature, il prenoit ses repas, dans sa maison rustique, avec ses serviteurs. Depuis que ton navire a vogué vers Pylos, on dit que, toujours solitaire, il se laisse consumer de faim et de soif, qu'il ne porte plus les yeux sur ses champs, et ne cesse de versèr des larmes et de pousser des soupirs et des plaintes lamentables; il n'est plus qu'une ombre!

Que je le plains! répond Télémaque : mais détournons nos regards de sa douleur, quoique si touchante. Si les mortels pouvoient toujours voir accomplir leurs vœux, nous n'aurions plus à languir après le retour de mon pere. Dès que tu auras parlé à Pénélope, reviens sans détourner tes pas. Contente-toi de dire

à ma mere qu'en secret elle envoie promptement à ce vieillard désolé la plus fidele de ses femmes pour l'instruire de mon arrivée.

Ces mots animent le pasteur. Il lie à ses pieds ses sandales, et part. A peine s'est-il éloigné que Minerve l'apperçoit, s'approche de la cabane et s'arrête à l'entrée de la cour sous la forme d'une femme distinguée par sa stature, par la beauté de ses traits, et par l'intelligence qui lui inspire des ouvrages accomplis. Télémaque ignore la présence de la déesse. Les dieux ne se manifestent qu'à ceux auxquels ils veulent apparoître. Elle frappe les regards du seul Ulysse : les dogues entendent les pas de l'inconnue; mais, loin d'aboyer, ils tremblent, courent au fond de la cour se cacher avec de sourds hurlements. La déesse fait un signe de l'œil à Ulysse, qui l'entend, sort, et traverse

la cour. Sage Ulysse, dit-elle, pourquoi te cacher plus long-temps à ton fils? montre-lui son pere; marchez dans Ithaque, après avoir concerté la sanglante mort de vos ennemis. Tu me verras bientôt à tes côtés, je brûle de combattre.

Elle dit, et le touche de son sceptre d'or. Soudain il est couvert de vêtements éclatants; il a repris son port et sa mâle vigueur; son teint et sa chevelure ont bruni, ses joues cavées se sont arrondies, et sa barbe argentée s'est changée en boucles d'azur. Minerve s'éloigne.

Ulysse rentre dans la cabane. Son fils est immobile, saisi d'étonnement, de respect et de crainte; il croit voir l'un des immortels; et n'osant lever les yeux: Je ne te reconnois plus, dit-il, ô étranger! Quelle subite métamorphose s'est faite en tes vêtements, en ta personne en-

tiere! Je n'en saurois douter, je vois un dieu de l'Olympe. Sois-nous propice, notre reconnoissance t'offrira les plus belles victimes, et placera de superbes trépieds d'or sur tes autels; fais-nous grace.

Je ne suis point un dieu, repartit le héros; quelle erreur t'égare, te porte à me regarder comme un habitant des cieux? Je suis ton pere, ô mon fils! ton pere qui t'a coûté tant de larmes, après le retour duquel tu as tant soupiré, près de succomber sous le joug de nombreux oppresseurs.

En même temps il l'embrasse, et lui prodigue ses baisers avec les transports d'un pere; ses larmes, qu'il avoit eu jusqu'alors la force de retenir, ruisselent le long de son visage, et mouillent la terre. Télémaque ne peut se persuader que son pere soit devant ses yeux. Non, dit-il, tu n'es

point Ulysse, mon pere; un dieu ennemi se joue de moi pour redoubler l'amertume de mes gémissements et de mes pleurs. Le prodige qui a frappé mes regards est au-dessus du pouvoir des mortels; les dieux seuls peuvent, sans peine, passer de la vieillesse au printemps de l'âge. Eh quoi! tu étois il n'y a qu'un moment un vieillard couvert de honteux lambeaux; et maintenant tout annonce en toi l'un des maîtres de l'Olympe!

Ulysse reprend la parole : Télémaque, puisque tu as le bonheur de posséder un pere chéri, que l'excès de l'étonnement et de l'admiration ne te rende pas insensible. Ne crois pas qu'il s'offre à tes yeux d'autre Ulysse; je suis Ulysse, mon fils; je le suis; après un long cours de travaux et d'infortunes, après un exil de vingt années, je revois enfin ma

terre natale. C'est Minerve (ce prodige ne passe pas son pouvoir) qui m'a ramené ici, et qui m'a fait paroître tour-à-tour sous la forme d'un vieillard indigent, et sous celle d'un chef plein de vigueur et revêtu de lustre. Sache qu'il est facile aux dieux assis sur les nuées d'élever un mortel au faîte de la grandeur, ou de le plonger dans le plus vil abaissement.

A ces mots Télémaque jette ses bras autour du cou du meilleur des peres, et fond en larmes. Tous deux s'abandonnent au souvenir douloureux de leurs peines, ils confondent leurs gémissements et leurs sanglots; de temps en temps des cris échappent de leurs levres. Ainsi retentit de cris le nid des aigles ou des vautours à la serre terrible, privés par des pâtres de leurs petits qui n'ont pas encore déployé leurs ailes nais-

santes. Ainsi la douleur se réveilloit avec force dans l'ame des deux chefs; leurs paupieres laissoient couler des larmes douces et touchantes. Et l'astre du jour, en descendant sur la terre, les eût encore vus dans cette situation si Télémaque n'eût rompu le silence: Quel vaisseau, ô mon pere, et quels nochers t'ont enfin rendu au sein d'Ithaque? tu n'as pu franchir à pied l'immensité des mers.

Mon fils, dit Ulysse, je t'instruirai sur ce point. Ces fameux nautonniers, ces conducteurs zélés de tous ceux que leur adresse le sort, des Phéaciens m'ont guidé sur les ondes; leur navire ailé, tandis que je sommeillois, a traversé la mer, et m'a déposé sur les bords d'Ithaque. Ce peuple m'a comblé de superbes dons, en airain, en or et en vêtements, que j'ai cachés, par un avis céleste, au fond des antres de cette

rive. Minerve enfin a conduit mes pas en ce lieu pour concerter avec toi la punition de nos ennemis. Parle, fais-moi connoître leur nombre, leurs personnes; quels sont ces audacieux? ma prudence délibérera si, pour les vaincre, il nous faut emprunter des secours, ou s'il suffit de notre bras.

Ô mon pere, répond Télémaque, la terre célebre ta haute sagesse et ta rare valeur; mais l'entreprise dont tu parles est inouie; tu me vois interdit de surprise: comment seroit-il possible à deux mortels de combattre une troupe si considérable et si aguerrie? Elle n'est pas bornée à dix chefs, ni même à vingt; elle forme une cohorte; compte-la toi-même. De la seule Dulichium, suivis de six serviteurs, sortirent cinquante-deux jeunes chefs, tous distingués; vingt-quatre vinrent de Samé, vingt de

Zacynthe ; Ithaque leur en associa douze non moins illustres; la troupe entiere est accompagnée du héraut Médon, d'un chantre fameux, et de plusieurs serviteurs savants dans l'art de préparer les festins. Si nous paroissons en ton palais devant cette cohorte réunie, ah! je crains que ton retour ne te soit fatal, et que la vengeance dont tu veux les accabler ne nous coûte un trésor trop précieux! Songe plutôt à trouver, s'il se peut, des amis assez magnanimes pour s'associer à nos périls.

Je vais parler, prête-moi une oreille attentive, repartit l'intrépide Ulysse. Dis ; Jupiter le pere des dieux et Pallas sont-ils un secours assez puissant? ou me faut-il implorer encore quelque autre défenseur?

Ceux que ta bouche a nommés, s'écrie le sage Télémaque, quoiqu'assis au-dessus de la voûte céleste, sont

sans doute le plus ferme soutien, puisqu'ils dominent sur les hommes et sur les dieux.

Ces deux puissants défenseurs, ô Télémaque, reprit le héros, ne se tiendront pas long-temps éloignés du plus terrible des combats, quand nous prendrons dans mon palais le farouche Mars pour l'arbitre de notre querelle. Toi, dès l'aurore, rentre dans nos foyers, reparois au milieu d'une troupe superbe. Guidé par Eumée, je t'y suivrai bientôt sous la forme d'un vieillard plongé dans l'indigence. S'ils m'outragent, quelque traitement que j'essuie, domte en ton sein les mouvements de ton cœur, qu'il soit immobile; lors même que, me traînant par les pieds, ils me jetteroient avec opprobre hors de ma demeure, ou qu'ils me frapperoient, tu le regarderas sans t'émouvoir. Contente-toi de les

exhorter avec douceur à mettre un terme à leur rage insensée : ils fermeront l'oreille à ta voix; leur jour fatal est arrivé.

Sur-tout imprime cet ordre au fond de ton cœur. Es-tu mon fils? mon sang coule-t-il dans tes veines? qu'il n'y ait personne qui apprenne de ta bouche qu'Ulysse est dans son palais; je n'en excepte pas Laërte, ni Eumée, ni aucun de nos serviteurs, ni même Pénélope; seuls, nous devons être les maîtres de ce grand secret. Ainsi nous sonderons les sentiments des femmes et de nos serviteurs, nous connoîtrons qui nous craint et nous honore, qui nous trahit, et qui, oubliant que tu es sorti de l'enfance, ose te manquer de respect.

Ô mon pere, répond le noble fils, je me flatte que l'avenir te dévoilera mon cœur, et t'apprendra que je ne

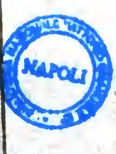
suis dénué ni de prudence ni de courage. Veuille y songer ; crains de perdre un temps précieux à parcourir tes champs pour sonder les sentiments de chacun de tes serviteurs, tandis que tes ennemis, paisibles dans ton palais, consument tes biens, que tout est en leur possession, et va disparoître. Contente-toi dans ce moment d'observer la conduite des femmes attachées à notre demeure ; tu connoîtras d'abord le crime et l'innocence. Nous pourrons éprouver si le zele est refroidi dans tes champs après que tu auras obtenu la victoire, si Jupiter, par un signe manifeste, t'a garanti sa protection.

Cependant arrive dans Ithaque le prompt navire qui ramena de Pylos Télémaque et ses amis. Entré dans la profondeur du port, on tire le noir vaisseau sur le rivage ; de

fideles esclaves emportent les armes, courent déposer dans la maison de Clytius les superbes présents de Ménélas. En même temps un héraut, envoyé par ces chefs, vole au palais d'Ulysse pour apprendre à la chaste Pénélope que Télémaque s'arrêtoit dans ses champs, et avoit ordonné que le navire voguât vers la ville. Ils craignoient que la reine, les voyant revenir sans être accompagnés de son fils, ne fût saisie d'effroi, et ne baignât son visage de nouveaux torrents de larmes. Le vénérable Eumée suivoit de loin le héraut, chargés l'un et l'autre d'annoncer à cette mere la même nouvelle.

Ils entrent dans le palais du roi. Le héraut, qui paroît le premier, s'écrie en présence de toutes les femmes: Reine, l'objet de ton amour, ton fils est arrivé. Le sage Eumée vient à son tour; et s'approchant de

Od. T. 5. p. 86.



TRÉPIED. *Ody. Liv. XVI. V. 473.*

l'oreille de Pénélope, il lui rapporte tout ce que Télémaque a voulu qu'il dît à sa mere. Après avoir rempli ces ordres, il sort, traverse le portique, la cour, et se hâte de rejoindre ses troupeaux.

Les amants de Pénélope sont saisis de honte et de consternation. Ils courent hors du palais, franchissent la cour; assis, non loin de la porte, ils tiennent un conseil.

Le fils de Polybe, Eurymaque, rompt le silence:

Ô mes amis, Télémaque, désormais superbe, a donc heureusement terminé une entreprise hardie, ce voyage qui, selon notre espoir, devoit tourner à sa perte! Lançons à la mer et chargeons de rameurs le meilleur de nos vaisseaux, et courons avertir nos compagnons de revenir dans Ithaque.

Il n'a pas achevé ces paroles,

qu'Amphinome, se tournant, voit entrer un navire au sein du vaste port ; les voiles s'abattent, on se courbe sur les rames. Amis, s'écrie-t-il avec joie, il est superflu de les avertir ; les voilà dans le port. Quelque dieu leur a donné des avis, ou ils ont eux-mêmes vu passer le vaisseau de Télémaque sans pouvoir l'atteindre.

Il dit. Les chefs se rendent aux bords de la mer. On tire le vaisseau sur le rivage ; armes, agrès, tout est emporté par les esclaves. Les princes se précipitent en foule dans la place publique, et forment un conseil ; l'entrée en est interdite à tout citoyen, jeune ou vieillard. Le fils d'Eupithes, Antinoüs, tient ce discours :

Ô destinée, faut-il que les dieux l'aient sauvé aux bords de l'abyme ! Le jour, nos gardes assidus bravoient tour-à-tour l'inclémence des airs sur

la cime des rochers; la nuit, loin de reposer sur le rivage, nous attendions l'aurore en croisant d'un vaisseau rapide près des côtes et sur le vaste empire des flots, brûlant de l'envoyer chez les morts. Cependant les dieux l'ont ramené heureusement dans sa demeure! Préparons-lui donc ici une mort terrible; gardons qu'il ne nous échappe. S'il vit, tous nos desseins échouent; il est sorti de l'enfance, sa prudence est mûre, la faveur que nous portoient les citoyens commence à se glacer. Hâtons-nous, frappons ce coup avant qu'il convoque une assemblée du peuple. Ne pensez point qu'il y montre de la foiblesse; sa haine et son courroux éclateront; il se levera pour déclarer ouvertement que nous avons machiné sa mort, que le succès a trompé notre attente; le peuple frémira d'horreur à

l'ouie d'une action si noire. S'il se réunissoit pour nous perdre ! s'il nous chassoit loin de nos domaines, et nous obligeoit de fuir en des contrées étrangeres ! Prévenons ces malheurs ; que notre ennemi expire dans ses champs écartés, ou dans sa route à son retour. Partageons sa dépouille ; que sa mere et celui qu'elle aura choisi pour époux habitent son palais. Êtes-vous trop timides pour l'exécution de ces projets? voulez-vous qu'il vive et jouisse de l'héritage de ses peres? Cessons donc de passer ici nos jours en festins ; que chacun retourne à sa demeure ; de là qu'il brigue l'hymen de la reine, qu'il tâche de la fléchir par l'offre des plus rares dons, et qu'elle s'unisse à celui dont le rang et la générosité captiveront son ame, et que lui destinera le sort.

Il dit ; tous gardoient un profond

silence. Amphinome enfin se leve. Fils illustre du roi de Dulichium, Nisus qui tenoit d'Arétius la vie et le sceptre, il étoit à la tête des chefs qui avoient quitté les riches guérets de cette isle pour briguer la main de Pénélope; parmi tous ces rivaux, il étoit le moins odieux à la reine, parcequ'il conservoit quelque respect pour la justice. Ô mes amis, leur dit-il, quant à moi je ne voudrois pas tuer Télémaque; verser un sang royal n'est pas une action peu importante. Consultons les dieux. Si nous y sommes autorisés par les oracles du grand Jupiter, frappez, je vous y exhorte; moi-même je guiderai vos coups: mais si les dieux défendent ce meurtre, calmez-vous.

Ainsi parle Amphinome, et il les persuade. Ils se levent, se rendent au palais d'Ulysse, et se placent sur des sieges éclatants. Mais la sage Pé-

nélope prend la résolution de paroître aux yeux de cette troupe superbe et sanguinaire. Elle n'ignoroit pas qu'ils ne respiroient que la mort de son fils; le héraut Médon l'en avoit instruite, Médon qui avoit toujours l'œil ouvert sur ces chefs. Suivie de ses femmes, elle vole hors de son appartement, arrive à la porte de la salle; là elle s'arrête; le visage couvert de son voile brillant, elle se tourne vers Antinoüs, et sa bouche éclate en ces reproches amers :

Antinoüs, homme perfide, artisan du mal, Ithaque te vante, se plaît à t'écouter, te décerne le nom de prudent, t'éleve au-dessus de tous les compagnons de ton âge; que cet éloge est démenti par tes actions! Pervers! pourquoi conjurer la mort de Télémaque, et mépriser des supplians? Jupiter est leur témoin ; former de si noires trames est le

comble de l'impiété. Ignores-tu donc que ton pere, tremblant, fugitif, s'étant associé à des Taphiens, ces voleurs qui pillerent les terres des Thesprotes, vint jadis se dérober parmi nous à la rage de ce peuple qui le poursuivoit? ils étoient nos alliés; ils demandoient qu'on le livrât à leur vengeance; ils avoient juré de lui arracher le cœur, et de porter la dévastation dans ses riches campagnes. Ulysse, non sans peine, calma leur rage. Et c'est lui dont tu déshonores et ravages le palais! tu ravis sa femme, tu assassines son fils, tu me plonges dans le désespoir! Mets fin, il en est temps et je te l'ordonne, mets fin à ces fureurs, et réprime l'insolence de tes compagnons.

Fille d'Icare, prudente Pénélope, répond Eurymaque, rassure-toi, écarte de ton esprit ces pensées lugubres. Tant que je respirerai et que

mes yeux seront ouverts, sois certaine que celui-là n'est point né, ni ne verra le jour, qui osera porter la main sur Télémaque ton fils : j'en atteste les dieux, et ce serment ne sera pas vain; son sang ruisseleroit le long de ma lance rougie. Ne pense pas que je puisse oublier jamais qu'en mon enfance le destructeur d'Ilion, Ulysse, me faisant asseoir sur ses genoux, me présenta souvent lui-même de la chair brunie des victimes, m'abreuva du vin de sa coupe. Sois donc persuadée que Télémaque est mon ami le plus cher : je ne veux pas que la crainte de recevoir la mort de la part de tes amants lui fasse palpiter le cœur; mais nous ne répondrons point de celle que pourroient lui envoyer les dieux.

C'est ainsi qu'il la rassuroit, pendant qu'il tramoit lui-même le trépas de ce prince. Pénélope, remon-

tée à son appartement, pleure Ulysse son époux jusqu'à ce que le sommeil, par un don de Minerve, ferme sa paupiere.

Aux premieres ombres de la nuit, Eumée rejoint Ulysse et son fils, qui, venant de sacrifier un jeune porc, faisoient les apprêts du repas. Minerve, craignant que le pasteur ne reconnût le héros, et que, ne pouvant maîtriser ses transports, il ne courût instruire Pénélope du retour de ce prince, le touche de son sceptre, et soudain Ulysse a repris la forme d'un vieillard revêtu de lambeaux.

Télémaque appercevant le pasteur: Déja tu reviens, mon cher Eumée! dit-il. Quel bruit court dans Ithaque? Nos fiers ennemis sont-ils près de rentrer dans notre palais? ou me dressent-ils encore des pieges sur ma route?

Je n'ai pu m'en assurer dans ma course, répond Eumée : après avoir exécuté tes ordres, mon cœur me portoit à revoler dans ma demeure. J'ai rencontré le héraut, messager agile, envoyé par tes compagnons ; il a le premier instruit ta mere de ton arrivée. Ce que je sais et qu'ont vu mes propres yeux, c'est qu'à mon retour, j'étois déja loin de la ville et m'approchois de la colline de Mercure, lorsqu'un vaisseau chargé d'hommes, de lances et de boucliers, est descendu rapidement dans le port. J'ai soupçonné que c'étoit la troupe de ces chefs.

Télémaque, évitant l'œil d'Eumée, lance un regard à son pere, et sourit. Le repas est prêt ; chacun jouit d'une portion égale. Lorsqu'ils ont appaisé la faim et la soif, ils se rendent à leurs couches, et le sommeil s'épanche sur leurs paupieres.

FIN DU CHANT SEIZIEME.

REMARQUES

SUR LE CHANT SEIZIEME.

(Page 64. Dès la naissance de l'aurore.)

DENYS d'Halicarnasse, en citant les premiers vers de ce chant, observe que le poëte n'y raconte que des actions communes, et que cependant ces vers sont fort agréables. Il montre, à cette occasion, que souvent les beautés de la poésie, comme de la prose, consistent moins dans le choix des mots que dans l'art de les placer et de produire, par leur liaison, des sons harmonieux.

(Page 65. Et lui sautant au cou, il baise les mains, le front.)

L'idée qu'on a eue que cet Eumée étoit un simple berger a fait trouver qu'il en usoit trop familièrement avec son maître. Mais Eumée étoit un homme considérable, non seulement par sa naissance, mais encore par son emploi. D'ailleurs la distance des rangs n'excluoit pas alors de

semblables familiarités. L'Odyssée en offre d'autres exemples. Lorsque les serviteurs d'Ulysse l'ont reconnu, ils l'embrassent librement. Ulysse, de son côté, ne dédaigne pas de baiser les mains d'un de ses serviteurs. Il faut remarquer cependant que l'action de baiser la main à quelqu'un ne réveilloit pas en ce temps l'idée de la sujétion; cette idée semble être née dans les siecles des droits féodaux, où cette action devint une marque de vasselage.

(Page 66. L'arachne file toujours en paix dans la couche d'Ulysse.)

Chez les anciens, les mariés avoient un si grand respect pour leur lit, que lorsqu'un des deux venoit à mourir, le mari ou la femme qui survivoit et qui se remarioit ne se servoit plus de ce lit pour ce second mariage, et en faisoit tendre un autre. Ce lit désert et abandonné a donné lieu au tour dont se sert Télémaque, et qui étoit un proverbe. Ce tour étoit alors noble et fort expressif. C'est ainsi qu'Hésiode dit: « Vous chasserez les araignées

« des vaisseaux » ; pour dire : « Vous aurez « si grand soin des vaisseaux, que les arai- « gnées n'y feront plus leurs toiles, à « cause des fruits dont ils seront remplis ». Les traducteurs n'ont pas osé conserver ce tour d'Homere; je l'ai tenté. Perrault, pour n'avoir pas connu les usages de l'antiquité, a mal-à-propos critiqué cet endroit. « Télémaque, dit-il, demande si sa « mere n'a pas épousé quelqu'un de ses « amants ». Et il ajoute « que le lit d'U- « lysse doit être plein d'araignées, faute « de gens qui y couchent. »

(Page 67. Reste assis, ô étranger.)

Télémaque, loin de rebuter ce mendiant tout couvert de haillons, ne veut pas même prendre sa place. Rien ne montre mieux le respect qu'on avoit pour les étrangers. Cette marque de bienveillance que donne ici Télémaque le fait aimer.

(Ibidem. Restes du repas de la veille.)

Ceci annonceroit la pauvreté ou la parsimonie : mais on observe que l'action d'Eumée est conforme aux coutumes de

l'ancienne hospitalité. Les Grecs se servoient à table de ce proverbe : « Laisse « quelque chose pour les Medes », marquant par là qu'on devoit laisser quelque chose pour des hôtes inattendus. Plutarque cite cet endroit d'Homere. Eumée, disciple d'un maître sage, dit-il, n'est pas embarrassé en recevant la visite de Télémaque ; il lui sert les restes de la veille.

(Page 69. Ma mere, vivement combattue, balance.)

Ces paroles devoient donner bien de l'inquiétude à Ulysse, et le porter à prévenir ce malheur par sa diligence.

(Page 70. Que peut un seul mortel, fût-il plein de vaillance, contre une nuée d'ennemis si puissants ?)

Plus Télémaque trouve impossible l'entreprise de résister aux prétendants, plus il releve la prudence et la valeur d'Ulysse, qui non seulement leur résistera, mais qui les fera tous périr. La réponse d'Ulysse fait sentir qu'il est choqué d'entendre dire à son fils qu'il faut céder à la force.

Il lui fait voir qu'un prince, à son âge, doit plutôt périr les armes à la main, que de souffrir tous les jours de nouveaux outrages.

(Page 71. Ou Ulysse lui-même.)

Plusieurs critiques retranchent le vers suivant, mais d'autres le conservent. Ulysse, emporté par le feu du sentiment qui l'anime, semble un peu se découvrir : pour ne pas faire soupçonner qu'il fût véritablement Ulysse, il ajoute avec finesse : « car « il reparoîtra ».

(Page 73. Mon cher Eumée, va trouver promptement la sage Pénélope.)

Le poëte éloigne ce fidele serviteur pour donner lieu à Ulysse de se faire reconnoître. Si la reconnoissance s'étoit faite devant Eumée, on auroit perdu celle du héros et de ce pasteur. Ajoutons à cette remarque d'Eustathe, que du moment où Ulysse cessera de paroître sous le déguisement qu'il a pris, le poëme sera fini; au moins l'intérêt ne peut-il plus se soutenir long-temps. Il y a donc beaucoup d'art à

reculer ces reconnoissances sans que l'action languisse. Si Eumée avoit connu Ulysse, le rôle qu'il joue dans la suite de ce poëme, soit dans la route lorsqu'il conduit ce chef au palais, soit dans ce palais même, auroit été moins intéressant, et il y auroit eu moins de naturel dans la conduite et dans les discours de ce pasteur.

(Page 76. Saisi d'étonnement, de respect et de crainte.)

Madame Dacier, en citant plusieurs exemples tirés de l'Écriture, pense que les paroles de Télémaque sont fondées sur ce que les premiers hommes, quand ils voyoient quelqu'un des dieux, croyoient être menacés de la mort ou de quelque grand malheur. Mais chez les Grecs, et dans Homere, on voit que ces apparitions étoient fréquentes, et n'excitoient pas de semblables sentiments. Ceux qui animent Télémaque sont la crainte et le respect.

(P. 77. Je suis ton pere... ses larmes, qu'il avoit eu jusqu'alors la force de retenir.)

La joie et la surprise ont leurs larmes,

et ces larmes sont la premiere expression qu'on donne de ses sentiments. Quand Joseph se fit connoître, il dit de même, « Je « suis Joseph, je suis votre frere ». C'est encore ainsi « qu'après s'être retenu long- « temps », il éclata, poussa des cris, et fondit en larmes.

(Page 79. Ainsi retentit de cris le nid des aigles ou des vautours.)

Homere, selon Pope, compare Ulysse au vautour, parceque cet oiseau est remarquable par l'amour qu'il porte à ses petits; on a dit qu'il ouvroit sa cuisse pour les nourrir de son propre sang. Les naturalistes modernes ne parlent point de ce fait qui tient du merveilleux.

La comparaison d'Homere est si peu exacte, qu'Ulysse embrasse son fils, et que le vautour déplore la perte de ses petits. On voit bien qu'Homere a seulement voulu peindre la force de la douleur.

Les comparaisons, dit Pope avec d'autres critiques, ne doivent point être employées dans la chaleur de l'action, mais lorsque l'intérêt commence à décroître.

Ainsi, dans le premier chant de l'Énéide, le poëte n'introduit point de comparaison lorsque la tempête qu'il décrit est au milieu de sa force, car rien ne peut être plus impétueux que la tempête même; il ne le fait que lorsque la chaleur de la description s'affoiblit.

Virgile a imité cette comparaison; mais, comme il vouloit représenter la musique lugubre d'Orphée, il a judicieusement substitué au vautour le rossignol :

Qualis populea mœrens Philomela sub umbra
Amissos queritur fœtus, quos durus arator
Observans nido implumes detraxit : at illa
Flet noctem, etc. GEORG. LIB. IV.

(Page 83. Leur jour fatal est arrivé.)

D'habiles critiques anciens rejettent les dix-huit vers suivants, qui se retrouvent au commencement du chant XIX, où ils sont bien mieux à leur place. Madame Dacier n'adopte pas le sentiment de ces critiques. Après un mûr examen, je me suis déterminé à retrancher ce passage, qui n'est qu'une répétition inutile. Voyez Ernesti.

(Page 84. Seuls, nous devons être les maîtres de ce grand secret.)

Le secret est la source de tous les grands succès dans les affaires difficiles. Aussi une des grandes qualités d'Ulysse, qui étoit si éloquent, c'étoit la taciturnité et le secret, et c'est à cette qualité seule qu'il veut reconnoître son fils.

(Page 85. Contente-toi dans ce moment d'observer la conduite des femmes attachées à notre demeure.)

Ce passage, et beaucoup d'autres, montrent qu'en ces anciens temps le service, dans les plus grandes maisons, se faisoit principalement par des femmes. Le nombre des serviteurs des prétendants est très petit. Ce sont les femmes qui, dans l'Odyssée, menent les étrangers au bain, dressent les tables, etc. Dans le passage présent, Télémaque ne parle que des femmes de sa maison; nous observerons ensuite, dit-il, les hommes dans les champs. Les troupeaux et les terres étoient l'occupation des hommes.

Télémaque craint qu'Ulysse ne s'éloigne d'Ithaque; car ce prince avoit des possessions dans le continent.

(Ibidem. Cependant arrive dans Ithaque le prompt navire.)

Télémaque avoit mis pied à terre à la rade septentrionale, et son vaisseau, pour retourner à Ithaque, avoit doublé toute l'isle du côté du couchant. Voilà pourquoi il n'arrive que le lendemain, et c'est ce qui fait que le héraut et Eumée se rencontrent.

(Page 89. Les dieux l'ont ramené heureusement dans sa demeure.)

Antinoüs, en voulant s'excuser, montre évidemment que Télémaque est aimé des dieux. Cependant, aveuglé par la passion, il ne laisse pas de poursuivre son dessein.

Ce discours d'Antinoüs, où l'on trouve beaucoup de feu, est plein d'ellipses, ce qui représente sa colere; il ne se donne pas le temps de nommer Télémaque.

Les ellipses caractérisent en général plusieurs poëtes grecs, et sur-tout Homere.

Elles donnent une grande rapidité à sa marche. Telle est la vivacité qui l'anime, qu'il n'emploie quelquefois que les mots les plus nécessaires pour être entendu ; ses termes sont alors des traits de flamme. C'est aussi le génie des langues orientales. Le génie de la langue françoise est, à cet égard, tout différent : comme elle tend principalement à la clarté, d'ordinaire elle ne supprime presque rien ; je dis d'ordinaire, car nos poëtes ont quelquefois employé heureusement l'ellipse. Ce génie de notre langue, qui est contraire à celui de la langue grecque, et en particulier au style d'Homere, est une des difficultés qu'offre la traduction de ce poëte.

(Page 91. Ô mes amis...... je ne voudrois pas tuer Télémaque.)

Amphinome, a-t-on dit, étoit bien sûr que Jupiter n'approuveroit pas ce meurtre ; et d'ailleurs pour aller consulter ses oracles il falloit du temps.

Dans l'édition précédente, j'avois donné ce sens à ce passage avec la plupart des interpretes. J'ai cru devoir en corriger ici

la traduction, et je vais rapporter les réflexions de M. Mitford sur ces paroles d'Amphinome[1] :

« Il y a un passage de l'Odyssée qui « jette un jour remarquable sur le gouver« nement, les mœurs et la religion de ces « temps. Les poursuivants de Pénélope se « proposent de tuer Télémaque et de se « partager ses richesses, un seul hésite. « Homere donne une naissance illustre, « un caractere respectable et une intelli« gence supérieure à ce personnage, qu'il « nous représente doutant si le plus énor« me des crimes peut être commis sans « l'approbation des dieux. Mais les meur« tres étoient si communs alors, qu'ils ne « souilloient l'honneur du coupable que « quand ils étoient accompagnés de quel« que circonstance particuliere qui en aug« mentoit l'atrocité. Plusieurs des princi« paux personnages de l'Iliade et de l'O« dyssée se sont rendus coupables de ce « crime, et se sont bannis eux-mêmes de

(1) Essai sur les mœurs des premiers Grecs, traduction de M. Grandmaison, Mélanges de littérature étrangere, tome VI.

« leur patrie, non pas pour échapper aux « loix, mais pour éviter la vengeance des « parents du mort. »

J'ai profité aussi de quelques observations judicieuses du traducteur de M. Mitford sur la maniere dont j'avois rendu ces paroles d'Eurynome dans l'édition précédente.

(Page 92. Et mépriser des suppliants.)

Madame Dacier, entraînée par quelques anciens critiques, paroît avoir embrouillé le sens de ce passage, qui lui a semblé fort difficile. Elle traduit ainsi: « Sans aucun « respect pour une maison dont vous êtes « les suppliants ». Assurément ces chefs n'ont pas l'air d'être les suppliants de cette maison. Le sens que j'ai suivi se présente naturellement. Voyez Ernesti. Pope a défiguré aussi ce passage :

Wretch! to destroy a prince that friendship gives,
While in his guest his murd'rer he receives.

Le discours de Pénélope est plein de feu et de sentiment : elle parle d'abord en

mere; mais, en finissant, elle parle avec autorité, en reine.

(Page 96. Lance un regard à son pere, et sourit.)

Il sourit parceque les prétendants n'ont pas accompli leur dessein. On peut aussi en alléguer d'autres motifs. Il a demandé quel bruit couroit dans Ithaque; par la réponse du pasteur, il juge qu'on ignoroit entièrement l'arrivée d'Ulysse : ou ce sourire est un langage muet de deux personnes qui s'entendent devant un tiers auquel ils n'ont pas confié leur secret.

FIN DES REMARQ. SUR LE CHANT XVI.

CHANT XVII.

A PEINE les cieux étoient colorés des roses de l'aurore matinale, que le fils du grand Ulysse, Télémaque, se leve, impatient de partir : à ses pieds sont attachés ses brodequins éclatants; s'armant de la solide lance adaptée à sa main : Ami, dit-il à son fidele Eumée, je vais dans Ithaque m'offrir à ma mere; car, jusqu'à ce qu'elle ait arrêté sur moi les yeux, je sais que sa tendresse inquiete ne cessera point de s'exhaler en profonds soupirs, accompagnés de larmes ameres. Toi, je te l'ordonne, mene dans la ville cet étranger infortuné, pour qu'il y demande sa subsistance; chacun, à son gré, lui donnera la nourriture et le breuvage. Accablé moi-même de revers et de chagrins, il m'est impossible de me

charger des maux de tous les hommes, d'exercer envers chaque voyageur les devoirs de l'hospitalité. Ton hôte seroit-il assez injuste pour s'en courroucer? il ne feroit par là, je le dis avec cette franchise qui m'est chere, qu'aggraver le poids de ses peines.

Ô mon ami, répond le prudent Ulysse, je ne voudrois moi-même nullement prolonger ici mon séjour: le pauvre trouve plutôt sa subsistance à la ville qu'aux champs; quelqu'un aura bien pitié de moi, et soulagera ma misere. A mon âge, je ne pourrois plus, sous une cabane rustique, exécuter tous les ordres, exercer des travaux rigoureux. Va; ce pasteur, selon ta volonté, sera mon guide dès que j'aurai pris un peu de chaleur devant ce feu, et que le soleil sera plus élevé; je ne suis couvert que de ces malheureux lam-

beaux, le froid du matin me seroit funeste. La ville, dites-vous, est éloignée.

Télémaque sort de la cabane, et marchant à pas précipités, il médite la mort de ses persécuteurs. Arrivé dans son palais, il va poser son javelot contre une haute colonne, franchit le seuil, et entre dans la salle.

La nourrice Euryclée, qui étendoit de belles peaux sur les sieges éclatants, l'apperçoit la premiere; fondant en larmes elle court à sa rencontre. Les plus fideles esclaves du malheureux Ulysse s'assemblent, se pressent autour du jeune prince, le félicitent de son retour, et, dans la vivacité de leurs transports, le serrent dans leurs bras et lui baisent la tête et les épaules. Pénélope (telles s'avancent Diane et la blonde Vénus) sort de son appartement, verse un torrent de pleurs, jette ses bras au-

tour du cou de son cher fils; et lui baisant le front et les yeux brillants: Le ciel te ramene donc, ô Télémaque, dit-elle en sanglottant, toi ma douce lumiere! Je n'espérois plus te revoir depuis le jour qu'un vaisseau, contrariant mes desirs, te conduisit en secret vers Pylos pour chercher des nouvelles d'un pere chéri. Parle; rapporte-moi ce que tu as vu et entendu.

Ma mere, repartit avec prudence le jeune Télémaque, ne renouvelle pas de tristes souvenirs au fond de mon cœur, et ne m'excite point à la plainte, puisque j'ai eu le bonheur d'échapper à ma perte. Mais, après être entrée dans le bain et avoir revêtu des habits purifiés, monte avec tes femmes au haut du palais, rends grace à tous les dieux, et promets-leur les plus nobles hécatombes, si Jupiter égale enfin ici la ven-

geance aux forfaits. Je vais à la place publique prendre un étranger qui m'a suivi dans cette isle, et qui, à ma priere, m'a précédé avec mes généreux compagnons : j'ai prescrit à Pirée de le recevoir dans sa maison, et de l'accueillir de la façon la plus honorable jusqu'à mon retour.

Il dit : ces paroles ne se perdent pas dans les airs. Pénélope prend le bain, revêt des habits purifiés, et, montée avec ses femmes au haut du palais, elle promet à tous les dieux les plus nobles hécatombes, si Jupiter, en ces lieux, égale enfin la vengeance aux forfaits.

Télémaque, armé de son javelot, sort du palais; ses limiers fideles le suivent. Minerve répand sur toute sa personne une majesté divine; le peuple entier admire le jeune prince qui s'avance. Les audacieux persécuteurs l'entourent, et s'empressent

à le recevoir avec les expressions de la bienveillance ; mais au fond de leurs cœurs fermentent de noirs projets de haine et de mort. Il se délivre aussitôt de leur foule, et se rend auprès de Mentor, Antiphe et Halitherse, qui lui transmirent l'amitié qu'ils avoient consacrée à son pere; il s'assied à côté d'eux, et ils lui adressent un grand nombre de questions sur le sort d'Ulysse et le sien.

Bientôt on voit le brave Pirée conduisant, à travers la ville, vers la place l'étranger confié à ses soins. Télémaque d'abord se leve, va au-devant de cet étranger pour le recevoir. Pirée prenant la parole : Ordonne sans délai, dit-il, à des femmes de ton palais de venir dans ma demeure pour emporter les présents dont te combla Ménélas.

Ami, l'avenir est encore incertain, répond le sage Télémaque. Si

mes fiers ennemis parviennent, par trahison, à me ravir le jour et à se partager tous les trésors que m'a laissés mon pere, j'aime bien mieux que tu sois le possesseur de ces présents qu'aucun de leur troupe inhumaine. Si j'ai le bonheur de remporter la victoire et de les précipiter au tombeau, alors, content, tu apporteras ces dons à ton ami satisfait.

Il dit, et prend Théoclymene, l'étranger malheureux, et le conduit dans son palais. Dépouillés de leurs vêtements, ils entrent en des baignoires luisantes; l'huile coule sur leurs corps, et de riches vêtements les couvrent; assis sur de beaux sieges, une femme tenant une cuve d'argent répand d'une urne d'or sur leurs mains l'eau des fontaines, leur apporte une table luisante; la gouvernante de la maison s'avance, empressée à poser devant eux divers

aliments. Pénélope étoit assise en face de son fils non loin de la porte, et, inclinée sur son siege et tenant son fuseau, elle rouloit un fil délié entre ses doigts.

Après le repas du prince et de son hôte, Pénélope rompt le silence : Mon fils, je vais remonter à ma demeure, et me reposer sur ce lit gémissant, toujours baigné de mes larmes depuis qu'Ulysse, avec les Atrides, partit pour Ilion : tu ne veux donc pas, avant que les rivaux superbes rentrent dans ce palais, me dire clairement si tu n'as rien appris du sort de ton pere?

Ma mere, repartit avec sagesse le jeune prince, la vérité sortira de mes levres. Nous nous rendîmes d'abord à Pylos, chez Nestor le pasteur des peuples; il me reçut dans son palais avec toute la tendresse que prodigue un pere à son fils qu'il revoit après

une longue absence; tel est l'accueil qu'il me fit, lui et ses nobles rejetons : mais il me déclara qu'aucun mortel n'avoit pu lui dire si l'infortuné Ulysse étoit vivant ou mort. Cependant il me conseilla d'aller chez le vaillant roi de Sparte, et m'y fit conduire sur un beau char attelé de vigoureux coursiers. Là je vis cette Hélene qui, par la volonté des dieux, coûta tant de sang et fit soutenir tant de travaux aux Grecs et aux Troyens. Ménélas me demanda ce qui m'amenoit; je lui dis le sujet de ma course. Voici sa réponse :

Ciel! les plus lâches et les plus vils des hommes veulent donc profaner la couche d'un héros si renommé et si formidable ! Leur destinée sera semblable à celle de tendres faons suçant encore le lait, et placés par une biche dans le fort d'un lion tandis qu'elle va paissant dans les

plaines et sur les côteaux; le lion rentre, et ils périssent d'une mort soudaine et terrible. Grands dieux! si donc ce héros reparoissoit, tel que nous le vîmes autrefois se lever dans les murs de Lesbos, lutter contre le redoutable Philomélide qui l'avoit défié, et d'un bras invincible le terrasser aux acclamations de tous les Grecs! si donc il reparoissoit au milieu de ces usurpateurs! l'hymen aussitôt se changeroit pour eux tous en appareil funebre.

Quant à ce que tu me conjures de t'apprendre, continua-t-il, je ne veux rien te cacher: tu sauras la vérité pure; elle m'a été révélée par le vieux Protée, dieu marin, cet oracle infaillible; tu l'entendras de ma bouche. Il m'a dit qu'il avoit vu le fils de Laërte, accablé d'une douleur profonde, seul dans une isle, retenu malgré lui dans la grotte de la nym-

phe Calypso. Il est dénué de tout secours pour retourner dans sa patrie, il n'a ni compagnons ni vaisseau qui le guident à travers les plaines immenses de l'océan.

C'est tout ce que j'appris de l'illustre Ménélas. Je partis; et les dieux m'envoyerent un vent favorable qui me ramena promptement aux lieux de ma naissance.

Pénélope l'écoute avec une vive émotion. Le devin Théoclymene prend la parole: Ô femme vénérable du fils de Laërte, ces nouvelles sont insuffisantes : prête l'oreille à mon discours; je vais prononcer un oracle sûr et dissiper tes doutes. J'atteste Jupiter le plus puissant des dieux, cette table hospitaliere, et ce foyer de l'intrépide Ulysse où je trouve un asyle, j'atteste qu'Ulysse se repose maintenant dans sa patrie, ou même que sourdement il se glisse vers ce pa-

lais, s'enquiert de tous les désordres qui s'y commettent, et bientôt exercera sa vengeance sur tous ses ennemis. Voilà ce que me présagea le vol d'un oiseau lorsque j'entrai dans le vaisseau de Télémaque; et ma voix le lui annonça.

Ô étranger, repartit Pénélope, veuillent les dieux accomplir ton oracle ! tu connoîtrois bientôt ma bienveillance, et je te comblerois de tant de présents, qu'à ton aspect chacun te donneroit le nom de fortuné.

Tel étoit leur entretien. Cependant les princes, rassemblés dans la cour où d'ordinaire éclatoient leurs insolences, s'amusoient à divers jeux; tour-à-tour le disque et le javelot fendoient les airs. Mais, à l'heure du repas, on voit de tous côtés arriver des champs les victimes et les bergers qui chaque jour les amenoient; Mé-

don s'avance auprès des chefs, Médon, le héraut qui parmi eux avoit le plus d'autorité, et qui assistoit à tous leurs festins. Jeunes chefs, dit-il, après vous être livrés aux charmes de ces jeux, rentrez dans le palais, et que le festin vous rassemble. Il est bon d'en jouir quand l'heure l'ordonne.

Tous cedent à la voix du héraut, se levent et s'avancent vers le palais. Entrés dans cette demeure, ils déposent leurs manteaux sur les sieges nombreux; on fait les apprêts du sacrifice et du festin; de grandes brebis et des chevres grasses sont immolées; on immole des porcs, et une génisse l'honneur de son troupeau. Cependant, sous la cabane rustique, Ulysse et le pasteur se disposoient à se rendre à la ville.

Étranger, dit Eumée, puisque tu as résolu, selon les ordres de mon

maître, d'entrer encore aujourd'hui dans Ithaque (j'aimerois mieux te retenir ici, te donner la garde de mes étables : mais je le respecte, et crains de lui déplaire; les réprimandes des maîtres sont sensibles), levons-nous et partons. Une grande partie du jour est écoulée; vers le soir le froid redouble.

Je t'entends, tu me préviens, et tes pensées sont les miennes, répond Ulysse. Allons, sois mon fidele conducteur. Si tu as un bon rameau, remets-le entre mes mains pour soutenir mes pas : la route, selon vous, est rude et pénible.

En même temps il jette sur ses épaules sa besace toute rapiécée d'où pendoit une corde. Eumée lui met entre les mains un rameau fort et noueux; ils partent, des bergers vigilants et des chiens fideles gardent la cabane. Ainsi Eumée, sans le sa-

voir, conduisoit à la ville son roi sous la forme d'un indigent décrépit, courbé sur un bâton, et couvert de honteux lambeaux.

Après avoir long-temps marché par un sentier raboteux, ils approchent enfin de la ville et de la belle fontaine d'où jaillissoit une eau limpide, et où puisoient les citoyens. C'étoit l'ouvrage de plusieurs anciens rois, Ithacus, Nérite et Polyctor: il étoit environné d'un bocage de peupliers, nourrissons de cette fontaine; la source fraîche tomboit à grands flots du sein d'un rocher: au-dessus étoit un autel dédié aux Nymphes, et où tous les voyageurs offroient des sacrifices et des vœux.

Là Ulysse et son guide rencontrent le fils de Dolius, Mélanthe qui, suivi de deux bergers, menoit à la ville, pour le festin des amants de Pénélope, les plus belles chevres de

ses troupeaux. Dès qu'il apperçoit Eumée et le vieillard, la bruyante voix du rustre les accable des injures les plus indécentes et les plus téméraires ; le roi peut à peine contenir son indignation.

Ah ! s'écrie le chevrier, jamais on ne put dire à meilleur droit qu'un méchant en conduit un autre, tant le ciel associe toujours ceux qui se ressemblent ! Parle, misérable pâtre, où mènes-tu ce mendiant chauve, importun et affamé, la souillure des libations et des festins ? Allant de porte en porte, et meurtrissant ses épaules contre tous les poteaux, loin d'oser prétendre à des épées et à des trépieds, il mendiera les vils restes des repas. Tu ferois bien mieux de me donner ce malheureux ; il sera le gardien de ma bergerie ; il pourra nettoyer ma cour et mes étables, porter le feuillage à mes chevreaux ; ne fût-

il nourri que de la partie séreuse du lait, il aura bientôt d'assez larges flancs : mais n'étant instruit qu'au mal, il a le travail en horreur; il aime mieux aller mendiant de ville en ville pour soulager sa faim vorace. Cependant, je t'en avertis et tu le verras, qu'il s'avise de paroître devant le palais du grand Ulysse, les marche-pieds, volant des mains de tous les chefs à travers la salle, pleuvront autour de sa tête et lui briseront les côtes.

En achevant ces mots, le forcené s'approche d'Ulysse, et lui donne du pied un grand coup dans le flanc. Ulysse reste à sa place, sans être ébranlé. Il délibere s'il l'immolera d'un coup de son rameau, ou si, l'enlevant en l'air, il lui écrasera le crâne contre terre : maître de ses mouvements, il retient son courroux et souffre cette insulte. Eumée, mon-

trant au pâtre un front irrité, réprime sévèrement son audace; et levant les mains au ciel, il prie à haute voix :

Nymphes de cette fontaine sacrée, filles de Jupiter, si chaque année Ulysse immola sur votre autel les prémices de ses troupeaux, exaucez le vœu qui part du fond de mon ame; que ce héros reparoisse enfin! qu'un dieu nous le ramene! Oh! qu'à son aspect, malheureux que tu es, tomberoit en un moment toute cette fastueuse arrogance avec laquelle tu nous insultes, et que tu étales par la ville, où tu ne cesses de te promener en fainéant, au lieu de veiller sur ta bergerie! Cependant de mauvais bergers ruinent les troupeaux.

Ô ciel! répliqua le chevrier, quel discours tient là ce vieux renard! Ah! je le jetterai dans un vaisseau pour l'emmener loin d'Ithaque; et sa vente sans doute me vaudra de

grandes richesses. Plaise aux dieux qu'aujourd'hui même, dans son palais, Télémaque soit abattu par les traits d'Apollon ou par ceux de nos princes, comme il est sûr qu'Ulysse a péri loin de nos contrées et que le soleil n'éclairera point son retour!

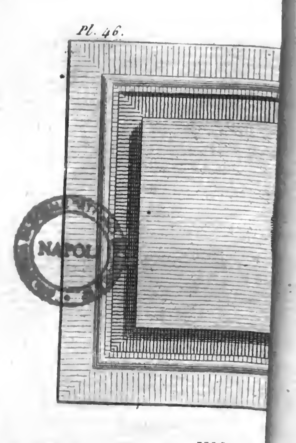
En même temps il les quitte, ils s'avançoient à pas lents. Mélanthe court, arrive en un moment à la demeure du roi; il entre, s'assied à la table des princes en face d'Eurymaque auquel il étoit le plus dévoué: les esclaves lui servent une part des victimes; la sommeliere âgée lui apporte le pain; il participe au repas.

Cependant Ulysse et son compagnon s'approchent du palais et s'arrêtent. Les modulations d'une lyre mélodieuse coulent dans l'air et frappent leur oreille; déja Phémius avoit commencé à former ses accords. Le héros prenant alors la main du pasteur·

Eumée, dit-il, voici sans doute le palais d'Ulysse. On peut aisément le distinguer; il est à plusieurs rangs et domine sur la ville; la vaste cour est enfermée de hautes et fortes murailles, les portes sont solides et à doubles battants; il seroit difficile de s'emparer de cette demeure par la seule valeur. Je m'apperçois que des chefs nombreux y font un grand repas; d'ici l'on respire la vapeur odorante des mets, et j'entends retentir les accents harmonieux de la lyre, présent des dieux et l'amie des festins.

Tu l'as reconnu sans peine, répond Eumée, c'est là le palais d'Ulysse. Tu m'as fait voir souvent ta sagacité; délibérons sur ce que nous ferons. Veux-tu paroître le premier aux yeux de ces princes? j'attendrai ici un moment: ou veux-tu rester à cette place? je te précéderai dans ce

Pl. 46.



ULYSS

palais. Ne tarde pas cependant à me suivre; quelqu'un pourroit te maltraiter ou te chasser de cette demeure. Pese ces divers partis.

Je t'entends, je saisis tes vues, et je pense à l'objet que tu proposes, repartit Ulysse. Entre, je te suivrai. Ne t'inquiete point de mon sort. Je suis endurci aux insultes, au choc de tous les traits; mon courage est ferme, il s'est fortifié au milieu des tempêtes et des combats; soutenons encore, s'il le faut, ces revers. La faim le veut, la faim cruelle et irrésistible, cette source de tant de maux pour les mortels. C'est par elle que s'équipent des flottes qui, affrontant la rage d'Amphitrite, portent la guerre aux rives éloignées.

Durant cet entretien, le chien fidele de l'infortuné Ulysse (Argus étoit son nom), couché près de ce lieu, commence à lever la tête, à

dresser les oreilles. Le héros l'avoit jadis élevé lui-même; mais il n'avoit pas joui de ses soins, entraîné vers Troie par les destins. Long-temps, sous les ordres d'une jeunesse ardente, cet animal fit la guerre à la race farouche des daims, des lievres, et des cerfs : maintenant, accablé de vieillesse, privé de son maître, il étoit négligé, étendu sur un grand tas de fumier de mules et de bœufs qu'on avoit laissé devant la porte de la cour jusqu'à ce que les serviteurs du roi vinssent l'enlever pour l'engrais de ses vastes champs; là étoit abandonné Argus, couvert de vermine. Il reconnoît Ulysse, qui s'étoit approché de lui; il veut se traîner jusqu'aux pieds de son maître ; mais il n'en a pas la force : il agite sa queue et baisse les oreilles. Ulysse le regarde : des larmes coulent de sa paupiere ; il les essuie promptement pour les déro-

ber au pasteur; et lui adressant la parole : Eumée, se peut-il? on abandonne cet animal sur ce fumier! sa beauté doit avoir été frappante : j'ignore si la légèreté de sa course répondoit à sa figure; ou s'il avoit peu de valeur, comme ceux de sa race qui, nourris délicatement de la table des rois, ne sont réservés qu'à leurs délices.

Quelle est ton erreur! dit Eumée : c'est là le chien fidele de ce héros mort depuis si long-temps loin de nos contrées. Que ne peux-tu voir cet animal tel qu'il étoit lorsqu'Ulysse le quitta pour se rendre à Troie! tu l'eusses admiré, et au premier coup-d'œil tu eusses reconnu sa vigueur et la légèreté de sa course. En vain fuyoit dans la profondeur des forêts la bête sauvage qu'il avoit apperçue; il n'en perdoit jamais la trace. Maintenant il est accablé de souffrances;

son maître est mort dans une terre étrangere, et les femmes attachées à ce palais, ces indolentes, n'ont plus aucun soin de cet animal et le laissent périr. Voilà les esclaves; dès que leurs maîtres sont absents, ou foibles et sans autorité, ils négligent tous leurs devoirs. Le jour de l'esclavage (ainsi l'a permis Jupiter dont le tonnerre roule dans l'étendue des cieux), le jour de l'esclavage dépouille un mortel de la moitié de sa vertu.

En disant ces mots il entre au palais, et porte ses pas vers les amants de Pénélope. Argus, qui, après le terme de vingt années, a le bonheur de revoir son maître chéri, n'en jouit qu'un moment, accomplit sa destinée, et devient la proie de la noire mort; à peine a-t-il jeté sur lui un dernier regard, qu'il expire.

Télémaque le premier voit le ber-

ger entrer dans la salle ; il l'appelle d'un signe. Eumée va prendre le siege humble qu'occupoit d'ordinaire le serviteur qui, dans leurs festins, partageoit aux chefs les chairs fumantes des nombreuses victimes ; posant ce siege auprès de la table de Télémaque, il s'assied en face du jeune prince : un héraut apporte au pasteur un pain et une portion des autres aliments.

Eumée n'est pas long-temps assis, qu'Ulysse le suit dans le palais sous l'aspect d'un malheureux indigent, accablé d'années, appuyé sur un rameau noueux, et couvert de vêtements déchirés. Il s'assied sur le seuil de chêne, s'adosse à une solive luisante de cyprès, jadis élevée selon les loix de l'équerre, et travaillée avec art. Télémaque s'adresse à Eumée, et prenant d'une belle corbeille un pain, et saisissant des deux mains

une portion considérable des victimes : Tiens, Eumée, porte ces aliments à cet étranger ; dis-lui de parcourir hardiment la salle, et d'implorer la générosité de tous ces princes. La honte est défavorable à celui qui est réduit à une profonde indigence.

Eumée s'éloigne ; et s'arrêtant auprès d'Ulysse : Étranger, dit-il, Télémaque t'envoie ces aliments ; il t'exhorte à parcourir hardiment la troupe de ces chefs, et à implorer leur secours. La honte, je te rapporte ses paroles, est défavorable à celui qui est réduit à une profonde indigence.

Puissant Jupiter, s'écrie Ulysse, fais que, parmi les mortels, Télémaque arrive au comble de la félicité, et accomplis tous les desseins qui roulent dans son ame !

Il dit ; ses mains prennent ces aliments, et les posent à ses pieds sur

sa vile besace. Son repas dure aussi long-temps que le palais retentit de la voix et de la lyre de Phémius ; il cesse de jouir du festin dès que le chantre divin garde le silence. Les princes remplissent ces lieux de cris et de tumulte. Alors Minerve, qui se tenoit près d'Ulysse, lui donne le signal, l'anime à demander à chacun d'eux quelque secours, pour distinguer les plus coupables de ceux qui n'ont pas entièrement fermé leurs cœurs à la justice; aucun d'entre eux cependant ne doit échapper à sa vengeance.

Le héros, sans balancer, se tourne vers la droite, va de l'un à l'autre dans toute l'assemblée, les conjurant de subvenir à sa misere, et leur tendant la main d'un air aussi naturel que s'il n'avoit jamais exercé d'autre rôle. Par pitié, ils lui accordent tous quelque don ; cependant ils le regar-

doient avec étonnement, et se demandoient entre eux quel étoit cet inconnu, et de quel pays il sortoit.

Mélanthe prend la parole : Amants de la plus illustre des reines, écoutez-moi ; je viens seulement de voir ce personnage, et j'ai rencontré Eumée qui le menoit dans ce palais ; mais j'ignore la noble origine dont il se vante.

A ces mots Antinoüs adresse au sage Eumée cette dure réprimande : Ô pâtre trop connu, pourquoi nous amener ce misérable ? N'avons-nous pas assez de ces vagabonds dont l'engeance impure erre devant nos portes, est le fléau de nos festins ? ou t'est-il indifférent que la troupe rassemblée consume les biens de ton maître, et devois-tu encore nous aller chercher, peut-être bien loin, ce vil personnage ?

Eumée, ces mots alors sortirent

de tes levres: Antinoüs, je respecte ton rang, tes paroles sont blâmables. Va-t-on solliciter un inconnu, un indigent, d'habiter notre demeure? Qui sont ceux qu'on invite? les hommes fameux dans leur art, un augure éclairé, un éleve d'Esculape, un savant architecte, ou l'un de ces mortels inspirés par les dieux, et dont les chants font nos délices; voilà, dans toute l'étendue de la terre, ceux auxquels on s'empresse d'ouvrir sa maison: hélas! on n'y appelle point un pauvre qui, sans nous être utile, nous consume. Mais de tous les amants de la reine, tu as toujours été le plus injuste et le plus dur envers les serviteurs d'Ulysse, et sur-tout envers moi. Je n'en prends aucun souci; car la vertueuse Pénélope, et Télémaque, égal aux dieux, respirent encore.

Sois en repos, Eumée, repartit le

prudent Télémaque, ne perds pas de temps à lui répondre. Antinoüs a toujours sur les levres des traits insultants, et il souffle sa perversité dans l'ame de tous ses compagnons.

Et se tournant vers lui : Antinoüs, dit-il, tu as pour moi, il faut l'avouer, les soins d'un tendre pere, quand tu veux m'obliger à chasser cet étranger de ce palais : m'en préservent les dieux ! Prends pour lui donner ; loin de m'y opposer, je le desire, je l'exige même. Ne crains pas en ceci de mécontenter ma mere, ni aucun des serviteurs du grand Ulysse. On le voit aisément, ce n'est pas là ce qui trouble ton ame : jouir seul du festin, voilà ce que tu veux, et non le partager.

Jeune téméraire, repartit Antinoüs, qu'oses-tu dire ! Si tous ces rivaux égaloient les dons que je réserve à ce malheureux, il n'auroit

plus besoin de secours, et je doute que d'une année il reportât ses pas vers cette demeure.

En même temps il saisit sous la table le banc où ses pieds éclatants reposoient durant les festins, et le montre au fils de Laërte d'un air menaçant. Aucun des autres princes ne refuse quelque soulagement à celui dont tout annonçoit l'indigence; ils remplissent sa besace de pain et de viandes. Allant reprendre sa place sur le seuil pour jouir de ces bienfaits, il s'arrête près d'Antinoüs:

Mon ami, dit-il, fais-moi aussi quelque don: loin d'être le plus vil des Grecs, tu me parois occuper ici le premier rang; ta mine imposante annonce un roi; il convient donc que tu aies plus de générosité que les autres chefs, ne me refuse pas un peu de pain; je célébrerai ta libéralité par toute la terre. Autrefois je

fus, comme toi, l'habitant fortuné d'un riche palais; quels que fussent leur état et les secours qu'ils vinssent implorer, je faisois part de mes bienfaits à tous ceux qui promenent sur la terre leurs malheurs et leur pauvreté; entouré d'une foule de serviteurs, rien ne me manquoit de toutes les délices nécessaires à la pompe de ceux qu'on nomme heureux. Mais Jupiter fit évanouir mon bonheur; tels furent ses décrets souverains. Il m'induisit à m'associer à des vagabonds qui ne vivoient que de rapine, à les suivre aux contrées lointaines de l'Égypte pour y trouver ma perte. Abordé à la rive du fleuve Égyptus, je plaçai des gardes sur les hauteurs, et j'exhortai mes compagnons à ne pas quitter ma flotte: mais ces insensés, n'écoutant que leurs penchants déréglés, et cédant aux mouvements impétueux de leur

fureur insolente, pillerent les délicieuses campagnes des Égyptiens, ravirent les femmes et les tendres enfants, massacrerent les hommes. Bientôt le tumulte et les cris parvinrent dans la ville; les combattants accoururent avec les premiers rayons de l'aurore; toute la campagne étoit couverte de guerriers, de chars, des éclairs de l'airain éblouissant. Le dieu du tonnerre envoya la Fuite à mes compagnons; il n'y en eut pas un qui osât résister; de toutes parts nous menaçoit une perte inévitable. Armés du fer acéré, nos ennemis exterminerent la plus grande partie de ma troupe; ce qui survécut fut entraîné dans l'esclavage. Je fus vendu au fils de Jasus, Dmétor, roi de Cypre, amené par le sort en ces lieux; et c'est du sein de cette captivité que j'arrive enfin dans Ithaque, chargé d'infortunes.

Quel dieu, s'écrie Antinoüs, conduit ici, pour nous punir, ce fléau, le trouble des festins ? Retire-toi loin de cette table ; place-toi là, au bout de la salle, ou tu retrouveras ici, avec plus d'amertume, l'Égypte et Cypre. Ah ! quel mendiant plus importun et plus effronté ! il ne se lasse pas de nous assiéger tour-à-tour ! Ces chefs sont bien aveugles de te secourir; tout est profusion. Mais pourquoi ménageroit-on avec avarice ou par compassion le bien d'autrui, là où l'on nagera toujours dans l'abondance ?

Dieux ! lui repartit Ulysse en se retirant, qu'il s'en faut que ton ame réponde à la beauté de tes traits et de ton port ! Tu n'accorderois pas, on le voit bien, un grain de sel à un suppliant prosterné à ta porte, toi qui, étranger dans ce palais, entouré de tant de richesses que tu as voulu

t'approprier, ne peux obtenir de ton avarice de me donner un peu de pain.

A ces mots la colere bouillonne au sein d'Antinoüs ; il lui jette un regard furieux, et ces paroles se précipitent de ses levres : Puisque ton impudence va jusqu'à m'adresser des injures, il est bien décidé que tu ne sortiras pas vivant hors de ce palais. En même temps il leve son marche-pied, et le lançant avec roideur, atteint Ulysse à l'extrémité de l'épaule. Ulysse, malgré la force du coup, est aussi immobile qu'un rocher ; seulement il balance la tête sans proférer une parole, roulant au fond du cœur de terribles projets de vengeance.

Il va se rasseoir sur le seuil ; et posant à terre sa besace remplie : Rivaux qui vous disputez une illustre reine, dit-il, écoutez-moi ; je vous ferai part de la pensée qui m'occupe.

Est-on blessé dans un combat livré pour la défense, soit de ses champs, soit de ses troupeaux, on le supporte sans chagrin et avec constance; mais moi, ce qui m'expose à ce coup d'Antinoüs, c'est la triste faim, source cruelle de tant de maux pour les mortels. Si cependant le pauvre a des dieux protecteurs et des furies vengeresses, puisse la mort frapper Antinoüs avant qu'il forme l'hymen auquel il aspire!

Étranger, répond ce chef, prends, sans dire mot, ton repas à cette porte, ou retire-toi; sinon, nos esclaves les plus vigoureux, couvrant ton corps de meurtrissures, vont te traîner avec ignominie par les mains et par les pieds hors du palais.

Il dit : mais tous les autres chefs sont indignés de ses violences; des levres de plusieurs de ces hommes hautains sortent ces paroles : Anti-

noüs, tu as commis une action criminelle en frappant ce pauvre, jeté ici par le sort. Malheureux! s'il étoit un habitant de l'Olympe? Souvent les dieux, qui revêtent toutes les formes, vont de ville en ville sous l'aspect d'étrangers, témoins de la justice ou de la perversité des hommes.

Tel étoit leur langage; il y oppose le mépris. Télémaque ne peut voir maltraiter son pere sans que son cœur ne se gonfle de douleur et de courroux: cependant il ne coule pas de ses yeux une larme; muet, secouant sa tête, il médite la mort de ces pervers.

Mais Pénélope, instruite de l'insulte faite par Antinoüs, dans le palais d'Ulysse, à cet étranger malheureux, s'écrie au milieu de ses femmes: Oh! qu'ainsi, homme impie, Apollon lance sur toi-même ses traits! Ah!

lui répond sa fidele Eurynome, si les dieux exauçoient nos imprécations, aucun de ces princes ne verroit le retour de l'aurore.

Ma nourrice, dit Pénélope, ils me sont tous odieux, ils ne trament que des forfaits : mais Antinoüs, je l'abhorre sur-tout plus que la noire mort. Un étranger infortuné, conduit dans ce palais par sa destinée errante, va de l'un à l'autre (l'extrême indigence l'y réduit) leur demander quelque léger secours ; tous s'adoucissent en sa faveur, sa besace est remplie de leurs dons ; celui-la seul, du marche-pied lancé, lui meurtrit l'épaule.

C'est ainsi qu'elle parloit dans son appartement, au milieu de ses femmes. Ulysse achevoit son repas. Mais la reine appellant le sage intendant de ses troupeaux : Va, Eumée, chéri des dieux, dit-elle ; cet étranger assis sur le seuil, qu'il monte ; je voudrois le

saluer avec bonté, l'entretenir, et savoir s'il n'auroit pas entendu parler du malheureux Ulysse, ou même s'il ne l'auroit point vu. Il paroît avoir parcouru bien des contrées.

Ô reine, repartit le zélé serviteur, plût au ciel que tous les chefs ici rassemblés fussent réduits au silence, et que tu pusses l'entendre, cet étranger ! ses récits, par leur charme, adouciroient le trouble de ton cœur. Je l'ai retenu trois jours et trois nuits dans ma cabane : car, sortant de son vaisseau, il s'est d'abord réfugié auprès de moi ; et ce temps ne lui a pas suffi pour achever l'intéressante histoire de ses courses et de ses infortunes. Tel qu'un de ces hommes rares qui, inspirés par les dieux, ravissent les mortels par l'harmonie divine de leurs chants ; qu'il élève la voix, l'œil attaché sur lui, on l'écoute avec avidité, et l'on craint

toujours d'être au moment où il va terminer ses accords : tel dans ma demeure, assis à côté de moi, il captivoit mon cœur enchanté. Il m'a dit que, par son pere, il avoit d'étroites liaisons avec Ulysse, que sa patrie étoit l'isle de Crete où naquit le sage Minos ; et c'est de là que, précipité de revers en revers, il est venu, humble suppliant, se prosterner à tes pieds. Il assure avoir appris qu'Ulysse, plein de vie, étoit près de nous, sur les terres des Thesprotes, et retournoit dans sa demeure, chargé de richesses.

Va, que l'étranger vienne, dit Pénélope, je veux l'entendre lui-même. Que cependant ces hommes hardis se livrent à la joie sous le portique ou dans ce palais, puisqu'elle habite en leurs cœurs. Leurs biens s'accumulent dans leurs demeures ; on ne touche point à leur froment ni aux

dons de leurs vendanges ; leurs esclaves seuls en consument une légere partie, tandis que tous ces étrangers, établis pour jamais dans le palais d'Ulysse, immolent ses bœufs, ses brebis, ses chevres grasses, vivent dans les délices des festins, font couler le meilleur vin dans leurs coupes, et que tout est en proie à la rapine. Il n'est point ici de héros tel qu'Ulysse pour délivrer son palais de ce fléau. Ah ! si mon Ulysse revenoit, s'il reparoissoit dans sa terre natale, secondé du courage de son fils, il puniroit bientôt ces injures accumulées.

A ces paroles, Télémaque éternua ; le palais en retentit. La joie éclate dans les traits de Pénélope. Cours, Eumée, dit-elle, que l'étranger paroisse à mes yeux. N'entends-tu pas l'augure dont mon fils confirme tout mon discours ? Oui, puisse

une terrible mort être l'inévitable destin de la troupe entiere de nos ennemis! que pas un d'eux n'échappe à la destruction et à une mort sanglante! Écoute ceci encore, dis-le à cet étranger. Si la vérité répond à ses récits, il sera décoré de beaux vêtements de la main de Pénélope.

Eumée vole; et paroissant auprès d'Ulysse: Étranger, pere vénérable, dit-il, la vertueuse mere de Télémaque, Pénélope t'appelle. Quoique plongée dans le plus profond abattement, son cœur l'excite à t'interroger sur son époux. Si la vérité anime ta langue, je suis chargé de te le dire, Pénélope te donnera de beaux vêtements, secours qui t'est le plus nécessaire: car, en sollicitant la bienfaisance dans Ithaque, il te seroit facile de te nourrir; assez d'habitants soulageroient ton indigence.

Cher Eumée, repartit Ulysse, je

serois prêt à faire entendre dès ce moment la vérité entiere à l'oreille de la fille d'Icare, la sage Pénélope; car celui dont je dois lui parler m'est bien connu, nos infortunes sont les mêmes : mais je crains la foule de ces princes altiers, dont les injustices et les violences sont montées jusqu'au fer de la voûte céleste. En ce moment même où ce chef m'a frappé, moi qui, sans blesser personne, traversois la salle, Télémaque ni aucun autre n'ont repoussé cette insulte. Dis à Pénélope d'attendre, malgré son impatience, que le soleil ait fini sa carriere ; alors elle aura le loisir de m'interroger sur le retour de son époux, après m'avoir fait approcher du feu : car mes vêtements me défendent mal contre le froid ; tu ne l'ignores pas, toi qui fus ici mon premier recours.

Le pasteur se retire, et Pénélope

le voyant reparoître sur le seuil: Tu ne l'amenes donc pas, Eumée ? dit-elle : d'où naît le refus de cet étranger infortuné? Quelqu'un des rivaux lui inspire-t-il une si grande terreur? ou la honte et la timidité l'empêchent-elles de parcourir le palais? Malheur à l'indigent honteux et timide!

Il déclare, comme feroit tout autre à sa place, repartit Eumée, qu'il ne veut point s'exposer aux insultes de cette troupe insolente. Attends, il t'en conjure, que le soleil ait fini sa course ; alors, ô reine, tu pourras interroger et entendre ton hôte, sans qu'aucun témoin gêne votre entretien.

Quel que soit cet étranger, répondit Pénélope, il paroît doué de prudence ; car jamais on n'égala les forfaits de ces hommes violents.

Eumée, après avoir rempli ces ordres, rentre dans la salle du festin ;

et inclinant sa tête vers l'oreille de Télémaque pour n'être entendu d'aucun des assistants : Ô toi, qui m'es si cher, dit-il, je me retire pour veiller sur tes troupeaux et le reste, tes richesses et le soutien de ma vie. Toi, aie soin ici de tes biens. Mais surtout songe à ta propre défense, et donne ton attention à garantir ta personne de l'atteinte d'aucun mal : combien d'ennemis t'environnent, sont occupés d'odieuses trames! Ah! que Jupiter les extermine, avant qu'ils puissent porter la douleur et le deuil dans notre cœur!

Mon cher Eumée, répond Télémaque, ce vœu s'accomplira, je l'espere. Va, le soir est arrivé ; mais ne pars qu'après avoir pris ton repas. Reviens demain dès la pointe du jour, et conduis aux dieux la victime la plus choisie. Le reste sera l'objet de mes soins, et de ceux des immortels.

Il dit. Eumée reprend sa place. Après le repas, il se hâte de s'en retourner à ses troupeaux, laissant le portique et le palais remplis de chefs étrangers, qui jouissent du festin, et s'abandonnent aux charmes du chant et de la danse, tandis que les ombres du soir descendoient sur la terre.

FIN DU CHANT DIX-SEPTIEME.

REMARQUES

SUR LE CHANT DIX-SEPTIEME.

(Page 111. Toi, je te l'ordonne, mene dans la ville cet étranger.)

Télémaque connoît la générosité d'Eumée, et il sait bien qu'il lui faut un ordre pour l'obliger à se défaire de son hôte, et à le mener à la ville pour l'y laisser mendier. Télémaque part, le temps presse, il a pris des mesures avec son pere. Il ne devoit pas conduire ce pauvre dans son palais; il auroit donné quelque soupçon.

(Ibidem. Il m'est impossible de me charger des maux de tous les hommes.)

Après la reconnoissance faite, le lecteur instruit connoît les raisons qui obligent Télémaque à en user ainsi. Il faut qu'Ulysse paroisse dans Ithaque comme un véritable mendiant.

(Page 113. Qui étendoit de belles peaux sur les sieges éclatants.)

Tous les soirs on ôtoit ces peaux, on les plioit; et le lendemain, dès le matin, on les remettoit, afin que tout fût propre quand les prétendants viendroient dans le palais. Madame Dacier, dans sa traduction, en parlant de Télémaque, dit, « sa « nourrice Euryclée ». Euryclée avoit été la nourrice d'Ulysse et non de Télémaque. Il paroît qu'en général on donnoit le nom de nourrices aux femmes qui élevoient les enfants, lors même qu'elles ne les allaitoient pas; mais, en françois, cela fait une équivoque. Euryclée avoit élevé Télémaque.

(Ibidem. Telles s'avancent Diane et la blonde Vénus.)

Elle ressembloit à Vénus par sa beauté, et à Diane par sa sagesse, sa chasteté et sa modestie, qui paroissoient dans son port et dans l'air de toute sa personne. Denys a fait sentir la douceur et la beauté des deux vers de cette description. Il y

entre beaucoup de voyelles; ce critique a pris la peine de les compter.

(Page 116. Ordonne sans délai, dit-il, à des femmes de ton palais de venir dans ma demeure.)

« Télémaque n'avoit plus, dit madame « Dacier, que quelques femmes de sa mere « qui lui fussent fideles; les poursuivants « avoient ou corrompu ou éloigné tous les « autres domestiques ». On ne voit pas cela dans Homere. Médon, au contraire, paroît fidèlement attaché à Pénélope. J'ai eu occasion de remarquer que, dans les meilleures maisons, une grande partie du service se faisoit par des femmes. Quand Ulysse s'embarque chez les Phéaciens, un héraut le conduit au port; des femmes portent au navire son bagage et ses provisions.

(Page 117. Empressée à poser devant eux divers aliments.)

Ce repas de Télémaque et de Théoclymene n'est que de viandes froides de l'office; l'heure du dîner n'étoit pas encore venue.

(Page 118. Tu ne veux donc pas..... me dire clairement.)

Télémaque avoit esquivé sa premiere question; elle le lui fait entendre ici. Il est enfin obligé de ne plus tergiverser; il lui raconte en peu de mots ce qu'il a appris chez Ménélas. Pénélope montre beaucoup d'égard pour son fils. Quand il n'a pas voulu répondre, elle n'a point insisté, et c'est avec une retenue touchante qu'elle le questionne ici pour la seconde fois. Cela tient au peu d'empire qu'en général les femmes exerçoient dans l'intérieur de leurs maisons, et en particulier au caractere de Pénélope, qui étoit la douceur et la retenue.

Pénélope parle toujours d'Hélene avec indignation. Télémaque, qui a reçu chez elle un accueil gracieux, et qui a retrouvé son pere, parle d'elle avec beaucoup de ménagement. Si sa réponse ne tranquillise pas entièrement Pénélope, elle lui apprend au moins qu'Ulysse vit, et qu'il est retenu malgré lui dans l'isle de Calypso.

Cette scene est remplie d'intérêt. On

partage l'embarras de Télémaque. Il semble que Théoclymene va tout dévoiler. Télémaque ne doit pas être fort tranquille lorque ce devin déclare qu'Ulysse est dans sa patrie. Ce jeune prince sait garder le silence, et montre en cette occasion qu'il a profité des avis de son pere : il se contente de raconter ce qu'il a su de Ménélas; il ne dit pas un mot qui puisse faire soupçonner l'arrivée de son pere. Il semble peu touché ici de la douleur de Pénélope : mais il faut se rappeller combien Ulysse l'a exhorté à garder le secret.

(P. 124. J'aimerois mieux te retenir ici.)

La construction de ce petit discours, entremêlé de parentheses, marque la peine qu'a le bon Eumée de dire à cet étranger qu'il doit sortir de sa cabane. J'ai conservé ces parentheses. On doit se rappeller combien Eumée, par amitié pour son hôte, a été révolté quand celui-ci lui a dit qu'il vouloit se rendre dans ce palais rempli de prétendants.

(Page 124. Eumée, sans le savoir, conduisoit à la ville son roi.)

Homere, attendri par son sujet, fait cette réflexion.

(Ibidem. Ithacus, Nérite et Polyctor.)

Trois fils de Ptérélas.

(Ibidem. Suivi de deux bergers.)

Homere fait sentir que ce Mélanthe étoit un glorieux; gâté par les désordres qui régnoient dans le palais de son maître, il méprisoit son emploi, faisoit conduire ses chevres par deux bergers, et, au lieu de se tenir à la campagne comme Eumée, il alloit à la ville faire bonne chere avec les poursuivants.

(Page 126. Les accable des injures les plus indécentes.)

Aristote observe qu'Homere est le premier qui ait donné comme un crayon de la comédie; cet endroit en est une preuve.

(Ibidem. Où menes-tu ce mendiant chauve, importun et affamé?)

On a montré que madame Dacier a donné à tout cet endroit un sens absurde et non conforme à l'original. Mélanthe, selon elle, demande si Eumée mene ce mendiant pour disputer le prix dans les jeux. Ἀιτίζων, ni aucun mot de ce passage, ne réveille cette idée.

(Ibidem. La souillure des libations et des festins.)

Madame Dacier traduit, « dont le ven- « tre vuide engloutira toutes les tables ». Δαιτων ἀπολυμαντῆρα, signifie qui se nourrit des restes les plus vils. J'ai donné ailleurs ce sens à cette expression, car elle revient; celui que j'ai pris ici peut aussi être adopté.

(Page 128. Cette fastueuse arrogance.)

C'est ce que signifie proprement ἀγλαΐα. Mélanthe, parcequ'il étoit toujours avec les princes, tranchoit du grand seigneur, et vouloit être homme de ville.

Le caractere d'Ulysse est bien soutenu. Celui d'Eumée forme un beau contraste avec celui de Mélanthe : il ressent plus vivement l'injure qu'on fait à Ulysse qu'Ulysse lui-même. Mais comment témoigne-t-il son courroux? Il ne raille pas Mélanthe, il implore les dieux.

(Ib. Quel discours tient là ce vieux renard?)

Littéralement « chien rusé ». Madame Dacier traduit : « ce docteur avec ses belles « sentences »? Ὀλοφώϊα, dit-elle, signifie aussi « des moralités, des sentences ». Clarke observe que ce mot n'a jamais ce sens dans Homere. Madame Dacier ne s'est pas moins trompée dans le passage suivant, qu'elle traduit ainsi : « Puisqu'il « est si habile, je l'enverrai bientôt sur un « vaisseau loin d'Ithaque trafiquer pour « moi ». Je me suis attaché au véritable sens, qui a été bien saisi par Eustathe. J'évite, autant que je puis, ces sortes de remarques qui ne peuvent qu'être seches : mais comme je m'écarte assez souvent de la traduction de madame Dacier, je me crois obligé d'en alléguer au moins quelquefois les raisons.

(Page 129. Mélanthe... s'assied à la table des princes.)

Ceci confirme ce qui a déja été remarqué par rapport à Eumée, que le rang de ces intendants des troupeaux n'avoit rien de bas. Cependant la hardiesse de Mélanthe paroît, en ce qu'il se place de lui-même à cette table. Eumée y est invité par un signe de Télémaque, et il prend un des moindres sieges de la salle. Plusieurs domestiques s'empressent à servir Mélanthe, sans doute parcequ'il étoit le favori de ces chefs; Eumée est servi par un seul héraut.

(Ibidem. Auquel il étoit le plus dévoué.)

Cet Eurymaque avoit un mauvais commerce avec Mélantho, une des femmes de Pénélope, et sœur de Mélanthe.

(Page 130. Il est à plusieurs rangs et domine sur la ville.)

Ce palais étoit une espece de château fortifié. C'est avec art qu'Homere montre Ulysse étonné à la vue de ce palais; cela

convenoit à un mendiant. Ce qu'il dit de la faim est encore conforme à son rôle.

(Ibidem. Veux-tu paroître le premier ?)

Eumée ne veut pas entrer dans le palais avant Ulysse, de peur que cela ne soit suspect aux poursuivants, et qu'ils ne s'imaginent que c'est un homme qu'il amene pour dire quelques nouvelles à Pénélope.

La plupart des guerres sont entreprises pour ravir le bien d'autrui, ou pour conserver le sien, et le tout pour le luxe, la bonne chere, etc. La maxime d'Ulysse est sur-tout vraie, si on l'applique aux subalternes.

(Page 132. Mais il n'en a pas la force.)

Cette circonstance est ménagée par le poëte avec beaucoup d'art; si ce chien s'étoit levé, et qu'il fût allé aux pieds d'Ulysse le caresser, cela auroit pu donner quelque soupçon.

On a été révolté de ce fumier entassé devant la porte de la cour. Il faut se souvenir que les mœurs anciennes étoient simples. L'isle d'Ithaque étant principale-

ment formée de rochers, on devoit apporter d'autant plus de soin à la culture des terres.

Perrault et d'autres n'ont pas épargné ce bel épisode, qui fait tant d'honneur à la sensibilité d'Homere. Ulysse est plus aimable lorsqu'il pleure sur son chien, que lorsqu'il met une armée en fuite. Les Grecs ont dit des pleurs ; ἀγαθοί δ' ἀριδάκρυες ἄνδρες. Voltaire a dit de même :

C'est de l'humanité la marque la plus tendre.

Pourquoi Ulysse, en cette occasion, n'est-il pas maître de ses larmes, pendant qu'il les retient en présence de Pénélope et de Télémaque ? La rencontre de ce chien étoit inopinée. Ulysse étoit seul avec Eumée, et il pouvoit facilement lui cacher ses pleurs.

« Le chien, dit M. de Buffon, Histoire « naturelle, tome VII, possede un senti- « ment délicat, exquis, que l'éducation « perfectionne encore ; ce qui rend cet ani- « mal digne d'entrer en société avec l'hom- « me..... On sentira de quelle importance « cette espece est dans l'ordre de la na-

« ture, en supposant un instant qu'elle « n'eût jamais existé. Comment l'homme « auroit-il pu, sans le secours du chien, « conquérir, domter, réduire en esclavage « les autres animaux? Comment pourroit-« il aujourd'hui découvrir, chasser, dé-« truire les bêtes sauvages et nuisibles? « Pour se mettre en sûreté et pour se ren-« dre maître de l'univers vivant, il a fallu « commencer par se faire un parti parmi « les animaux, se concilier avec douceur « et par caresse ceux qui se sont trouvés « capables d'obéir, afin de les opposer aux « autres. Le premier art de l'homme a « donc été l'éducation du chien; le fruit « de cet art la conquête et la possession « paisible de la terre. »

Un animal si important à l'homme, et dont tous les sentiments se manifestent d'une maniere si pathétique, méritoit bien de jouer un rôle remarquable dans ce poëme. La sagacité et la fidélité du chien brillent ici d'une maniere distinguée; il reconnoît Ulysse, malgré son déguisement, et il montre en cela plus de pénétration qu'aucun des proches ni des amis

de ce prince. Au chant précédent, quand Minerve apparoît à Ulysse, Télémaque n'apperçoit pas la déesse ; mais, quoiqu'elle se rende invisible, les chiens d'Eumée témoignent, par quelque signe, que sa présence n'échappe pas entièrement à leur connoissance.

Perrault a prétendu que les chiens ne parvenoient pas à un si grand âge ; le contraire est prouvé. On en a même vu dont la vie passoit le terme de vingt ans.

(P. 134. Le jour de l'esclavage dépouille un mortel de la moitié de sa vertu.)

Longin a comparé la servitude à ces boîtes où l'on enferme les nains pour les empêcher de croître, et pour les rendre même plus petits. Il a montré que la servitude étoit une des causes de la décadence des esprits, et que les grands orateurs n'avoient fleuri que dans les républiques. La beauté de la réflexion d'Homere a touché Perrault même ; mais il la trouve très mal placée, critique qui ressemble à beaucoup d'autres qu'il a faites.

La maxime d'Eumée est générale, et

souffre des exceptions; il en est lui-même un exemple.

(Page 135. Il s'assied sur le seuil de chêne, s'adosse à une solive luisante de cyprès.)

Ces petites particularités, qui paroissent inutiles, servent à tromper le lecteur et à lui faire croire que tout le reste est vrai, puisque celui qui fait le récit est si instruit des moindres choses; et par ce même moyen Homere marque les mœurs du temps. Le seuil et le chambranle de la porte du palais d'Ulysse n'étoient pas d'un bois rare et précieux.

(Page 138. Antinoüs adresse au sage Eumée cette dure réprimande.)

Antinoüs paroît craindre qu'il n'y ait ici quelque mystere caché, et que ce mendiant ne soit quelque messager qu'Eumée amene à Pénélope; voilà pourquoi il s'emporte si fort contre lui.

(Page 142. Tu as pour moi, il faut l'avouer, les soins d'un tendre pere.)

C'est une ironie; comme si Antinoüs n'avoit voulu chasser cet étranger que pour épargner les biens de Télémaque: et cette ironie est même plus amere qu'elle ne paroît d'abord; car c'est comme si Télémaque lui disoit: Il semble que vous soyez sûr d'épouser ma mere, tant vous avez soin de ménager mes biens.

(Page 143. Je fus vendu au fils de Jasus, Dmétor.)

Ce roi de Cypre n'est pas un roi supposé. Cinyras mourut apparemment pendant le siege de Troie; et Dmétor, fils de Jasus, régna après lui.

(Page 144. Ou tu retrouveras ici, avec plus d'amertume, l'Égypte et Cypre.)

Madame Dacier a cru qu'il le menace de l'envoyer dans ces pays. Elle n'a pas saisi le sens.

(Page 147. Tu as commis une action criminelle.)

L'action d'Antinoüs est si criminelle, qu'elle révolte même les autres princes, tout injustes qu'ils étoient. L'opinion où l'on étoit que les dieux revêtoient la forme d'étrangers, étoit très répandue. L'Écriture parle de même d'anges qui paroissent sous cette forme. Platon a fait sur ce sujet le procès à Homere; M. Dacier a longuement réfuté Platon. Cette opinion et le respect qu'on avoit pour l'hospitalité rendent l'action d'Antinoüs plus choquante.

Homere a fait une belle opposition entre la vertu d'Eumée, qui, tout pauvre qu'il étoit, reçoit avec tant de bienveillance un indigent, et la dureté de ces chefs, qui lui donnent à peine l'aumône, et ne le garantissent pas d'un mauvais traitement.

(Page 150. Où naquit le sage Minos.)

Homere a cru ne pouvoir mieux louer l'isle de Crete. Ithaque n'étoit pas éloignée de la Thesprotie.

(Ibidem. Précipité de revers en revers.)

La force du mot προπροκυλινδόμενος est remarquable. On voit encore ici, comme dans un passage du chant XXII de l'Iliade où Homere emploie le même mot, qu'il double la préposition προ pour ajouter à l'énergie.

(Page 151. Télémaque éternua; le palais en retentit.)

Il falloit bien que l'éternuement de Télémaque fût très fort pour être entendu de Pénélope au haut de son palais. Elle reconnoît que c'est l'éternuement de son fils. La superstition qu'on voit ici est très ancienne. La tête étoit regardée comme la partie la plus sacrée du corps; et l'éternuement venant de la tête, on le prenoit pour un signe d'approbation, et il sembloit envoyé par Jupiter même. Xénophon haranguant ses soldats, quelqu'un éternua; ils se mirent tous à adorer Jupiter: « Compagnons, reprit ce chef, puisque « cet augure de Jupiter sauveur nous est « apparu, etc. »

Dans la suite, l'éternuement a fait naître une autre superstition.

(P. 153. Nos infortunes sont les mêmes.)

Ces traits équivoques font toujours un effet admirable.

FIN DES REMARQ. SUR LE CHANT XVII.

CHANT XVIII.

Un mendiant, accoutumé, dans Ithaque, à solliciter l'aumône de porte en porte, se présente à l'entrée du palais; fameux par sa voracité, rien ne pouvoit assouvir sa faim et sa soif éternelles : c'étoit un géant; mais il n'avoit ni vigueur ni courage. Arnée étoit le nom qu'en naissant il reçut de sa mere : tous les jeunes gens l'appelloient Irus, parcequ'il étoit toujours prêt à être leur messager.

Dès son arrivée, il veut chasser Ulysse du palais, et ces mots insultants volent de ses levres : Fuis loin de cette porte, toi vieillard décrépit! fuis, ou bientôt, te saisissant par les pieds, je te traînerai hors de ces lieux. Ne t'apperçois-tu pas que tous ces princes m'exhortent à les débarrasser de toi? Vois-les clignoter des yeux.

Je suis circonspect et doux : mais, ami, debout ou nous en viendrons aux prises.

Ulysse lui lance un regard irrité. Ami, répond-il, je ne te dis point d'injures, je ne te fais aucun tort, et ne te porterai point envie, te comblât-on ici de présents. Ce seuil peut nous recevoir l'un et l'autre. Tu ne dois point être jaloux qu'on m'accorde quelque part d'un bien étranger : tu me parois être aussi pauvre que moi ; les dieux sont les distributeurs des richesses. Ne t'avise pas de me toucher, et, me défiant au combat, de provoquer ma colere ; ou, malgré ma décrépitude, j'ensanglanterai ta bouche et ton sein : alors je serai bien sûr demain de jouir ici du repos ; car tu ne reparoîtras de tes jours dans le palais d'Ulysse fils de Laërte.

Ô ciel ! s'écrie Irus bouillant de

rage, voilà un affamé dont la langue a plus de volubilité que celle d'une vieille collée à son foyer. Que je saisisse ce misérable; je le criblerai de coups, et lui ferai sauter de la mâchoire toutes les dents, comme à un porc dévastant un guéret. Lève-toi, ne sois couvert que d'une ceinture, et que ces princes nous connoissent et soient juges de notre combat: mais cassé, décrépit, oseras-tu bien te mesurer à moi qui suis dans la vigueur de l'âge?

Telle étoit leur ardente querelle sur le seuil luisant de la porte. Antinoüs l'entendit. Ô mes amis, dit-il à la troupe, et le rire agitoit ses flancs, voici un spectacle tout nouveau. Quelle joie le ciel envoie dans ce palais! Cet étranger et Irus se querellent, sont tout près d'en venir aux mains; excitons encore leur furie.

Tous se précipitent de leurs sie-

ges, et entourent en riant les deux champions couverts de lambeaux. Princes et chefs, dit Antinoüs, écoutez mes paroles. Ces intestins, remplis de graisse et de sang, fument devant la flamme pour notre festin. Que le meilleur soit le digne prix de celui des deux champions qu'aura couronné la victoire; qu'il lui soit permis d'entrer, d'enlever à son choix ce prix, et que désormais, toujours admis à nos fêtes, seul des mendiants il regne sur le seuil de ce palais.

Ce discours satisfait toute l'assemblée. Plein de ruses, Ulysse prend alors la parole : Princes, dit-il, le combat n'est pas égal entre un adversaire jeune et vigoureux et un vieillard brisé par l'infortune : mais la faim, cet artisan de peines, me force à tenter cette lutte où je risque de périr. Qu'au moins un serment inviolable vous engage tous à ne pas

trahir la justice ; qu'aucun de vous, ennemis trop redoutables, ne me frappe afin de favoriser Irus ; il lui seroit alors trop facile de me terrasser.

Chacun d'eux profere ce serment. Le fils des rois, Télémaque, levant au milieu d'eux son front sacré : Étranger, dit-il, si ton courage t'excite au combat, repousse ton ennemi, et qu'aucun de ces chefs ne t'épouvante. Quiconque osera porter la main sur toi s'attirera plus d'un assaillant. Qui doit ici te protéger, sinon moi qui t'ai reçu dans ma demeure ? Je suis sûr d'obtenir l'approbation des rois Antinoüs et Eurymaque, l'un et l'autre doués de prudence.

Il dit : la troupe entiere applaudit à ces paroles. Ulysse se dépouille de ses habits déchirés, se forme de sa tunique une ceinture ; il découvre

aux yeux des spectateurs ses épaules vigoureuses, sa large poitrine, ses bras nerveux, ses robustes flancs. A côté de lui, Minerve rehausse la majesté du pasteur des peuples. Tous les chefs sont frappés de surprise et d'admiration. Bientôt Irus, disent-ils entre eux, ne sera plus Irus, et ne fera plus de messages; pris à l'appât, il s'est attiré son malheur. Quels flancs, quels bras montre ce vieillard débarrassé de ses lambeaux!

Telles sont leurs paroles. Le misérable Irus est troublé d'une forte terreur: mais les esclaves l'entourent d'une ceinture, l'entraînent malgré sa pâleur au champ du combat; on voyoit trembler toutes ses chairs. Antinoüs irrité lui parle en ces mots: Faux brave, que n'expires-tu dès ce moment! ou pourquoi vis-tu jamais le jour, toi qui, en présence de cet étranger accablé d'années et d'in-

fortunes, es tout tremblant et aussi pâle que la mort! Mais, je te le jure, et j'exécuterai cette menace : si ce malheureux parvient à te terrasser, s'il sort vainqueur de la lice, je te précipite dans un vaisseau, et t'envoyant en Épire, je te livre à Échétus, ce roi, le plus méchant des hommes; armé d'un fer barbare, il te mutilera du nez et des oreilles, et te privant de la qualité d'homme, il nourrira de ta chair palpitante les animaux voraces.

A cette menace s'empare d'Irus un tremblement encore plus terrible. On l'encourage, on le pousse jusqu'au milieu de la lice. Maintenant les deux champions levent leurs bras. Ulysse délibere s'il l'enverra d'un seul coup aux enfers, ou si, le frappant avec moins de violence, il se contentera de l'étendre à ses pieds. Le héros se détermine à ce dernier

parti, craignant qu'en déployant toutes ses forces il ne réveillât quelque soupçon parmi les chefs et ne se fît reconnoître. Les bras des deux champions étant levés, Irus porte un coup sur l'épaule de son ennemi : mais Ulysse le frappe sous l'oreille avec tant d'impétuosité, qu'il lui enfonce la mâchoire et le terrasse ; le sang ruisselle de sa bouche à gros bouillons de pourpre ; il pousse de longs hurlements dans la poudre ; ses dents s'entre-choquent, ses pieds battent la terre. Levant leurs mains, les chefs rioient jusqu'à perdre haleine. Ulysse traîne par un pied le géant à travers le portique et la cour ; il le fait asseoir près de la porte ; et l'adossant au mur, et lui mettant une béquille à la main : Regne là désormais, dit-il ; épouvante les mâtins et les porcs, et les écarte de cette porte. Homme vil, ne t'établis plus

ici roi des étrangers et des pauvres ; ou crains d'essuyer quelque infortune encore plus terrible.

Il dit, jette sur son épaule sa besace déchirée d'où flottoit une vieille courroie, retourne vers le seuil ; là il s'assied. Les princes rentrent en riant du fond de leurs cœurs ; chacun d'eux adresse au vainqueur des paroles flatteuses et le félicite : Ô étranger, veuillent Jupiter et tous les dieux t'accorder ce qui charmeroit le plus tes desirs ! tu as délivré cette ville de ce mendiant dont la voracité est insatiable. A cet instant on va partir pour le mener dans l'Épire aux mains d'Échétus, ce roi, le plus méchant des hommes.

Ulysse, ravi de ces souhaits, les regarde comme un heureux augure. Antinoüs lui-même apporte le prix au vainqueur, la meilleure portion des entrailles remplies de graisse et

de sang. Amphinome tire d'un panier deux pains qu'il leve en l'air et va lui présenter ; et mettant entre ses mains une coupe d'or : Sois heureux, dit-il, étranger, pere vénérable : puissent l'abondance et la félicité embellir tes derniers jours ! Ah ! combien tu es opprimé du poids de l'infortune !

Le sage Ulysse lui repartit : Amphinome, tu me parois doué d'intelligence et de raison, et en cela semblable à ton pere ; les louanges qu'on donnoit à la bonté de Nisus (c'est de lui, m'a-t-on dit, que tu es né), et le bruit de ses richesses qui honoroient Dulichium, sont parvenus à mon oreille ; plusieurs de tes actions annoncent un esprit pénétrant. C'est donc à toi que je m'adresse ; écoute mes paroles, et garde-les dans ton cœur. De tout ce qui respire ou rampe sur la terre, sais-tu ce qu'il y

a de plus foible? c'est l'homme. Tant que les dieux lui accordent la prospérité, tant qu'il est debout et plein de vigueur, il est superbe, et ne soupçonne pas que l'avenir puisse lui préparer aucune disgrace : mais ces mêmes dieux l'ont-ils enfin accablé de malheurs ; alors il est abattu, il s'indigne contre ce joug, et fait éclater tout son désespoir. Tel est le cœur de ce fragile habitant de la terre, il change avec les jours que lui envoie le pere des dieux et des mortels. Moi-même, je fus jadis l'un des hommes les plus fortunés ; je fus aveuglé par ma force et par mon pouvoir ; et comptant trop sur l'appui d'un pere et d'une famille puissante, je cédai aux mouvements d'un cœur altier, et commis plus d'une violence, plus d'une injustice. Que la modération et l'équité soient donc cheres aux yeux des hommes ;

qu'ils jouissent avec sagesse et humilité des dons qu'ils tiennent de la main des dieux, loin d'imiter les amants de la reine. Je les vois commettre d'indignes excès, ils consument les biens et outragent la femme d'un héros, qui, je pense, ne sera plus long-temps éloigné de ses amis et de sa patrie, qui déja même est bien près de ces lieux. Puisse un dieu conduire tes pas dans ta demeure, et te dérober aux regards de ce chef quand il paroîtra! car s'il se montre dans son palais, dès-lors, sois-en assuré, ce n'est point sans répandre des flots de sang que lui et cette troupe de rivaux décideront leur querelle. —

Il dit; fait des libations, porte la coupe à ses levres, et la remet aux mains de ce prince, qui rentre, le cœur troublé de tristesse, balançant la tête et présageant son malheur:

mais il forme en vain ce présage ; il ne peut fuir, enchaîné par Minerve, qui le réserve aux coups de Télémaque. Il va reprendre sa place.

En cet instant la déesse, pour redoubler l'amour que ces chefs portoient à la reine, entretenir leurs illusions, et pour ajouter à la vénération que lui consacroient son époux et son fils, lui inspire la pensée de se montrer dans la salle du festin. A travers sa douleur éclate un léger sourire. Ma chere Eurynome, ditelle, un desir, qui ne s'est pas encore élevé dans mon cœur avec tant de force, m'engage à paroître aux yeux de mes amants que je hais. J'ai résolu de donner, en leur présence, à mon fils un avis utile et nécessaire; il se livre trop au commerce de ces hommes perfides et audacieux : le miel est sur leurs levres ; éloignez-vous, ils trament la mort.

Tes paroles sont remplies de sagesse, répond Eurynome. Va éclairer ton fils, et ne lui cache pas tes sentiments : mais entre dans le bain, ranime tes traits en y répandant une essence précieuse ; ne te présente point, le visage souillé par la trace de tes larmes ; il est mal d'en verser sans relâche, sans écouter aucune consolation. N'as-tu pas obtenu ce que tu demandois aux dieux avec tant d'ardeur ? c'est de voir le duvet ombrager le menton de ton fils.

Ah ! mon Eurynome, dit Pénélope, je respecte ton zele : mais n'exige pas que j'entre dans le bain, ni que des essences précieuses coulent sur mon visage. Les dieux ont détruit ma beauté, le jour où partit le navire du plus infortuné des mortels. Cours, appelle Hippodamie et Autonoé ; qu'elles m'accompagnent ; je ne paroîtrai pas seule devant des

hommes : aux dieux ne plaise que je manque à la bienséance ! La vieille sort pour exécuter cet ordre, elle excite ces femmes à se rendre auprès de la reine.

Cependant, par les soins de Minerve, un doux sommeil coule sur les yeux de la fille d'Icare ; inclinée sur son lit, elle s'endort ; toutes ses fibres se détendent, elle goûte un profond repos. Alors la déesse lui prête de nouveaux charmes pour mieux asservir les chefs : elle répand sur le visage de Pénélope une essence divine dont le nom est celui de la beauté même, essence que Vénus fait couler sur son corps, lorsque, le front ceint de sa couronne immortelle, elle va danser avec le chœur aimable des Graces. Minerve rehausse la majesté du port de la reine, et lui donne une blancheur éblouissante qui terniroit celle de l'ivoire qu'on

vient de polir. La déesse disparoît.

Les femmes de Pénélope arrivent en tumulte : elle ouvre soudain la paupiere. Ah ! dit-elle en passant les mains sur son visage, quel sommeil flatteur m'a ombragée de son voile, moi, la plus infortunée de mon sexe ! Ô chaste Diane, veuille m'envoyer à cet instant même une mort aussi douce ! combien serois-je plus heureuse qu'en consumant ma vie à pleurer l'absence d'un époux si digne de mes regrets, à soupirer sans cesse après son retour, tremblant que nous ne soyons privés pour jamais d'un héros, la gloire de la Grece !

Elle dit, et sort de son appartement, non seule ; deux de ses femmes la suivent : elle s'approche de la salle, et, le visage couvert d'un voile léger et brillant, elle paroît sur le seuil, placée entre ces femmes vénérables. A son aspect tous ces chefs

superbes sont ravis; la force les abandonne; l'amour captive leur ame entiere; ils desirent avec ardeur d'obtenir la main d'une femme si accomplie.

Mais la reine, s'adressant à Télémaque, rompt le silence : Ô mon fils, je ne te reconnois plus. Lorsque tu n'étois encore qu'enfant, tu montrois plus de prudence et de fermeté. Maintenant ta stature est formée, tu es entré dans l'adolescence, et les étrangers, frappés de la beauté majestueuse de ton port et de tes traits, te nomment, au premier aspect, le fils d'un des plus grands héros de la Grece; et tu ne fais paroître ni justice ni courage ! Quelle indignité vient d'être commise dans notre palais ! tu as souffert tranquillement que ton hôte, en ta présence, ait été avili par un traitement barbare! Que dira-t-on de toi? songe que le mépris

et l'insulte dont on couvre un étranger dans tes foyers, te déshonorent toi-même aux yeux de la race humaine.

Ma mere, répond le sage Télémaque, je ne saurois être blessé de tes reproches. Ne pense pas cependant que ma raison confonde l'injustice et l'équité; jusqu'à ce jour, sans doute, je ne fus qu'un enfant: ce temps n'est plus, mais tu ne saurois exiger que rien n'ébranle ma prudence et ma fermeté. Je suis assailli d'une troupe nombreuse d'ennemis dont les desseins audacieux m'étonnent; je me vois sans aucun défenseur. Quant au combat de mon hôte et d'Irus, ces chefs n'y ont aucune part, et le premier a remporté une pleine victoire. Jupiter, Minerve, Apollon, puisse leur troupe entière dans ce palais, dépouillée de toute leur vigueur, balancer leurs têtes dé-

faillantes, comme Irus à la porte de la cour! aux mouvements alternatifs de sa tête tombée sur son sein, on le croiroit plongé dans l'ivresse ; il ne peut reprendre le chemin de sa maison, ni même rester debout, tant ses membres sont affaissés et ont perdu leur force.

Tel étoit leur entretien. Mais Eurymaque adresse la parole à la reine : Ô fille d'Icare, sage Pénélope, si tous les chefs de la Grece avoient arrêté sur toi leurs regards, les festins de ton palais, dès l'aurore, rassembleroient une foule plus nombreuse encore de tes amants. Quelle femme t'est comparable pour la beauté, pour le port, et pour les dons de l'ame!

Ces mots sortent de la bouche de Pénélope : Eurymaque, ah! que me parles-tu de beauté et des autres dons qu'on voyoit autrefois en ma

personne? Les dieux m'ont tout ravi le jour où les Grecs, et avec eux Ulysse mon époux, voguerent vers Troie. S'il rentroit dans sa patrie, s'il gouvernoit sa femme et sa maison, ce seroit là ma gloire et toute ma beauté. Maintenant la douleur me consume; les dieux ont épuisé sur moi tous les traits de l'infortune. Hélas! quand Ulysse abandonna sa rive natale, il me serra la main, et me parla en ces termes, présents à ma mémoire:

« Chere épouse, tous nos guerriers « ne reviendront point des champs « d'Ilion. Les Troyens, la renommée « l'assure, sont valeureux; ils savent « lancer le javelot et la fleche, ils « savent se précipiter sur de rapides « chars et les pousser à l'ennemi, ce « qui décide en un moment de la « lutte formidable des armées, lutte « meurtriere aux deux partis. J'ignore

« donc si les dieux me rameneront « dans cette terre, ou si un autre « destin m'attend à Troie. Veille sur « mes biens et sur ma maison. Que « mon pere et ma mere soient tou- « jours l'objet de tes plus tendres « soins, et même redouble pour eux « de zele en mon absence. Et lors- « que le poil ombragera le menton « de mon fils, choisis pour époux le « prince le plus digne de toi, et aban- « donne ce palais. »

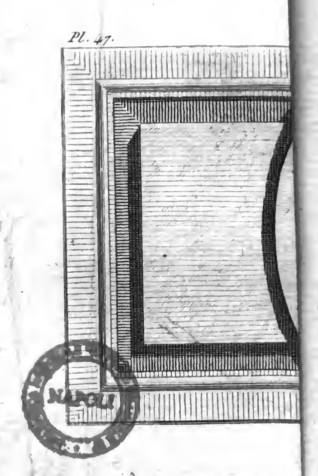
Telles étoient ses paroles, et je me vois sur le point d'accomplir ses derniers ordres. Le jour approche où je verrai s'allumer le flambeau d'un hymen odieux, moi, femme déplorable, à laquelle Jupiter a ravi la félicité. Et ce qui aggrave encore les chagrins dont mon ame est pénétrée, c'est de voir avec quelle insolence on anéantit, en recherchant ma main, les loix des âges passés. Jusqu'à ce

jour ceux qui disputoient à leurs rivaux une femme distinguée, la fille d'un homme puissant, amenoient les plus belles victimes pour les sacrifices et les festins où ils invitoïent les amis de la personne aimée, et manifestoient leur libéralité par des dons éclatants; jamais ils ne crurent pouvoir impunément apporter le tumulte, le désordre et la ruine dans la demeure même de l'objet dont ils briguoient la possession.

Ulysse est satisfait qu'étant bien éloignée de céder à leurs vœux, elle leur arrache des présents, et entretienne leur espoir par des illusions flatteuses.

Antinoüs rompt alors le silence : Fille d'Icare, sage Pénélope, accepte les dons que chacun de nous va t'offrir ; les refuser seroit un outrage. Mais nous ne quitterons point ce palais, que ton choix n'ait fait con-

Pl. 47.



EMBLÈME DE PENELOPES.

noître qui d'entre les plus illustres chefs de la Grece est digne du nom de ton époux.

Tous approuvent le discours d'Antinoüs ; aussitôt ils envoient leurs hérauts quérir ces présents. Celui d'Antinoüs apporte une robe flottante et superbe dont la broderie est admirable, les couleurs y sont nuées avec beaucoup d'art ; à de riches anneaux façonnés par une main habile s'adaptent douze agraffes d'or. Le héraut d'Eurymaque apporte un collier d'or, garni du plus bel ambre, et brillant comme les rayons de l'astre du jour. Deux serviteurs d'Eurydamas arrivent avec des boucles d'oreilles à trois pendeloques, merveille de l'art ; leur grace et leur beauté charment, elles resplendissent de mille feux. Le héraut de Pisandre fils du roi Polyctor vient, tenant en main des bracelets,

ornement rare et précieux. Ceux de tous les autres princes apportent de même des joyaux dont rien n'égale la magnificence. La reine remonte à son appartement, suivie de ses femmes qui étoient chargées de tous ces dons. La troupe de ses amants passe le reste du jour dans les plaisirs de la danse et de l'harmonie.

Au milieu du charme de ces plaisirs, le soir arrive avec ses ombres. Aussitôt, formés d'un bois dur, longtemps séché, et venant d'être fendu, l'on éleve trois grands brasiers qui répandent leur lumiere dans la salle, et, d'espace en espace, on allume encore des flambeaux. Ces feux nombreux sont entretenus par les femmes de l'épouse du malheureux Ulysse.

Ulysse en est révolté. Esclaves d'un roi dont l'absence est trop longue, leur dit-il, retournez dans l'ap-

partement de votre reine vénérable; assises auprès d'elle, occupées à tourner le fuseau, ou à préparer des laines pour une broderie, charmez son loisir. J'aurai soin que la lumiere éclaire tous ces princes. Quand même ils veilleroient jusqu'à ce que l'Aurore monte sur son beau char, ils ne me vaincront pas; ma vigueur ne succombera point à la fatigue, je suis endurci à la peine.

Ces femmes s'entre-regardent, et le rire éclate sur leurs levres. Mélantho, aux joues de rose, lui adresse les paroles les plus insultantes. Dolius étoit son pere; Pénélope l'éleva comme sa propre fille, ne lui refusant rien de ce qui peut rendre l'enfance heureuse; et cependant cette esclave, loin de partager la douleur de sa maîtresse, la trahissoit en secret, et formoit avec Eurymaque des nœuds illicites.

Misérable vagabond, dit-elle à Ulysse, ton esprit est aliéné; va dormir dans une forge, ou dans quelque autre vil réduit, et ne te permets pas de tenir sans fin, et avec une hardiesse sans égale, de vains propos dans la nombreuse assemblée de ces princes. Tu ne redoutes ici personne. Le vin a troublé ta raison, ou ton état habituel est la démence. Es-tu si superbe d'avoir remporté la victoire sur le mendiant Irus? Crains qu'il ne s'éleve bientôt contre toi un ennemi plus redoutable qui, après t'avoir brisé les os de ses bras vigoureux, et t'avoir tout souillé de sang, te chasse loin de ce palais.

Ulysse lui lançant des regards terribles: Malheureuse, dit-il, Télémaque est là; je n'ai qu'à lui dire un mot, il te mettra en pieces et te fera périr dans un long supplice.

Ces paroles jettent la consterna-

tion parmi ces femmes. Croyant qu'il va exécuter sa menace, elles se retirent, leurs genoux s'affaissent d'épouvante. Ulysse, se tenant auprès des brasiers, n'étoit, en apparence, occupé qu'à entretenir la flamme ardente ; mais absorbé dans des soins plus importants, qui ne devoient point être stériles, il parcouroit de l'œil la troupe entiere de ces princes.

Cependant, pour que l'aiguillon de la douleur et du courroux s'enfonçât encore plus avant dans le cœur d'Ulysse, Minerve lâche la bride à l'arrogance de ces chefs. Eurymaque lance au héros des traits injurieux, que la troupe accompagne de ris bruyants. Amants de la plus illustre des reines, dit-il, écoutez une pensée qui naît dans mon esprit. Ce n'est pas sans quelque direction des dieux que cet inconnu est entré dans la demeure d'Ulysse ; sa tête chauve,

où l'on ne voit pas un cheveu, renvoie l'éclat des flambeaux et nous sert de fanal. Et s'adressant au héros: Ami, veux-tu être mon esclave ? je t'enverrai à l'extrémité de mes champs ; là tu formeras des haies d'épines, tu planteras des arbres. Vois, je te donnerai chaque jour ta nourriture ; je te vêtirai ; tu ne seras pas nu, tes pieds auront des sandales : n'est-ce pas là pour toi un assez bon salaire ? Mais n'étant instruit qu'au mal, tu as le travail en horreur; et pour assouvir la faim qui te dévore, tu préferes d'aller, de porte en porte, mendier d'une voix grêle et tremblante.

Alors cette réponse part des levres du prudent Ulysse : Eurymaque, si dans l'été, saison des plus longs jours, nous nous rendions tous deux dans une prairie, si nous avions, moi la courbe faucille à la main, toi une

faucille semblable, et qu'à jeun, sans prendre haleine, nous coupions à l'envi les foins abondants depuis la matinale aurore jusqu'à la plus sombre nuit; ou si, dans un vaste champ, la terre s'ouvrant à notre soc, nous conduisions chacun une charrue traînée par les meilleurs bœufs, hauts, rousseâtres, ayant pâturé à souhait, égaux pour la force et l'âge, et faits aux plus durs travaux; tu verrois quelle est ma vigueur; tu verrois si je sais tracer des sillons d'une longueur immense. Ou enfin que Jupiter en ce jour, par quelque événement inattendu, allume ici le feu de la guerre; qu'adapté à mon front, un casque d'airain ceigne ma tête; que j'aie un bouclier et deux javelots, tu me verrois élancé au plus fort du carnage; alors songerois-tu à me nommer paresseux et vorace? Mais l'outrage sort de tes levres; ton

cœur est dur et superbe. Tu es grand à tes yeux, et tu crois être je ne sais quel héros invincible, parceque tu ne vis ici qu'avec un petit nombre de chefs non illustrés. Qu'Ulysse revînt dans sa terre natale, oh! ces portes si spacieuses te sembleroient se rétrécir dans ta fuite précipitée!

La rage bouillonne au cœur d'Eurymaque; la menace éclate dans ses yeux farouches, et ces mots volent de ses levres : Ah! misérable, tu vas sentir le poids de ma vengeance. Avec quelle audace arrogante tu parles au milieu de la troupe illustre et nombreuse de ces héros! La crainte est donc étrangere à ton cœur! Le vin a troublé ta raison, ou ton état habituel est la frénésie. L'orgueil d'avoir terrassé Irus, ce vil mendiant, t'a-t-il blessé le cerveau?

Il dit, et saisit son marche-pied. Ulysse, pour l'éviter, s'abat aux ge-

noux d'Amphinome; le marche-pied vole, frappe l'échanson à l'épaule; la coupe qu'il tenoit tombe en faisant mugir les voûtes; renversé en arriere, il pousse des hurlements.

Les chefs remplissent de cris et de tumulte le palais environné des ténebres de la nuit. Dieux! se disent-ils l'un à l'autre, que ce vagabond n'a-t-il péri avant de voir Ithaque! il n'eût pas amené parmi nous le trouble et la guerre. Nous nous divisons; pour qui? pour un pauvre: désormais le plaisir s'est évanoui de nos festins; l'objet le plus vil va triompher.

Télémaque fait alors entendre au milieu d'eux sa noble voix: Princes malheureux, la fureur vous égare, vos festins ne s'écoulent plus dans l'alégresse; oui, quelque dieu vous pousse à la discorde. Si vous m'en croyez (car ce n'est pas moi qui

vous chasserai de ce palais), après avoir joui de l'abondance, allez chercher le sommeil dans vos demeures.

Tous les princes, admirant le courage de Télémaque, gardent un morne silence et frémissent de fureur. Le seul rejeton de Nisus, Amphinome prend la parole : Amis, qu'aucun de vous ne prolonge les débats, et ne se révolte contre l'équité de ce discours. Ne maltraitez point désormais ce malheureux étranger, ni aucun des serviteurs du grand Ulysse. Échanson, commenee les libations; nous, après avoir rempli ce devoir, allons tous chercher le repos dans nos demeures. Cet étranger est venu demander un asyle à Télémaque; qu'il reste, sous la protection de ce prince, dans les foyers d'Ulysse.

Ces paroles achevent de calmer l'assemblée. Un héraut né à Duli-

chium, et compagnon fidèle d'Amphinome, le noble Mulius, remplit les coupes, et les présente à tous les chefs. Après que le vin a été répandu en l'honneur des dieux, on vuide les coupes. Les libations étant faites, et le vin ayant coulé à souhait, chacun se retire dans sa demeure. Là ils se livrent au repos.

FIN DU CHANT DIX-HUITIEME.

REMARQUES

SUR LE CHANT DIX-HUITIEME.

(Page 175. Un mendiant.... se présente à l'entrée du palais.)

Tout ce qu'Ulysse a souffert jusqu'ici ne suffisoit pas pour exercer sa patience ; il falloit que cette patience fût mise à la derniere des épreuves, qui est d'être commis avec un mendiant de profession, et d'avoir à disputer contre lui, non la porte entiere de son palais, mais une place à cette porte.

Plusieurs critiques ont trouvé cet épisode trop bas. L'étonnement que cause aux chefs la victoire d'Ulysse, toutes les circonstances et les suites de ce combat, y jettent de l'intérêt. La moralité qu'on peut tirer de cet épisode, c'est que la vanterie et l'insolence sont des signes de poltronnerie.

Irus signifie messager, c'est ainsi que la messagere des dieux est appellée Iris. Ἴρειν, parler.

En ce temps la mere, sans doute de concert avec le pere, nommoit l'enfant. On voit le même usage dans l'Écriture. Cependant le grand-pere d'Ulysse, ainsi qu'Homere le dit ailleurs, avoit nommé son petit-fils. Au temps d'Aristophane, la prérogative de nommer un enfant semble avoir été partagée entre le pere et la mere.

(Ibidem. Arnée étoit le nom qu'en naissant il reçut de sa mere.)

Homere donne à la mere de ce mendiant l'épithete de πότνια, VÉNÉRABLE, quoiqu'il n'entre dans aucun détail au sujet de cette femme. Il n'est peut-être pas inutile d'observer que, chez le poëte grec, cette épithete accompagne ordinairement celle de mere : il dit simplement « le pere d'un « tel » ; mais quand il parle d'une mere, il l'appelle presque toujours « vénérable ». Cela est d'autant plus remarquable, que le mari avoit une grande autorité, et que les femmes étoient dans une espece de servitude. J'ai peine à croire que cette épithete, qui revient fréquemment, soit oiseuse. Homere paroît avoir vivement senti

tout ce qu'un fils doit à sa mere.

(Page 177. Que celle d'une vieille collée à son foyer?)

Καμινοῖ peut signifier aussi une vieille incessamment occupée à rôtir l'orge pour le faire moudre, ou une vieille ridée et seche; c'est le sens qu'a suivi madame Dacier. Celui que j'ai pris est adopté par Eustathe.

(Ibidem. Comme à un porc dévastant un guéret.)

Il y avoit chez les Cypriens une loi qui permettoit à celui qui trouvoit dans son champ la bête d'un voisin de la prendre et de lui arracher les dents. Ce passage d'Homere fait voir que cette loi étoit plus généralement reçue.

(Page 178. Qu'au moins un serment inviolable vous engage tous à ne pas trahir la justice.)

La prudence d'Ulysse éclate en toute occasion. On voit, en plusieurs endroits de l'Iliade, qu'il étoit d'usage de régler

par serments les formalités d'un combat singulier. Il est assez plaisant que la même formalité s'observe à l'égard du combat de deux mendiants.

(Page 179. Se forme de sa tunique une ceinture.)

Ulysse, n'ayant pas de ceinture, s'en fait une de sa tunique. Le premier athlete qui ait paru entièrement nu aux jeux olympiques est Acanthe, Lacédémonien. Les Romains ne se sont jamais écartés de la coutume des anciens Grecs, qui ne paroissoient pas dans l'arene sans ceinture :

Hæc fatus, duplicem ex humeris dejecit amictum:
Et magnos membrorum artus, magna ossa, lacertosque
Exuit; atque ingens mediâ consistit arenâ.

ÆNEID. LIB. V.

(Page 180. Bientôt Irus, disent-ils entre eux, ne sera plus Irus.)

Ἶρος ἄϊρος. Homere joue sur les termes; il veut dire qu'Irus ne fera plus de messages.

(Page 181. T'envoyant en Épire, je te livre à Échétus.)

Sa fille Métopé ou Amphissa ayant été séduite par Æchmodicus, Échétus arracha les yeux à sa fille, et la condamna à moudre des grains de fer semblables au blé. Il invita Æchmodicus à un festin, lui arracha les extrémités de tous les membres, et les jeta aux chiens. Il devint fou et se nourrit de sa propre chair. Cette histoire est confirmée par Apollonius de Rhodes. Selon une tradition, Homere ayant eu quelque sujet de se plaindre d'Échétus, qui étoit un de ses contemporains, se vengea par cette satyre.

(Page 182. Les chefs rioient jusqu'à perdre haleine.)

Littéralement, « mouroient de rire ».

(Page 184. Écoute mes paroles, et garde-les dans ton cœur.)

Ulysse, touché des procédés honnêtes d'Amphinome, est saisi de compassion pour lui, et voudroit bien le sauver. Il lui

fait ici une très bonne leçon : elle renferme de belles moralités, qui ont été citées par plusieurs philosophes. Ce discours marque un caractere de douceur et de bonté qui sied bien à un héros.

(Page 187. Un desir, qui ne s'est pas encore élevé dans mon cœur avec tant de force.)

Pénélope ne se faisoit voir aux prétendants que dans les nécessités pressantes. Ici il ne paroît aucune nécessité extraordinaire : mais elle veut donner des avis utiles à son fils, et soutenir l'étranger qui a été maltraité. Elle est aussi impatiente de voir cet étranger dont elle a oui parler, et qui doit l'entretenir dès que la nuit sera venue.

Il est dit que Minerve engage Pénélope à paroître devant ces chefs. L'espoir que leur donne Pénélope doit les retenir dans ce palais, où se prépare leur punition. Minerve l'embellit; cela sert à expliquer l'amour que ces princes avoient pour cette reine; cet amour est ici comme un piege que cette déesse tend à ces hommes in-

justes. Il peut sembler extraordinaire que Pénélope paroisse devant tous ces princes pour faire la leçon à son fils : mais j'observe que c'est une leçon indirecte qu'elle adresse à eux-mêmes. Elle a été si choquée du traitement qu'a essuyé de leur part cet étranger, qu'elle ne peut s'empêcher de le leur faire sentir. Les chefs ont excité Irus à combattre contre cet étranger : quoique celui-ci eût remporté la victoire, la reine pouvoit regarder ce combat comme une nouvelle insulte à laquelle ils l'avoient exposé. La réponse de Télémaque à sa mere le confirme.

Homere a montré ici beaucoup d'art. Pénélope, en présence de son mari qu'elle ne reconnoît pas, exprime tout l'attachement qu'elle a pour lui. Ulysse voit qu'elle ne sauroit plus long-temps se défendre de choisir l'un d'eux pour son époux ; il faut donc qu'il se hâte de les attaquer. L'espoir qu'elle leur donne part moins de la bouche de Pénélope que de celle d'Ulysse même, dont elle rapporte les paroles ; c'est un ménagement adroit de la part du poëte, qui conserve bien le caractere de cette reine.

Ulysse, malgré la sagesse de Pénélope, ne lui confie pas le secret de son retour. Pope regarde ceci comme un trait de satyre contre les femmes. Selon lui, Homere a pensé que la femme la plus discrete pouvoit être soupçonnée de ne pas savoir se taire. Peut-être ne faut-il mettre cette malignité que sur le compte de Pope. Pénélope étoit toujours entourée de ses femmes : ainsi Ulysse n'eut aucune occasion de lui confier son secret. Il est possible qu'il craignît, non l'indiscrétion, mais la trop grande sensibilité de Pénélope, sensibilité qui eût pu le faire connoître.

(Page 188. De voir le duvet ombrager le menton de ton fils.)

Il est naturel qu'Eurynome veuille que sa maîtresse paroisse avec avantage, et elle le fait assez connoître. « Eurynome, « dit madame Dacier, veut lui faire voir « le besoin qu'elle a de recourir au secours « de l'art pour s'embellir, et elle lui en « donne une raison très forte, c'est que « son fils est déja homme fait, et par con- « séquent qu'une femme qui a un fils de

« vingt ans a besoin de quelque secours ». Il est clair que ce n'est pas ici une leçon de coquetterie, et qu'Eurynome ne cherche qu'à consoler sa maîtresse en lui disant qu'elle a obtenu l'un de ses plus ardents desirs, c'est de voir son fils homme fait, desir très naturel à une mere, et en particulier à Pénélope, qui avoit besoin de défenseur.

Pour marquer l'obstination de Pénélope à ne point se parer, il faut que Minerve la trompe et l'endorme pour l'embellir.

(Page 190. En passant les mains sur son visage.)

Le poëte a bien dépeint le geste de ceux qui ne s'éveillent pas d'eux-mêmes, et qui voudroient prolonger leur sommeil. Pope s'est trompé ; il a cru que Pénélope essuyoit ses larmes : THE TEARS SHE WIPES. Ce ne peut être cela, puisqu'il est dit que Minerve avoit effacé jusqu'aux traces de ses larmes. Les femmes de la reine entrent avec bruit, parceque c'étoit en plein jour, et qu'elles ignoroient que Pénélope s'étoit endormie.

(Page 191. Ô mon fils, je ne te reconnois plus.)

Pénélope dit cela avec une apparence de raison. Télémaque avoit montré plus de fermeté. S'il a gardé le silence en voyant maltraiter son pere, c'est que son pere l'avoit exigé de lui. Mais Pénélope ne pouvoit être instruite de cette circonstance.

On voit ici un bel exemple d'hospitalité. Le mauvais traitement qu'avoit reçu cet étranger est, comme je l'ai dit, une des raisons qui engagent Pénélope à venir sans retard faire cette leçon à son fils en présence de ces princes.

(Page 193. Si tous les chefs de la Grece.)

Le grec dit ARGOS JASIEN, c'est-à-dire le Péloponnese, où régnoit autrefois Jasus, fils d'Argus et pere d'Agénor.

(Ibid. Ah! que me parles-tu de beauté....
Les dieux m'ont tout ravi le jour....)

Quel plaisir pour Ulysse d'entendre parler ainsi Pénélope!

(Page 195. Et abandonne ce palais.)

Une femme, en prenant un second mari, devoit céder la maison à l'héritier du défunt. Pénélope fait entendre à ces princes que celui qu'elle épousera sera obligé de quitter ce palais; on peut se rappeller que cela n'étoit pas conforme à leurs projets.

(Ibidem. Le jour approche.)

Madame Dacier me semble prêter ici de l'esprit à Homere; elle traduit: « Je vois « approcher le jour, ou plutôt la nuit fa- « tale, qui doit allumer le flambeau ». Et en note elle dit : « Pénélope ne veut pas « appeller jour le jour de son second ma- « riage : c'est un jour de ténebres pour « elle. »

(Page 196. Qu'étant bien éloignée de céder à leurs vœux, elle leur arrache des présents.)

Est-il honorable à Pénélope, qui ne veut pas épouser ces chefs, d'accepter leurs présents, et à Ulysse de s'en réjouir? On a dit qu'il auroit été honteux à cette prin-

cesse d'avoir eu tant de poursuivants sans avoir reçu d'eux les présents que la coutume vouloit qu'ils fissent. Au reste, s'il se mêle de l'intérêt à cette joie, on peut regarder ces présents comme une restitution. Plutarque dit qu'Ulysse se réjouit, non pour l'amour des présents, mais parceque Pénélope, en les acceptant, enlace ces chefs, nourrit leurs espérances, et les retient dans ce palais où ils seront punis. Mais il est peut-être inutile de faire tant d'efforts pour justifier Ulysse et Pénélope. Les héros d'Homere se montrent souvent intéressés.

(Page 198. Trois grands brasiers.)

C'est ainsi que les anciens ont expliqué λαμπτῆρας, des brasiers qu'on mettoit sur des trépieds, et sur lesquels on faisoit brûler un bois odoriférant et très sec pour éclairer la salle. Les Grecs ne connoissoient point encore l'usage des lampes, qui étoit cependant établi chez les Juifs.

(Page 200. Dans une forge, ou dans quelque autre vil réduit.)

En Grece, les gueux, pendant l'hiver, se retiroient la nuit dans les forges, ou dans des lieux publics destinés à cet usage, et qu'on appelloit λέσχας, parcequ'ils s'y assembloient aussi pour discourir.

On voit qu'Ulysse a le temps d'observer les femmes de la maison et les chefs; il éloigne les premieres; cela est amené avec art, afin qu'il ait le loisir d'ôter les armes.

(Page 202. Et nous sert de fanal.)

Eustathe admire beaucoup ces sortes de plaisanteries, et croit qu'elles ont donné naissance à ces drames appellés SATYRES, tels que le Cyclope d'Euripide. Longin tient un autre langage qu'Eustathe: il croit qu'elles marquent la décadence du génie d'Homere. Mais l'Iliade contient des plaisanteries dont le genre est à-peu-près semblable. Il faut mettre quelque chose ici sur le compte du siecle de ce poëte. Au reste, il paroît qu'Homere a voulu rendre

Eurymaque odieux, en montrant qu'il ne respecte ni la qualité d'étranger, ni les infirmités de l'âge, qui ordinairement attirent notre compassion et notre respect.

(Ibidem. Si dans l'été, saison des plus longs jours, nous nous rendions tous deux dans une prairie.)

Puisqu'Ulysse adresse ce défi à l'un des chefs, il est clair que ces sortes de travaux n'étoient pas au-dessous des plus grands personnages, et que les princes tiroient au moins quelque gloire d'être en état de les bien remplir.

Ποίη, selon un scholiaste, signifie ici BLÉ.

(Page 204. Te sembleroient se rétrécir dans ta fuite précipitée.)

C'est une peinture très vive pour marquer quel seroit le trouble d'Eurymaque si Ulysse reparoissoit. Voyez l'explication d'un scholiaste rapportée par Ernesti. Les interpretes ont affoibli cette image.

(Page 205. Vos festins ne s'écoulent plus dans l'alégresse.)

Madame Dacier traduit : « Et vous ne « pouvez pas cacher les excès que vous « venez de faire ». Elle s'éloigne du sens, ainsi qu'Eustathe.

(Ibidem. Oui, quelque dieu vous pousse à la discorde.)

Télémaque ne sait pas que c'est Minerve qui excite ces princes ; mais, en les voyant combler la mesure de leurs iniquités, il juge que la vengeance divine n'est pas loin. Il emploie la menace, mais il l'adoucit en finissant ; s'il avoit parlé avec trop de hauteur, les chefs, au lieu de se retirer, en seroient peut-être venus à des actes de violence.

(Page 207. Le noble Mulius.)

Homere lui donne l'épithete de HÉROS. On voit par là que ceux qui faisoient les fonctions de héraut étoient des hommes distingués.

FIN DES REMARQ. SUR LE CHANT XVIII.

CHANT XIX.

Ulysse, demeuré dans la salle; concerte avec Pallas les moyens de donner la mort à ses ennemis. Bientôt ces mots volent de ses levres:

Mon fils, sans perdre un moment, transportons au haut du palais toutes les armes placées en ce lieu. Si les chefs t'interrogent à ce sujet, ta réponse douce et flatteuse endormira leur vigilance: Je les ai mises à l'abri de la fumée; jamais on ne reconnoîtroit, tant elles sont noircies par la rouille et par la vapeur de la flamme, les armes qu'Ulysse me laissa en courant vers Ilion. Inspiré sans doute par un dieu, j'ai craint sur-tout que l'ardeur du vin n'excitât parmi vous des querelles et des combats. Eh quoi! si tandis que vous aspirez à la main de ma mere, votre sang cou-

loit au déshonneur de cette brigue et de vos festins ! Le fer attire l'homme.

Il dit. Docile à la voix de son pere, Télémaque appelle Euryclée, et lui donne cet ordre : Ma mere, ne laisse point sortir de leur appartement les femmes de Pénélope, tandis qu'en secret je transporterai au haut du palais ces superbes armes de mon pere, noircies honteusement, dans sa longue absence et pendant que je n'étois qu'un enfant, par la rouille et par la fumée. Je veux les déposer dans un lieu impénétrable à la vapeur de la flamme.

Plaise aux dieux, mon cher fils, répond la nourrice, que ta prudence ait acquis assez de maturité pour conserver tous tes biens et gouverner ta maison ! Mais, tandis que tu vaqueras à ce soin, ne veux-tu pas qu'au moins l'une d'entre nous te

devance les flambeaux à la main ? Qui donc ici remplira cette fonction ? Cet étranger, dit prudemment le jeune prince. Tu peux juger par-là que je ne souffrirai point désormais que celui qui se nourrit de mon pain soit fainéant.

Ces mots ne volent pas en vain de ses levres. La vieille ferme les portes du gynécée. Aussitôt Ulysse et son fils se hâtent d'emporter les casques d'airain, les boucliers arrondis, les javelots acérés. Minerve, invisible, marche devant eux, tenant un flambeau d'or, qui répand dans tout le palais une vive et céleste lumiere. Télémaque en est étonné. O mon pere, dit-il, quel prodige frappe mes regards ! Ce palais entier, les murs, les voûtes, les colonnes élevées, et les recoins les plus cachés, brillent d'une lumiere si éclatante qu'ils paroissent tout de flamme. Je

n'en puis douter, un dieu de l'Olympe n'est pas éloigné de nous.

Garde le silence, mon fils, répond le sage Ulysse, ne me questionne point et concentre tes sentiments au fond de ton cœur. Ainsi se manifestent, il est vrai, les maîtres de l'Olympe. Mais va te livrer au repos : je reste ici, afin de mieux pénétrer encore dans l'ame des femmes de ce palais, et d'avoir un entretien avec ta mere. En m'interrogeant sur tout ce qui la touche, de nouvelles larmes vont couler de ses yeux.

Télémaque, à la brillante lumiere des flambeaux, se rend à la retraite où il goûtoit le repos quand le doux sommeil appesantissoit sa paupiere : là, étendu sur sa couche, il aspire au retour de l'aurore. Ulysse, resté dans la salle, concertoit avec Pallas sa vengeance.

Alors Pénélope, unissant aux gra-

ses de la blonde Vénus les traits et le port de Diane, descend de sa demeure. Ses femmes placent auprès du feu son beau siege, orné d'ivoire et d'argent, ouvrage ancien du fameux Icmalius et auquel est attachée une estrade commode. On étend sur ce siege une grande peau. La sage Pénélope s'assied. De belles esclaves accourent. Elles emportent les pains entassés, les tables, et les coupes d'or vuidées par les plus insolents des mortels; elles jettent ce qui restoit des torches consumées, allument des rameaux secs, et de tous côtés se répandent la lumiere et la chaleur.

Cependant Mélantho, pour la seconde fois, éclate contre Ulysse en invectives: Étranger, faut-il que tu nous importunes toujours de ta présence, et que, durant la nuit même, on te voie roder en ce palais, épier

d'un œil curieux les femmes? Sors d'ici, misérable, et sois content d'y avoir pris un bon repas, ou, frappé de ce tison, tu franchiras le seuil.

Ulysse tournant sur elle sa prunelle enflammée de courroux : Malheureuse, dit-il, parle, pourquoi t'acharner à me couvrir d'outrages? Est-ce parceque je suis un vieillard, parceque je suis couvert de lambeaux, et qu'un pain imploré est le soutien de ma vie? J'y suis contraint par la rigueur du sort ; la terre, hélas! est remplie de pauvres et d'infortunés. Jadis je fus l'heureux habitant d'un riche palais : je tendois souvent une main secourable à l'indigent, semblable à moi ; quel que fût son malheur, il ne se prosternoit pas en vain à mes pieds : j'étois environné d'un peuple entier d'esclaves, et de tout ce que possedent ceux dont la vie s'écoule dans les délices

et qu'on appelle fortunés. Jupiter (sans doute par une juste punition) fit évanouir mon bonheur. Jeune fille, prends donc garde à toi-même; crains de perdre en un moment tous tes avantages, ces ornements fragiles de la beauté, et cette faveur qui t'élevent au-dessus de tes compagnes; crains l'éclat terrible du courroux de ta maîtresse, ou le retour d'Ulysse, car on doit l'espérer. Mais je veux qu'il soit mort, et enseveli dans le tombeau. Il a dans Télémaque, par la faveur d'Apollon, un fils auquel n'échappent les forfaits d'aucune de ses esclaves, un fils qui n'est plus enfant, et saura les punir.

Pénélope entend ce discours, et adresse à Mélantho la réprimande la plus sévere: Ô toi qui as la hardiesse et l'insolence de l'animal impudent, sois sûre que je connois toutes tes iniquités, et qu'elles retomberont sur

ta propre tête. Tu ne peux ignorer (car tu l'as entendu de ma bouche) que je voulois entretenir cet étranger au sujet de mon époux. Rien ne soulage mon cœur de son affliction mortelle. Et se tournant vers Eurynome : Toi, ma fidele Eurynome, apporte ici un siege, couvre-le d'un tapis, et que l'étranger, assis près de moi, puisse m'entendre et me répondre; je veux l'interroger.

A peine a-t-elle parlé qu'Eurynome, avec l'empressement le plus vif, apporte un siege luisant, et y jette un tapis. Le héros exercé par les revers s'assied, et Pénélope rompt le silence: Étranger, souffre que je commence par cette question. Quel es-tu? quels sont ton pays, ta ville, ceux dont tu es né?

O reine, repartit Ulysse, il n'est point d'homme, dans toute l'étendue de la terre, qui ne soit forcé

d'admirer ta sagesse ; oui, ta renommée vole jusqu'à la voûte céleste : tu offres le modele parfait d'un bon roi, qui, semblable aux immortels, regne par la justice sur une nation nombreuse et vaillante ; sous son sceptre les grasses campagnes se dorent de riches moissons, les arbres se courbent sous les fruits, les troupeaux sont vigoureux et féconds, les eaux fourmillent d'habitants, et les peuples coulent des jours fortunés. Interroge-moi sur tout ce qu'il te plaît, à l'exception de ma naissance et de ma patrie, si tu ne veux réveiller en moi un souvenir qui redouble ma tristesse. Je suis le mortel le plus infortuné. Il n'est pas convenable que, dans une maison étrangere, je me répande en plaintes et en sanglots : les pleurs ont leurs bornes, on doit avoir égard aux temps et aux lieux. Je pourrois enfin m'attirer ta

propre indignation, et me voir encore l'objet de celle de tes femmes; elles diroient que le vin est la source de cette abondante effusion de larmes.

Étranger, reprit la sage Pénélope, les dieux me ravirent tous les dons de l'ame, ainsi que la beauté, le jour où les Grecs s'embarquerent pour Troie; avec eux partit Ulysse, mon époux. S'il reparoissoit, s'il venoit reprendre le gouvernement de son royaume et de sa maison, ma gloire et mon bonheur acquerroient bien plus de lustre. Maintenant, tels sont les nombreux malheurs dont les dieux m'accablent, tu me vois plongée dans la tristesse et le deuil. Les chefs des isles, ceux de Dulichium, de Samé, de Zacynthe, et d'Ithaque même, me contraignent d'entendre leurs vœux, et désolent ma maison. Aussi ne donné-je plus d'attention à

mes hôtes ni à mes suppliants ; et même nos hérauts, revêtus d'un ministere public et sacré, reçoivent à peine un ordre de ma bouche ; mon cœur languit et se consume, je ne soupire qu'après le retour de mon Ulysse. Un prompt hymen est le vœu de ces persécuteurs ; mon seul recours sont les stratagêmes. Un dieu m'avoit inspiré le dessein de former une toile du tissu le plus fin et d'une grandeur immense.

Jeunes chefs qui pressez mon hymen, leur avois-je dit, le grand Ulysse n'est plus sans doute ; mais, quelque ardeur qui vous anime, attendez que j'aie achevé le voile funebre d'un héros, le vieux Laërte ; il sera bientôt en proie au long sommeil de la mort : le voile est commencé ; voulez-vous qu'il soit détruit ? mon nom seroit en opprobre aux femmes de la Grece, si ce roi puissant étoit cou-

ché dans le tombeau sans obtenir de ma main un linceul.

Leur ame superbe avoit cédé à ce discours. Délivrée de leurs poursuites, et renfermée dans mon appartement, le jour étoit consacré à cet ouvrage ; la nuit, à la clarté des flambeaux, il étoit détruit par mes propres mains. Ainsi, durant trois années, j'avois su les abuser. Les heures, les jours et les mois disparurent; à la quatrieme année, je fus trahie par quelques unes de mes femmes, ces viles esclaves, indifférentes à mon sort. Surprise par ces chefs, j'ai été contrainte de céder à leurs menaces ; ce voile, il l'a fallu, ce voile est achevé. Maintenant il ne me reste plus aucun moyen d'éviter ni de reculer cet hymen. Les auteurs de ma naissance m'obligent à choisir un époux. Mon fils s'indigne à l'aspect de ceux qui ravagent ses

biens ; sa raison s'ouvre, il est déja très capable de gouverner lui-même sa maison ; Jupiter le forme pour la gloire. Mais, quelles que soient mes peines, je desire connoître ton origine ; satisfais à ma demande. Tu n'es certainement point de ces hommes obscurs et ignorés, nés, dit-on, d'un chêne ou d'un rocher.

Le héros prend la parole : Ô femme vénérable d'Ulysse fils de Laërte, tu t'obstines donc à vouloir connoître mon origine ! je t'en instruirai ; il est bien sûr que tu vas renouveller et accroître mes peines, sensibilité naturelle à celui qui, aussi long-temps que moi, fut éloigné de sa patrie, erra de ville en ville, et rencontra en tous lieux des infortunes : mais tu m'interroges et me forces à m'expliquer, il faut t'obéir.

Au sein de nombreuses vagues s'élève sur la mer l'isle belle et fer-

tile de la Crete, qui possede un peuple innombrable, et que cent villes décorent, bâties par diverses nations, les Achéens, les Crétois indigenes, hommes fiers, trois tribus doriennes, les Cydoniens, et les nobles Pélasges. Là est la ville immense de Gnosse, où régna Minos qui, de neuf en neuf ans, fut admis à l'entretien de Jupiter et entendit les oracles de sa bouche. Il fut mon aïeul; je naquis, ainsi que le roi Idoménée, du fameux Deucalion. Mon frere, avec ses vaisseaux, fendit les ondes sur les traces des Atrides. Éthon est le nom que je reçus; il n'est pas sans gloire : mais plus jeune qu'Idoménée, n'ayant pas encore atteint l'âge où éclate la valeur, je restai dans le palais de mon pere. C'est là que je vis Ulysse, et lui rendis tous les honneurs de l'hospitalité; car il voguoit avec ardeur vers Ilion, lorsqu'un

vent impétueux l'éloignant de la pointe de Malée, le jeta sur nos côtes, à la dangereuse rade où le fleuve Amnise coule dans la mer près de la grotte d'Ilithye ; il échappa, non sans une grande peine, à la tempête. En arrivant à Gnosse, il demande Idoménée, auquel il se dit uni par les nœuds chers et respectables de l'hospitalité ; mais l'Aurore avoit dix ou onze fois éclairé les cieux depuis que les proues de mon frere, ouvrant les eaux, voguoient vers Ilion. Je conduisis ce noble étranger dans notre palais ; toujours prêt à exercer l'hospitalité, rien ne fut négligé pour le bien recevoir et l'accueillir avec distinction ; la ville, par mes soins, lui fournit, et à ses compagnons, le pain, le vin et les victimes pour sacrifier aux dieux, et pour oublier leurs peines dans les douceurs de l'abondance. Notre isle retint douze jours

ces illustres chefs de la Grece, retardés par Borée, vent terrible; il souffloit avec tant de véhémence qu'on ne pouvoit rester debout, même sur la terre ferme : sans doute un dieu courroucé bouleversoit les airs. Enfin le vent s'appaisa, et ils partirent.

C'est ainsi qu'Ulysse donnoit à des fables les couleurs de la vérité. Mais les larmes de Pénélope, attentive à ce récit, couloient avec abondance, et il sembloit que ses yeux se dussent changer en ruisseaux. Telles, sur le sommet des monts, les neiges que les vents y apporterent de l'extrémité de l'occident, se fondant aux douces haleines qui soufflent du midi, les ruisseaux coulent et se précipitent au sein des fleuves, qui débordent en leur cours rapide : tels étoient les torrents qui inondoient le visage de Pénélope; elle se consumoit, fondoit

en larmes pour un époux présent à ses yeux. A l'aspect des sanglots amers de son épouse, Ulysse éprouve au fond du cœur la plus vive compassion : cependant ses yeux, comme s'ils étoient de roche ou de fer, ne forment aucun mouvement au milieu de leurs paupieres immobiles, et, tant il sait l'art de feindre, il a la force de retenir ses larmes.

Après que Pénélope a rassasié sa douleur : Étranger, dit-elle, je te crois ; il faut pourtant que je mette ta véracité à l'épreuve pour m'assurer pleinement que tu as reçu, comme tu l'affirmes, mon époux et ses illustres compagnons dans ton palais. Décris-moi ses vêtements, sa forme, celle de quelques uns de ceux qui le suivoient.

O reine, repartit Ulysse, il est bien difficile, après un terme si long, de garder la mémoire de ces détails;

voici la vingtieme année que ce chef m'a quitté, s'est éloigné de ma patrie. Cependant je te ferai part de quelques traces qui sont restées dans mon esprit. Le divin Ulysse étoit vêtu d'un ample manteau de pourpre d'une laine fine et moëlleuse, attaché par une rare et brillante agraffe d'or. Le devant du manteau étoit orné d'une riche broderie : un limier tenant avec force entre ses pieds un faon marqueté, lançoit d'avides regards sur sa proie toute palpitante. Les spectateurs étoient dans l'admiration : l'un de ces animaux figurés par l'or, le limier, dévoroit de l'œil le faon qu'il serroit jusqu'à l'étouffer ; et le faon s'efforçoit de fuir, en se débattant de ses pieds. La tunique qui brilloit autour du corps d'Ulysse attira aussi mes regards ; l'écaille qui revêt l'oignon est moins lisse et fine : sa blan-

cheur avoit l'éclat du soleil. Un grand nombre de femmes, l'œil attaché sur ces vêtements merveilleux, étoient dans l'étonnement, et l'éloge sortoit de leurs levres. J'ignore (veuille y faire attention) si ce chef, en quittant son palais, étoit couvert de ces vêtements, ou s'il les avoit reçus, comme un don précieux, de quelqu'un des rois qui l'accompagnoient à Troie, ou de ceux qui le posséderent dans leurs demeures; car Ulysse avoit beaucoup d'amis, et l'on peut dire qu'il avoit peu d'égaux parmi les héros de la Grece. Moi-même, je mis entre ses mains de riches dons, une épée d'or, un manteau d'une pourpre rare, une tunique longue et d'un grand prix, et je le conduisis avec respect à son vaisseau. Il étoit suivi d'un héraut un peu plus âgé que lui; je vais te le dépeindre. Ses épaules étoient hau-

tes et épaisses, sa couleur basanée, ses cheveux crépus. Eurybate étoit son nom ; parmi tous les compagnons d'Ulysse, la conformité de l'humeur et des sentiments de justice et de piété lui avoit mérité les plus grandes distinctions de la part de son maître.

A ces signes dont Pénélope reconnoît l'évidence, elle répand de nouveaux torrents de larmes. Après y avoir donné un libre cours : O mon hôte, dit-elle, si j'ai d'abord compati vivement à ton sort déplorable, désormais tu seras honoré et chéri de moi dans ce palais. J'apportai moi-même, hors de ma retraite, ces vêtements pliés de ma main, et les donnai à mon époux quand il partit; moi-même, pour le décorer, j'y attachai cette agraffe rare et brillante. Hélas! je n'aurai jamais la satisfaction de le recevoir dans ces foyers ;

un destin trop fatal entraîna son vaisseau pour voir les tours d'Ilion, nom abhorré.

O femme vénérable d'Ulysse, répond le héros, cesse de consumer ta beauté et ta vie en pleurant ton époux. Ce n'est pas que je condamne tes larmes ; quelle femme seroit insensible à la perte de celui dont les jours, dès leur printemps, furent unis aux siens par les nœuds d'un hymen fortuné, d'un époux auquel elle donna des rejetons, fût-il bien inférieur à ce chef, qui, dit-on, étoit semblable aux dieux ? Mais calme ta douleur, prête-moi l'oreille, et sois sûre que je vais te parler sans déguisement. Ulysse vit ; près d'ici il s'arrête dans l'heureuse Thesprotie ; il hâte son retour, et t'apporte de précieuses richesses, dons qu'il reçut des princes et des peuples. Quant à ses compagnons chéris, il les a per-

dus ; la mer les engloutit eux et son vaisseau, au sortir de l'isle de Thrinacie, punition terrible de Jupiter et du Soleil dont ils immolerent plusieurs génisses. Tous furent ensevelis dans les abymes de la mer. Sauvé lui seul sur un débris de son vaisseau, il fut jeté par une vague sur les bords des Phéaciens, ces favoris de l'Olympe. Ils l'honorerent comme un dieu, le comblerent de leurs dons; ils vouloient le ramener en sûreté jusqu'au sein d'Ithaque. Ulysse, dès long-temps, seroit en ce lieu ; mais il parcourt encore plusieurs contrées pour réparer ses pertes et revenir chargé de richesses : il n'est point d'homme dont l'ame soit plus féconde en ruses et en ressources pour triompher de l'infortune ; chacun, à cet égard, lui décerne le prix. Voilà ce que je sais de la bouche de Phédon, roi des Thesprotes ; il me jura,

dans son palais, en faisant des libations, que le navire et les rameurs étoient prêts à conduire ce chef dans sa patrie. Je le devançai, profitant du départ d'un vaisseau thesprote qui cingloit vers la fertile Dulichium. Phédon me montra tous les trésors d'Ulysse, suffisants pour soutenir une famille jusqu'à la dixieme génération ; tels me parurent, dans ce palais, les trésors précieux du roi d'Ithaque. J'appris de la même bouche que ce prince interrogeoit à Dodone le chêne au vaste feuillage, oracle de Jupiter, dans l'incertitude si, après une absence qui semble éternelle, il devoit paroître à découvert, ou caché sous un voile. Sois donc bien persuadée qu'il respire, qu'il est tout prêt à se montrer; oui, il ne peut plus long-temps être éloigné de sa patrie et de ceux qu'il aime. J'ose te l'affirmer par un serment,

J'atteste Jupiter, le maître du ciel et de la terre, et ce foyer d'Ulysse où je suis, que tu verras l'accomplissement de toutes mes paroles : Ulysse reparoîtra dans le cours de cette même année ; je dis plus, à la fin de ce mois, ou dès le jour qui le suivra.

Veuille le ciel accomplir ces paroles ! dit la vertueuse Pénélope. Que de marques tu recevrois de ma bienveillance ! chacun, à ta rencontre, te proclameroit heureux. Mais, hélas ! l'avenir justifiera mes pressentiments ; Ulysse ne rentrera point dans ce palais, et tu risques de n'y pas trouver les secours nécessaires pour retourner dans ta patrie. Il n'est plus ici d'Ulysse (lorsque nous l'y vîmes jadis, n'étoit-ce donc pas une illusion ?) il n'est plus ici d'Ulysse qui honore les étrangers dignes de cet accueil, et les renvoie sûre-

ment dans leurs demeures. Cependant je vous l'ordonne, femmes, baignez les pieds de ce vieillard ; ayez soin de lui former un lit de nos meilleurs tapis et de nos plus riches couvertures ; qu'il s'y réchauffe et soit couché mollement jusqu'à l'aurore. Demain, dès qu'il sera levé, vous le menerez au bain, vous le parfumerez d'essences ; rafraîchi, il prendra dans cette salle son repas avec Télémaque. Malheur à l'esclave insolent qui lui manquera d'égards! en vain il frémira de rage ; son châtiment sera tel, qu'il n'aura plus ici de fonctions à remplir. Car, ô mon hôte, comment justifierois-je à tes yeux l'éloge que tu m'as donné en me plaçant au-dessus des autres femmes du côté de la raison et de la sagesse, si je t'admettois à nos repas couvert de lambeaux, et souillé de cendre et de poudre? Notre vie est

bornée à fort peu de jours. L'homme dur, instruit à l'inhumanité, est, aussi long-temps qu'il respire, l'objet de la haine et de l'horreur publiques; elles le poursuivent de malédictions, même après sa mort. Celui qui est humain, instruit à la bonté, peut être sûr que les étrangers répandent sa renommée en tous lieux, et que son nom sort de toutes les bouches accompagné de bénédictions.

Femme accomplie du fils de Laërte, répondit le héros, ah! les superbes habits, et les lits où l'on repose mollement, me sont odieux depuis le jour où, sillonnant les ondes, mon vaisseau armé du long aviron s'éloigna de la Crete, et que ses monts glacés disparurent à mes regards. Laisse-moi donc continuer de m'étendre à terre sur la plus vile couche, sans fermer la paupiere : que de nuits je passai ainsi, impatient de voir naître

la premiere lueur de l'aurore! Les bains n'ont plus pour moi de charme. Je ne souffrirai pas qu'aucune des femmes attachées à ce palais baigne les pieds d'un infortuné, à moins qu'il n'y en ait quelqu'une qui, accablée du fardeau de la vieillesse, ait l'exercice des vertus, et, comme moi, une longue expérience des ennuis et des maux de la vie : s'il étoit ici une telle femme, je consentirois qu'elle fît couler l'eau sur mes pieds.

Pénélope charmée lui répond : Cher étranger (car de tous ceux que le sort conduisit dans mon palais, aucun ne m'a inspiré tant d'estime et d'attachement, et n'a montré tant de sagesse, elle éclate en chacune de tes paroles), cher étranger, j'ai une femme fort âgée, dont la prudence et le zele me sont connus, qui fut la fidele nourrice de celui que je pleure,

qui l'éleva avec les plus tendres soins, et le reçut dans ses bras lorsque la mere de l'infortuné le mit au jour. C'est elle qui baignera tes pieds, quoiqu'elle n'ait plus qu'un souffle de vie. Leve-toi donc, sage Euryclée, et rends cet office à ce vieillard, qui, par l'âge et le malheur, est l'image de ton maître. Hélas! je me représente Ulysse (les dieux savent en quel endroit de la terre) tel que cet étranger: tels sont déja sa démarche pesante, ses bras défaillants. L'infortune précipite les pas des mortels vers la vieillesse.

A ces mots Euryclée se couvre le visage de ses mains; et versant des larmes ardentes: O mon fils, s'écrie-t-elle d'une voix entre-coupée de sanglots, ô mon fils, toi qui m'as délaissée, puis-je soutenir encore l'amertume de ton absence? De tous les humains, malgré ta piété, tu es

donc le plus odieux à Jupiter. Jamais prince n'alluma tant d'offrandes, ni ne répandit le sang de tant d'hécatombes choisies, en l'honneur de celui qui lance le tonnerre ; tu lui demandois tous les jours de parvenir à une paisible vieillesse, et d'avoir la consolation d'élever ton noble fils : et voici que ce dieu, sourd à tes prieres et à nos soupirs, t'éloigne pour jamais de ta demeure natale! Quand l'infortuné, en quelque contrée distante, arrive dans un palais, les femmes peut-être l'y poursuivent de leurs insultes, comme ces arrogantes viennent, ô vieillard, de t'accabler de leurs invectives. Aussi, voulant te dérober à tant d'outrages et d'insolences, ne leur permets-tu point de baigner tes pieds ; moi, je vole au-devant de l'ordre que m'en donne la sage Pénélope : oui, je m'acquitterai de ce devoir autant pour obéir

à ma maîtresse, que pour l'amour de toi-même; car mon cœur est vivement ému : écoute-s-en la cause, je vais te la dire. Un grand nombre d'étrangers malheureux vinrent dans ce palais : mais je n'en vis pas un seul qui offrît à un point aussi frappant que toi l'image d'Ulysse ; c'est là sa stature, sa démarche; les accents de sa voix et les tiens sont les mêmes.

Bonne vieille, répond le prudent Ulysse, ton œil pénétrant ne t'a point trompée ; il regne entre nous deux une parfaite ressemblance ; tous ceux qui me connoissent assurent que celui qui m'a vu a vu Ulysse.

Euryclée apporte une cuve éclatante, destinée à baigner les pieds ; elle y verse une eau fraîche, et y fait couler ensuite celle qui vient de bouillir. Ulysse, assis près du feu, tourne subitement le dos à la lumiere, craignant tout-à-coup qu'Eu-

ryclée n'apperçût la cicatrice qu'il avoit au-dessus du genou, et que tout son secret ne fût dévoilé. Elle s'approche, et commence à baigner les pieds de son maître; elle reconnoît d'abord la cicatrice.

Jadis, sur le mont Parnasse, il avoit été blessé par la défense d'un grand sanglier, lorsqu'il se rendit, très jeune encore, chez son aïeul, le fameux Autolycus, qui l'emportoit sur tous les humains dans l'art d'employer la feinte, de ravir par surprise un grand butin, et de tromper par des serments ambigus, art qu'il tenoit de Mercure, auquel il ne cessoit d'offrir des sacrifices, et qui étoit le compagnon de tous ses pas. Ce chef étoit arrivé dans Ithaque au temps où sa fille venoit de mettre au jour un fils, et il quittoit le festin lorsqu'Euryclée posant le nouveau né sur les genoux de ce roi: Auto-

lycus, dit-elle, nomme ton petit-fils, qui t'est si cher et dont tu as tant desiré la naissance. Mes enfants, répond-il, son nom va sortir de ma bouche. Jusqu'à ce jour, où je viens ici, j'ai fait sentir mon courroux à une foule de mortels par toute la terre. Qu'il porte donc le nom d'Ulysse, c'est-à-dire le courroucé. Dès qu'il sera entré dans l'adolescence, qu'il vienne en Thessalie voir son aïeule dans mon palais, où je suis entouré de richesses; il sera comblé de présents, et je le renverrai satisfait.

Ulysse, dès qu'il est sorti de l'enfance, va recevoir ces riches dons. Autolycus et ses fils lui prodiguent les embrassements et les caresses; Amphithée, l'aïeule du jeune prince, le serrant entre ses bras, lui baise le front et les yeux pleins de douceur. Autolycus ordonne à la

troupe illustre de ses fils de préparer un festin. Soudain amenant un taureau vigoureux de cinq ans, ils l'immolent, dépouillent la victime, et la partageant d'une main adroite, chargent des chairs les longs dards suspendus sur la braise ardente ; ils distribuent les portions : le festin, où chacun avec égalité jouit de l'abondance, dure tout le jour, et ne se termine qu'à l'arrivée des ombres épaisses de la nuit ; alors seulement ils vont goûter les charmes du sommeil.

Mais dès que, couronnée de roses, l'Aurore se leve, tout part pour une grande chasse, et les fils d'Autolycus et la meute nombreuse ; le noble Ulysse les accompagne ; ils gravissent le haut Parnasse couvert d'épaisses forêts, et bientôt parviennent aux chemins creux dont est coupée la cime, le domaine des

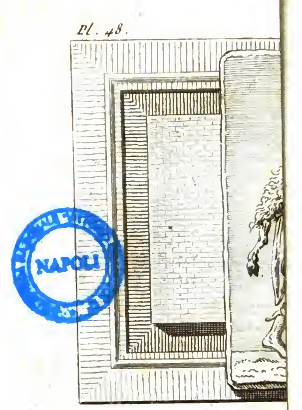
vents. Le soleil, s'élevant du sein profond de la mer paisible, dardoit avec rapidité ses nouveaux rayons sur les campagnes, lorsque les chasseurs arrivent dans une vallée, la meute qui, attirée par les traces d'un animal féroce, voloit devant eux, les fils d'Autolycus la suivant de près, et Ulysse, plein d'ardeur, agitant un long javelot, et touchant la meute. Là, un énorme sanglier étoit couché dans l'épaisseur d'un buisson impénétrable au souffle des vents humides, ainsi qu'aux rayons les plus ardents de l'astre du jour, et aux torrents précipités des cieux avec le plus d'impétuosité; un grand amas de feuilles jonchoit la terre. Les rapides pas des chasseurs et de la nombreuse meute arrivant en tumulte, retentissent à l'oreille de l'animal; soudain, élancé de l'antre, il est devant eux, hérissant les ter-

ribles crins de sa hure, montrant des yeux tout de flamme. Le jeune Ulysse, le premier, tenant d'un bras vigoureux sa longue lance, se précipite à lui, impatient de le percer : mais le sanglier, d'un coup oblique de sa défense, le frappe au-dessus du genou, et, sans parvenir à l'os, lui ouvre une large plaie. Ulysse porte sa lance à l'endroit mortel, l'enfonce d'un bras ferme dans l'épaule de l'animal, qui tombe dans la poussiere avec un cri formidable ; il expire. Les fils d'Autolycus, s'empressant à donner leurs soins à Ulysse, entourent de ligaments, selon les loix de l'art, la plaie du jeune héros ; arrêtent, par le secret de chants magiques, le sang qui couloit à longs flots de pourpre, et se hâtent de le transporter dans le palais de leur pere. Après qu'Autolycus et ses fils ont consacré tout leur

zele à la guérison de ce prince, ils le comblent des plus riches présents, et, charmés de lui, le renvoient joyeux dans son Ithaque chérie. Son pere et sa mere se réjouissent de le revoir, l'interrogent sur une foule d'objets, et, en particulier, sur cette cicatrice. Il leur raconte avec feu comment, sur le mont Parnasse où il chassoit avec les fils d'Autolycus, un monstrueux sanglier qu'il attaquoit l'a blessé de sa défense.

C'est la cicatrice que la vieille Euryclée touche et reconnoît. Ses mains laissent tomber le pied d'Ulysse dans la cuve : l'airain retentit, la cuve se renverse, l'eau répandue jaillit de toutes parts. Un sentiment mêlé de joie et de terreur trouble l'ame d'Euryclée ; ses yeux se remplissent de pleurs ; sa voix s'étouffe, sa respiration s'arrête. Enfin portant la main au menton du héros : Tu es Ulysse,

Pl. 48.



ULYS

je n'en doute point. O mon cher fils, je ne t'ai donc reconnu qu'après avoir touché mon roi de mes mains! Elle dit, et, l'œil tourné vers Pénélope, elle est prête à lui annoncer que ce palais possede un époux si long-temps desiré. La reine, par le pouvoir de Minerve, étoit livrée toute entiere aux sentiments de son cœur, et ne s'appercevoit point de ce qui se passoit comme en sa présence. Mais Ulysse serrant d'une main le cou d'Euryclée pour fermer le passage à sa voix, et de l'autre la tirant à lui :

Ma nourrice, dit-il à voix basse, veux-tu me perdre? tu m'as fait sucer ta mamelle. Après avoir été, durant vingt années, jeté d'infortunes en infortunes, je reviens enfin dans ma terre natale. Tu m'as reconnu, un dieu l'a permis: garde-toi de parler, et qu'aucun ici n'apprenne de

toi ce secret; ou, j'en atteste le ciel, et je ne me souillerai point d'un parjure, si, favorisé des dieux, j'immole mes fiers adversaires, je ne te respecterai point, toi ma nourrice, et qui m'es si chere, lorsqu'exterminant mes indignes esclaves, je purgerai de leur race impure ce palais.

Mon fils, quelles paroles ont volé de tes levres? repartit la prudente Euryclée. Ignores-tu donc quelle est la fermeté de mon ame? Je garderai au fond de mon cœur ton secret, et ce cœur sera plus impénétrable que la roche ou le fer. Souviens-toi encore de cette promesse. Que les dieux t'accordent la victoire sur tes insolents ennemis, et je te nommerai celles des femmes de ce palais qui te trahissent, et celles qui t'honorent.

Nourrice, répond le héros, j'observe tout par moi-même, et rien ne m'échappe. Garde-moi seulement

le secret, et abandonne le reste aux dieux.

L'eau ayant été répandue, Euryclée sort pour préparer un autre bain. Elle baigne les pieds de son maître, et les arrose d'une huile odorante. Puis il rapproche son siege du feu pour se réchauffer; mais il a soin de bien couvrir sa cicatrice de ses vêtements.

Étranger, dit alors Pénélope, je veux encore un peu t'interroger. Voici l'heure du sommeil, dont les charmes subjuguent même le malheureux. Quant à moi, les dieux, sans intervalle, m'accablent du poids de la douleur. Le jour, l'œil attaché sur mes travaux et sur ceux de mes femmes, mes seules délices sont de soupirer et de laisser couler mes larmes. La nuit, lorsque chacun dort, étendue sur ma couche, j'attends le sommeil; mais, loin que mes pleurs

s'arrêtent, les chagrins en foule viennent assaillir avec plus de furie et dévorer le cœur de l'infortunée. Telle, aux premiers jours du printemps, la fille de Paudarus, la plaintive Philomele, cachée entre des rameaux sous l'ombrage le plus sombre, entonne avec une sublime harmonie ses accents douloureux, recommence toujours à rouler les cadences longues, variées, qu'elle répand dans les airs, et dont retentit la forêt entiere, regrettant toujours Ityle, ce fils qu'elle donna au roi Zéthus, son cher Ityle, auquel l'insensée ravit le jour par un coup imprudent et funeste : telle mon ame incertaine, troublée, passe, sans relâche, d'un sentiment à l'autre, et reprend celui qui vient de l'agiter. Je suis vivement combattue : dois-je demeurer auprès de mon fils, et, respectant le lit de mon époux et ma

renommée, continuer de veiller sur nos biens, sur mes femmes, et sur ce palais ? ou enfin dois-je accepter d'immenses dons, et suivre le plus illustre de nos rois ? Tant que mon fils étoit dans l'âge foible de l'enfance, rien n'eût été capable de me déterminer à former d'autres nœuds et à quitter la maison de mon époux : maintenant qu'il est entré dans l'adolescence, il desire lui-même que je puisse me vaincre et prendre une résolution contraire, tant il est indigné de voir cette isle au pillage de nos ennemis.

Mais écoute ce que j'ai vu en songe, sois-en l'interprete. Vingt oisons sont nourris dans la cour de ce palais ; je me plais quelquefois à les voir briser le grain doré, détrempé dans une eau limpide. Je les considérois, quand soudain un aigle terrible, au bec long et retors, se

précipitant du sommet d'une montagne, fait de la troupe entiere un affreux massacre ; la cour est jonchée de leurs corps sanglants ; il se perd dans l'espace immense des cieux. Ce n'étoit qu'un songe ; cependant je poussois des gémissements, je versois des larmes : toutes les femmes les plus distinguées d'Ithaque me paroissoient rassemblées autour de moi pour me consoler ; mais je ne cessois de déplorer la perte de ces oisons. L'aigle revole du haut des airs : et se perchant sur le bord avancé du toit, il prend une voix humaine, et me dit :

Calme ta douleur, fille illustre d'Icare. Ce n'est pas là un vain songe ; c'est l'image d'un spectacle réel, que t'annoncent les dieux, et dont tu jouiras avec satisfaction. Ces oisons, nourris dans ta cour, sont la troupe des rivaux ; moi, qui pris la

forme d'un aigle, je suis ton époux qui reviens enfin pour te délivrer d'eux et les ensevelir tous dans une mort sanglante.

Il dit: le sommeil fuit de ma paupiere; je porte mes regards dans la cour, et je vois à sa place accoutumée cette volaille écrasant du bec le grain qu'elle prenoit d'un bassin.

O reine, repartit Ulysse, il ne faut point donner à ton songe une autre interprétation; Ulysse te déclare lui-même comment il va l'accomplir. La perte des rivaux est manifeste; aucun d'entre eux ne pourra se dérober à la mort que leur prépare le destin.

Les songes sont impénétrables, reprit Pénélope; leur langage est vague et obscur, et ils ne sont pas toujours vérifiés par l'événement. Deux portes s'ouvrent à ces légers fantômes: l'une est d'ivoire, et n'envoie

aux mortels que des songes trompeurs ; à travers l'autre, qui est de corne polie et transparente, arrivent (s'il est quelque mortel aux yeux duquel elles se soient offertes) des images certaines. Je ne puis croire que mon songe soit venu de ce lieu ; ah ! que cette apparition seroit fortunée pour moi et pour mon fils ! Écoute, souviens-toi de ces paroles. Il est venu ce jour fatal où je suis contrainte à quitter pour jamais le palais d'Ulysse. Je vais proposer une lutte aux rivaux. Qu'on range dans la cour les douze piliers d'airain que l'infortuné érigeoit avec autant d'art que l'on place un gouvernail ; à travers les bagues dont ils sont le soutien, voloit, d'une très longue distance, sa fleche toujours sûre et rapide. En ce temps elles serviront à éprouver la force et l'adresse de

ceux qui s'obstinent à solliciter ma main. Celui qui tendra l'arc fameux d'Ulysse, et dont la fleche traversera les douze bagues, sera le vainqueur; qu'il m'emmene dans sa demeure, loin, hélas! de ce palais, où je coulai ma jeunesse! de ce palais, autrefois le séjour des richesses et du bonheur, et dont le souvenir se retracera souvent à ma mémoire, jusques dans mes songes!

O femme vénérable d'Ulysse, répond ce chef plein de stratagêmes, propose-leur, sans délai, ce combat. Avant qu'aucun de ces rivaux soit parvenu à courber cet arc, avant qu'aucun de leurs traits ait franchi les bagues, le prudent Ulysse frappera tes regards.

Ètranger, dit Pénélope, si tu voulois prolonger le charme que j'éprouve à t'entretenir, le sommeil,

cette nuit, ne s'épancheroit point sur ma paupiere. Mais l'homme est trop foible pour en soutenir une privation continuelle ; il doit en tout respecter les bornes que les dieux assignerent aux mortels sur cette terre. Je vais donc remonter à mon appartement, et me jeter sur ma couche plaintive et qui est toujours noyée de mes larmes depuis qu'Ulysse est parti pour cette Troie, nom que je prononce avec horreur. Là j'attendrai le repos : toi, goûte le sommeil sous notre toit, et, puisque tu le veux, que tes mains, ou celles de mes serviteurs, te préparent à terre une humble couche.

En achevant ces mots elle remonte à son appartement, suivie du cortege de ses femmes. Jusqu'à ce qu'un tranquille sommeil lui soit

envoyé par Minerve, ses larmes coulent, et son cœur est ouvert aux tristes et continuels regrets qu'elle donnoit à Ulysse son époux.

FIN DU CHANT DIX-NEUVIEME.

REMARQUES
SUR LE CHANT DIX-NEUVIEME.

(Page 223. Si les chefs t'interrogent à ce sujet.)

On trouve ce même passage au chant XVI : j'ai allégué les raisons qui m'ont engagé à l'y supprimer ; j'ai suivi le sentiment de plusieurs critiques habiles. La savante qui défend toutes les répétitions d'Homere dit qu'elle ne sauroit approuver ce sentiment, et « que la chose est assez « importante pour être répétée ». En partant de ce principe, on pourroit accuser Homere de n'avoir pas assez répété ; car combien de choses importantes qu'il a la simplicité de ne dire qu'une fois !

On voit bien pourquoi Télémaque éloigne les femmes de Pénélope ; elles auroient pu découvrir aux prétendants l'endroit où l'on avoit porté ces armes.

(Page 225. Tenant un flambeau d'or.)

Ce miracle marque la prudence d'U.

lysse éclairée par un rayon de la sagesse divine. On a cru que c'étoit pour immortaliser ce miracle, qu'un ouvrier appellé Callimaque fit à cette déesse, qui étoit dans la citadelle d'Athenes, une lampe d'or dont l'huile qu'on y mettoit une fois duroit une année entiere, quoiqu'elle brûlât nuit et jour. Les lampes n'étoient pas connues en Grece du temps d'Ulysse.

Rapin a trouvé que Minerve n'exerçoit pas ici une fonction convenable à la dignité d'une déesse. Eustathe se retranche sur l'allégorie; mais cette défense ne détruiroit pas la critique, si elle étoit solide. Ce qui prête de la noblesse à l'action de Pallas, c'est que le palais d'Ulysse est éclairé d'une lumiere surnaturelle et céleste.

(Page 227. Orné d'ivoire et d'argent.)

Dans ces anciens temps, les ouvriers mêloient ces deux matieres dans leurs ouvrages. L'antiquité nous parle de statues faites d'ivoire et d'argent. Homere se plaît toujours à rendre honneur aux ouvriers qui se sont distingués dans leur art.

On n'étend pas sur ce siege des tapis fins, mais des peaux. On remarquera que Pénélope vivoit avec plus de simplicité qu'Hélene, ce qui convenoit à son affliction et à son caractere.

(Page 228. Est-ce parceque je suis un vieillard?)

Ulysse fait voir qu'il connoît la mauvaise conduite de cette femme.

(Page 229. Il a dans Télémaque, par la faveur d'Apollon, un fils.)

Parcequ'on attribuoit à ce dieu le soin de la jeunesse, il étoit appellé Κουροτρόφος; Diane sa sœur partageoit avec lui ce soin. On célébroit en son honneur une fête particuliere pour la santé des enfants.

(Ibidem. Et qu'elles retomberont sur ta propre tête.)

Madame Dacier donne à ce passage une interprétation très forcée. Voyez Ernesti.

(Page 231. Tu offres le modele parfait d'un bon roi.)

Ceci n'est qu'une comparaison. Ulysse peut fort bien dire que Pénélope a les qualités d'un bon roi; il n'y a que les circonstances qui l'empêchent de rendre son peuple aussi heureux qu'elle le voudroit.

Ce tableau est d'une grande beauté; la justice du prince attire les bénédictions du ciel. Ces paroles ont d'autant plus de force, qu'elles sont prononcées par un roi. On trouve des peintures semblables dans l'Écriture, en particulier dans les psaumes.

(Page 232. Que le vin est la source de cette abondante effusion de larmes.)

Aristote observe que c'est quelquefois l'effet de l'ivresse, et qu'elle produit souvent la mélancolie.

(Ibidem. Aussi ne donné-je plus d'attention à mes hôtes.)

Pénélope dit cela pour se justifier des mauvais traitements que cet étranger a reçus dans son palais.

(Page 234. Il ne me reste plus aucun moyen d'éviter ni de reculer cet hymen.)

Ulysse n'a pas un moment à perdre, s'il veut prévenir le malheur dont il est menacé. Sa situation est fort délicate et fort vive.

(Page 235. Nés, dit-on, d'un chêne ou d'un rocher.)

Quand on voyoit des gens dont on ne connoissoit pas la naissance, on disoit qu'ils étoient nés d'un chêne ou d'un rocher, parcequ'anciennement les peres qui ne pouvoient nourrir leurs enfants les exposoient dans le creux des arbres ou dans les antres.

Ulysse n'avance rien que de vrai dans tout ce qu'il dit de la Crete, et il se sert adroitement de ces vérités pour faire passer les mensonges qu'il y ajoute.

(Page 236. Les Achéens...)

Peuples de l'Achaïe, c'est-à-dire du Péloponnese. Strabon croit, malgré le sen-

timent d'Homere, que les CYDONIENS étoient originaires de la Crete. DORIENS, colonie de Thessalie appellée DORIS. PÉLASGES, peuples d'Arcadie qui se répandirent en diverses contrées.

On remarquera qu'Ulysse varie beaucoup dans les récits qu'il fait de sa naissance et de ses aventures. Il falloit qu'il fût assuré d'amener bientôt la catastrophe, sans quoi il étoit découvert : si cela jette de la variété dans le poëme, on n'y reconnoît pas tout-à-fait la prudence d'Ulysse.

(Ibid. Qui, de neuf en neuf ans, fut admis à l'entretien de Jupiter.)

Tous les neuf ans Minos retouchoit les loix, et, pour contenir les peuples dans l'obéissance, il alloit dans un antre appellé l'ANTRE DE JUPITER, où il disoit qu'il avoit des entretiens secrets avec ce dieu qui l'instruisoit. D'autres législateurs ont usé du même artifice.

(Page 237. A la dangereuse rade où le fleuve Amnise coule dans la mer.)

Ce fleuve se déchargeoit dans la mer au septentrion de l'isle. Strabon écrit que sur l'Amnise il y avoit un temple d'Ilithye.

(Ibidem. La ville... lui fournit et à ses compagnons.)

Lorsqu'au chant XIII Alcinoüs dit qu'on fera une répartition générale pour les présents extraordinaires dont Ulysse a été comblé, il paroît que cela étoit conforme à l'usage.

(P. 238. Telles, sur le sommet des monts, les neiges.)

Perrault a défiguré cette belle comparaison par cette parodie très plate : « Son « corps se liquéfia comme la neige se li- « quéfie sur les hautes montagnes quand « Eurus la liquéfie, et que de cette neige « liquéfiée les fleuves se remplissent ; car « c'est ainsi que se liquéfioient les belles « joues de Pénélope. »

Tous les critiques, et Scaliger même,

qui n'étoit pas toujours disposé à rendre justice au poëte grec, ont admiré l'agrément et la douceur des vers qui forment cette comparaison.

(Page 239. Ses yeux, comme s'ils étoient de roche ou de fer, ne forment aucun mouvement.)

La fermeté d'Ulysse forme un beau contraste avec la tendresse de Pénélope. Ulysse est vivement ému ; mais il sait commander à ses larmes, à sa voix, à ses traits.

(Page 240. Le divin Ulysse étoit vêtu d'un ample manteau de pourpre.)

La broderie étoit portée à un degré considérable de perfection. Un passage des Juges prouve que la broderie à l'aiguille étoit fort en usage chez les Orientaux. Nous voyons ici quelle étoit la mode chez les Grecs. Les princes avoient des manteaux qui étoient brodés par devant, et qui étoient de différentes couleurs avec des figures représentées au naturel. C'étoit ou une broderie faite sur l'étoffe, ou

l'étoffe même ainsi travaillée sur le métier : les Orientaux font encore aujourd'hui de ces étoffes.

L'agraffe d'or étoit un ornement pour les princes comme la pourpre : les particuliers n'osoient en porter, à moins que les princes ne la leur donnassent pour leur faire honneur, et cette distinction dura long-temps. Alexandre, fils d'Antiochus, envoya au pontife Jonathas l'agraffe d'or; Antiochus, fils d'Alexandre, lui confirma ce privilege. Ceci justifie le détail où Homere est entré au chant précédent, en parlant de la robe qu'Antinoüs donna à Pénélope.

Ulysse évite de parler de sa personne même, de peur de se faire connoitre par des détails trop caractérisés.

(Page 240. L'écaille qui revêt l'oignon est moins lisse et fine.)

Littéralement, « la petite écaille ». Il paroît que c'étoit la comparaison dont on se servoit ordinairement pour marquer la grande finesse d'une étoffe ; on disoit qu'elle étoit comme la petite peau d'un oignon.

(P. 241. J'ignore.... si ce chef, en quittant son palais, étoit couvert de ces vêtements.)

Comme ce qu'il vient de dire de ses habits est très circonstancié, il brouille ici les voies pour n'être pas reconnu.

(Ibidem. Il étoit suivi d'un héraut.)

Pénélope le prie de lui dire comment étoit fait Ulysse; et Ulysse, pour éviter de parler trop de lui-même, peint le héraut qui l'accompagnoit.

Ulysse s'exprime ici sur son propre compte dans les termes les plus honorables: il s'adressoit à Pénélope, il devoit parler d'Ulysse comme d'autres en parloient; c'étoit encore un moyen d'empêcher qu'on ne le reconnût.

(Page 247. Baignez les pieds de ce vieillard.)

C'étoit un des premiers devoirs de l'hospitalité de laver les pieds aux étrangers. On en voit des exemples dans l'Écriture. Comme la fonction de leur faire prendre

un bain entier paroissoit plus noble que celle de laver les pieds, on employoit pour la premiere les filles de la maison, les princesses mêmes, et, pour les dernieres, les servantes. Quand David envoya ses serviteurs à Abigaïl pour lui dire qu'il vouloit la prendre pour sa femme, elle répondit : « Voici ta servante, elle seroit honorée de « laver les pieds de son maître. »

(Ibidem. Si je t'admettois à nos repas couvert de lambeaux.)

On étoit dans l'usage de donner, à leur arrivée, des habits aux étrangers lorsqu'ils sortoient du bain; on supposoit sans doute que la plupart des voyageurs ne se chargeoient pas d'habits de rechange, et une sorte d'égard sembloit en avoir fait une loi générale pour tous les étrangers. Ulysse auroit été plus aisément reconnu s'il eût accepté l'offre de Pénélope; aussi voit-on, dans sa réponse, qu'il refuse adroitement de changer d'habits, prétextant le deuil où son chagrin le condamne.

(Page 249. A moins qu'il n'y en ait quelqu'une qui, accablée du fardeau de la vieillesse.)

Ce ne sont pas des raisons de pudeur qui l'obligent à refuser les autres femmes du palais; mais il ne veut pas s'exposer aux insultes et aux railleries des jeunes, dont il connoissoit l'insolence. On voit qu'il désigne ici sa nourrice Euryclée.

(Page 250. Ô mon fils!)

Rien de plus ingénieux et de plus touchant que cette apostrophe d'Euryclée à Ulysse, qu'elle croit absent; apostrophe qu'elle termine en adressant la parole à celui qui avoit pris la forme d'un mendiant.

(Page 252. Je n'en vis pas un seul qui offrît à un point aussi frappant que toi l'image d'Ulysse.)

D'où vient que Pénélope n'a pas démêlé cette ressemblance? Comme une princesse modeste et vertueuse, elle n'a pas regardé si attentivement cet étranger, au lieu que

cette vieille femme, à qui l'âge donnoit plus de liberté, l'a examiné depuis les pieds jusqu'à la tête.

Ulysse n'a garde de nier cette ressemblance, cela auroit été suspect : en l'avouant, il persuade qu'il n'est pas Ulysse.

Il tourne le dos à la lumiere, pour empêcher Euryclée de se confirmer dans la pensée qu'elle avoit déja qu'il ressembloit à Ulysse; et il lui vint tout-à-coup dans l'esprit qu'elle pourroit appercevoir la cicatrice qui lui étoit connue. Par ce moyen encore, il est moins surprenant que l'évanouissement d'Euryclée et son entretien avec Ulysse ne soient point apperçus.

Nous voyons ici qu'Euryclée avoit nourri Ulysse. Les meres, en ce siecle, ne nourrissoient pas toujours leurs enfants, ce qui ne se concilie guere avec la simplicité de leurs mœurs. M. Guys a trouvé cette coutume parmi les femmes des Grecs modernes; il la croit fort ancienne, et l'attribue au desir qu'elles ont de conserver leur beauté.

(Page 253. La cicatrice qu'il avoit au-dessus du genou.)

Cette cicatrice sert aussi, dans un des chants suivants, à faire reconnoître Ulysse d'Eumée : mais, comme Aristote l'observe, cet incident est ménagé ici avec beaucoup plus d'art; il cause plus de surprise et d'intérêt, parceque c'est le hasard qui l'amene.

Il y a dans l'Odyssée quatre reconnoissances, sans compter celle du chien Argus et d'Ulysse. Homere a eu l'art de les varier. Ulysse se fait connoître lui-même à Télémaque, qui venoit de voyager pour chercher son pere. C'est malgré lui qu'il est connu d'Euryclée. Il s'ouvre à Eumée et Philete dans le moment où il a un besoin pressant de leur secours. Pénélope, qui ne pouvoit lui être d'aucune utilité dans l'entreprise qu'il méditoit, le reconnoit la derniere.

Il est certain que l'épisode de la blessure d'Ulysse est déplacé ; le poëte suspend son récit au moment de la reconnoissance d'Ulysse et d'Euryclée. L'Arioste quitte

brusquement son sujet; mais, comme le ton de sa poésie est badin, on se prête à ces écarts.

M. de Rochefort, dans une dissertation intitulée OBSERVATIONS SUR LE RÉCIT DE LA BLESSURE D'ULYSSE, juge que cet épisode est une interpolation des rapsodes. Je vais rapporter un précis des principales raisons sur lesquelles il fonde sa conjecture.

« Il n'y a dans cet épisode nulle convenance de temps, ni aucune adresse dans « la transition, convenance et adresse « qu'Homere possede au suprême degré.

« Si l'origine qu'on y donne du nom « d'Ulysse eût été constatée par l'autorité « d'Homere, les mythologues anciens en « auroient du moins fait mention; mais « cette origine étoit si peu connue, qu'au- « cun d'eux n'en a parlé.

« Ulysse, est-il dit, fut guéri de sa bles- « sure par les fils d'Autolycus, qui exer- « cerent sur lui le pouvoir des enchante- « ments. Pindare parle de ces enchante- « ments. Mais autant il est certain que les « progrès de la superstition donnerent lieu

« à ces pratiques singulieres, autant il est « douteux qu'Homere en ait eu connois- « sance. En effet, comment tant de guer- « riers assemblés au siege de Troie n'au- « roient-ils point connu ce secret que les « fils d'Autolycus possédoient ? Or, on « n'en voit aucune trace dans l'Iliade.

« Homere, dont l'exactitude est si « grande dans ses descriptions, a peint la « posture d'Euryclée. Comment cette fem- « me, qu'on doit naturellement supposer « à genoux, pouvoit-elle, « en baissant « ses mains », toucher la blessure d'U- « lysse, si cette blessure étoit à la cuisse, « comme il est dit dans l'épisode ?

« Aristote, et ceci est remarquable, « Aristote, au chapitre 8 de la Poétique, « dit qu'Homere n'a pas plus parlé de la « blessure d'Ulysse sur le mont Parnasse, « que de sa folie simulée; car ces paroles « d'Aristote ne paroissent pas avoir un « autre sens.

« Enfin cet épisode n'est composé, en « grande partie, que de vers épars en « différents endroits des poëmes d'Ho- « mere; c'est une sorte de centon. Dans

« un de ces emprunts, le plagiaire, par « inadvertence, se décele lui-même. Il ré« pete la description du bosquet d'Ulysse « au chant V ; dans cette description, la « circonstance d'une grande quantité de « feuilles répandues sur la terre étoit né« cessaire pour expliquer comment Ulysse « s'étoit composé un lit : mais ici, cette « particularité n'est qu'une redondance « tout-à-fait inutile ; et comme c'est le pro« pre des plagiaires de gâter tout ce qu'ils « touchent, le vers qui peint cette parti« cularité est autant gâté pour l'harmonie « que pour le sens. »

Je renvoie le lecteur à la dissertation même dont je ne donne qu'un extrait.

On pourroit objecter à M. de Rochefort que, quoiqu'Aristote ait dit qu'Homere ne parle pas de la blessure d'Ulysse sur le mont Parnasse, Platon a cité le vers qui peint Autolycus, et qui suit immédiatement la mention faite de « cette blessure « d'Ulysse sur le mont Parnasse ». Pour répondre à cette objection, il faudroit dire que Platon n'a pas cité ici les meilleurs manuscrits. Je sens que cette réponse

n'est pas satisfaisante, et je laisse au lecteur à prononcer sur cette matiere.

L'épisode, quoique déplacé, me paroît n'être pas sans agrément, et offrir plusieurs peintures remarquables. Quel qu'en soit l'auteur, il me paroît aussi être fort ancien.

(Ibidem. Dans l'art..... de ravir par surprise un grand butin, et de tromper par des serments ambigus.)

Autolycus étoit connu dans toute l'antiquité pour un fameux voleur; il s'enrichit par ce moyen, et il avoit l'art d'en imposer par des serments équivoques à ceux qu'il avoit pillés. Il tenoit toutes ces qualités de son pere Mercure. Cette histoire se trouve dans Phérécyde. Il seroit inutile de multiplier les citations à ce sujet. Il paroît singulier qu'Homere fasse l'éloge de ces qualités. Le vol commis avec adresse et valeur ne déshonoroit pas plus que la piraterie. Lycurgue, dans un temps où la morale avoit fait plus de progrès, ne permit-il pas le vol, et ne crut-il pas qu'il étoit utile à des guerriers de s'y

exercer ? Le caractere d'Autolycus est bien connu. On peut regarder son portrait, auquel se complaît Homere, comme un des restes de l'état sauvage où se trouverent les sociétés à leur naissance. La guerre prouve qu'elles n'ont encore que trop conservé de ces mœurs barbares. Le métier d'Autolycus peut être regardé comme les premiers pas du métier des conquérants, qui cherchent souvent à pallier leurs injustices par des manifestes adroits. Détrousser les passants, sur-tout dans un temps où l'on manquoit de loix, ou dépouiller ses voisins, sont des actions qui ont plus de ressemblance qu'il ne paroît au premier coup-d'œil ; ce que j'en dis n'est pas pour justifier Autolycus.

Madame Dacier, ainsi que Pope, a voulu le blanchir, moins sans doute pour montrer ce personnage sous un jour favorable, que pour justifier Homere. Elle dit qu'il s'agissoit ici « d'un vol louable et permis, « de l'adresse à cacher ses desseins et à « découvrir ceux de ses ennemis, à les « surprendre en enlevant leurs quartiers, « leurs troupeaux, etc. ». L'apologie se-

roit bonne, si Autolycus n'avoit jamais fait que des guerres justes; mais est-ce là ce qu'on examinoit dans un temps où la piraterie étoit en honneur? Il paroit donc que madame Dacier peint Autolycus trop en beau; elle abuse d'un passage de Platon, qui fait une heureuse application de ces vers d'Homere à l'art de la guerre, et qui prend le mot κλεπτοσύνη dans le sens d'un vol louable et permis.

Ce n'est pas tout. Homere dit encore que personne n'égaloit Autolycus dans l'emploi du « serment ». Comme il joint le serment au vol, il est difficile de prendre le premier en bonne part. Cependant madame Dacier et Pope, comme d'un coup de baguette, font dire précisément à Homere le contraire de ce qu'il dit, et changent un vice en une vertu. Voici comme cette savante traduit ὅρκῳ : « Et en « bonne foi pour garder religieusement sa « parole et ne violer jamais son serment ». On ne reconnoîtra pas à ces divers traits Autolycus, tel qu'il est dépeint par l'antiquité. « Comment un dieu auroit-il donné « des leçons du vice »? dit madame Da-

cier. Elle semble oublier qu'il s'agit de Mercure.

(Page 254. Jusqu'à ce jour, où je viens ici, j'ai fait sentir mon courroux.)

Ceci est fondé sur la ressemblance qu'ont les mots ὀδυσσάμενος et ὀδυσσεύς.

(Page 257. D'un coup oblique de sa défense.)

Les défenses du sanglier sont faites de maniere qu'il ne peut blesser que de côté. Horace a dit de même :

> Verris obliquum meditantis ictum.

Homere désigne ici l'épaule droite du sanglier ; on dit que c'est l'endroit le plus sûr pour l'abattre.

(Ibidem. Par le secret de chants magiques.)

Cette superstition a régné presque dans tous les temps et chez tous les peuples. Pline rapporte que Théophraste, Caton et Varron ont eu cette superstition : il se sert du mot CARMEN, qui, en cet endroit,

pourroit signifier « musique ». La musique a beaucoup de pouvoir pour la guérison de certaines maladies ; ainsi cette superstition repose sur quelque fondement véritable.

Comment toute cette scene d'Ulysse et d'Euryclée se passe-t-elle sans que Pénélope s'en apperçoive ? Le bruit que fit la cuve en se renversant pouvoit empêcher Pénélope d'entendre les discours d'Ulysse et d'Euryclée. Pénélope pouvoit attribuer ce qui venoit d'arriver au grand âge de cette femme. Enfin elle pouvoit être éloignée ; il y avoit plusieurs brasiers dans la salle. Il faut convenir qu'Homere a profité avec beaucoup d'art de la présence de Pénélope pour rendre plus intéressante cette reconnoissance dont elle ne s'apperçoit point. Plutarque observe qu'Ulysse et tous ceux qui ont quelques relations avec lui possedent à un degré éminent le don de garder un secret.

(Page 258. Ses mains laissent tomber le pied d'Ulysse dans la cuve.)

Denys a fait des observations sur tout

cet endroit pour montrer qu'Homere est un grand peintre. Cicéron, en parlant d'Homere, a dit: « Cet aveugle rend, par « sa poésie, les objets très frappants à nos « yeux. »

(Page 262. Telle....... la plaintive Philomele.)

Homere n'a connu ni Térée ni Progné. Pandarus, fils de Mérops, maria sa fille aînée, qui étoit Aédon, à Zéthus; elle n'en eut qu'un fils, appellé Ityle. Jalouse de la nombreuse famille de son beau-frere Amphion, et croyant, dans les ténebres, tuer l'aîné de ses neveux, elle tua son fils.

Qualis populea mœrens Philomela sub umbra
Amissos queritur fœtus.....
Flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen
Integrat, et mœstis latè loca questibus implet.
GEORG. LIB. IV.

(Page 265. Deux portes s'ouvrent à ces légers fantômes.)

On a débité beaucoup de songes sur ces songes.

(Page 266. Qu'on range dans la cour les douze piliers.)

Πελέκεας, HACHES. Les Grecs appelloient ainsi ces piliers auxquels étoient attachées les bagues ; ces piliers représentoient une hache debout.

Pénélope croyoit que le plus digne d'elle seroit celui qui approcheroit le plus de la force et de l'adresse d'Ulysse. C'est de l'arc même d'Ulysse que tous ces princes devoient se servir ; on ne le courboit qu'avec beaucoup de peine. Ces mœurs sont singulieres ; une femme étoit quelquefois le prix de l'adresse et de la valeur. La fable et les temps de chevalerie offrent des exemples semblables. La lutte dont il s'agit ici ne manquera pas d'intérêt pour ceux qui se rappelleront le prix que les anciens attachoient aux jeux où éclatoient la force et l'adresse. Il étoit aussi honorable de s'y distinguer que dans les combats.

Ulysse vient d'assurer Pénélope qu'elle reverra son époux ; elle a eu un songe qui le confirme : mais elle a été si souvent abusée, que l'espérance étoit éteinte dans

son cœur; sans quoi l'on ne pourroit justifier sa conduite. Elle étoit sollicitée par ses parents et par les chefs de ne pas retarder plus long-temps la conclusion de son hymen; il ne lui restoit plus de prétextes pour ce retard. Il y a de l'apparence qu'elle espéroit en secret qu'aucun des chefs n'auroit assez de force et d'adresse pour remporter le prix. Pénélope, au commencement du chant XXI, semble montrer de la répugnance à ouvrir cette lice aux rivaux; il faut que Minerve l'y excite. Le poëte amene d'une maniere fort naturelle le combat d'Ulysse et des prétendants. Il seroit à souhaiter qu'il ne fût pas si concis en cet endroit. On voit, à sa bonhommie, qu'il n'avoit pas le moindre doute sur le caractere de Pénélope.

FIN DU TOME CINQUIEME.